UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00355495 3

MADEMOISELLE X.....

COMÉDIENNE FRANÇAISE

Ce que Mes jolis Yeux ont vu.

L'ÉDITIO

Ce que mes jolis yeux ont vu

MADEMOISELLE X...

COMÉDIENNE FRANÇAISE

CE QUE MES JOLIS YEUX ONT VU

PARIS (VI^e^)

L'ÉDITION

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX

4, RUE DE FURSTENBERG, 4

PN
6638
X343

PRÉFACE

A mon Amant.

Il y a quelque trente ans que je me suis donnée à toi, ô mon cher, mon terrible, mon fantasque amant.

Tu m'as prise toute dès le premier jour, et, depuis, je te suis restée parfaitement fidèle.

Tu souris? Ah! oui, je sais...

Au cours de ma carrière, déjà longue, de comédienne, j'ai eu plusieurs liaisons avouées, sans compter ce que nos grand'mères appelaient des caprices et que nous nommons à présent des béguins.

Qu'importe? Je t'ai toujours aimé tendrement et d'une façon constante; c'est toi qui as eu le meilleur de mon cœur; toi seul m'as encouragée, adulée, trahie, lâchée, reprise, maltraitée tour à tour;

je n'ai pas eu, tous comptes faits, d'autre amant que toi.

Et puis, avoue-le. Les incursions que j'ai faites dans la fantaisie, tu les as toujours non seulement tolérées avec indulgence, mais encore sournoisement favorisées.

Cela ne t'a pas déplu que le prince héritier d'un des plus grands royaumes d'Europe m'ait distinguée dans le temps, et tu souriais quand on disait : « Elle est avec le prince de Galles. »

Au fond, tu savais bien que je t'appartenais, uniquement.

D'ailleurs, de ton côté, n'as-tu pas eu, durant ces trente années, de nombreuses maîtresses? Et ne les as-tu pas aimées également, allant de l'une à l'autre avec désinvolture, ne leur accordant ta préférence qu'au hasard des événements et selon les indications de la mode?

Quand je dis *aimées,* j'emploie un terme impropre : tu les as simplement élues; elles ont été momentanément tes *favorites,* comme dirait M. Capus qui, en fait de néologismes, ne craint pas de remonter aux Croisades.

Si ton ardeur pour toutes ces femmes fut parfois persistante, elle fut aussi souvent multiple, de sorte que moi, qui t'ai réellement aimé, je ne

peux que me vanter d'avoir été, par intermittences, l'objet de ton choix ; et je ne t'ai jamais eu complètement, tandis que tu m'as toujours possédée en maître, ou plutôt en despote.

Car, pour celles que guette ta faveur, tu es surtout ceci : un tyran.

Oui, mon bien-aimé, tu es un tyran à la fois enthousiaste et cruel, très tendre et très perfide, et tes ruptures sont toujours semblables à des exécutions.

Deux ou trois fois, parce qu'un soir ma grâce t'avait semblé amoindrie, parce que le couturier avait raté ma robe, parce que l'Extérieure avait baissé d'un point, pour un motif futile ou pour pas de motif du tout, tu m'as repoussée avec indifférence et même avec colère.

J'ai eu la chance de te reconquérir, — au prix de quels efforts ! — et, en somme, je n'ai pas trop à me plaindre, puisque à présent que s'argente ma chevelure tu consens à te souvenir un peu de moi.

Fais en sorte que je n'aie jamais à redouter un oubli définitif.

A mesure que la vieillesse viendra, je me ferai de plus en plus lointaine, et ma retraite bourgeoise m'enveloppera d'une ombre sans cesse épaissie.

Mais, comme j'aurai disparu en beauté, tu évo-

queras de temps en temps, à l'occasion de la reprise d'une pièce créée par moi ou du jeune talent d'une comédienne débutante qui me ressemblera un peu, mon image qui te fut si chère.

Cependant, ma chevelure se sera argentée.

Parfois, dans une baignoire discrète ou au fond de ma limousine cossue, tu apercevras ma silhouette. Un peu du passé surgira alors dans ta mémoire et tu éprouveras une passagère gratitude pour cette maîtresse de jadis qui sut ne pas être importune.

Certes, ces rencontres seront infiniment mélancoliques, car j'aurai gardé pour toi le cœur de mes vingt ans, tandis qu'éternellement jeune tu ne pourras plus t'intéresser à moi qu'en souvenir des joies passées... Tout de même, la tristesse de cet avenir, que dis-je?... de ce présent, s'adoucira de cette sensation consolante : « J'ai évité qu'on m'oublie ! »

Ah ! l'oubli ! quelle fin horriblement triste pour une comédienne !

Nous en avons connu de ces étoiles de théâtre qui, après avoir brillé sur Paris et par conséquent sur le monde, se sont éclipsées tout à coup.

Quelle a pu être, dans l'ombre, leur existence, à ces femmes qui n'avaient paru jusque-là respirer

que de la lumière? Je serai fixée bientôt. Il y a peut-être de la douceur au fond des tombes...

On m'objectera que ce n'est pas très courageux; d'illustres exemples semblent, par avance, me et donner tort.

Le théâtre est un champ de bataille où les brisquardes doivent encadrer les troupes fraîches, et rien n'est plus réconfortant que de voir une Réjane, une Granier, une Sarah Bernhardt, une Marguerite Deval marcher vaillamment au feu, au feu de la rampe, avec une jeunesse, une vigueur tellement persistantes qu'elles semblent devoir éternellement durer ! Celles-là n'ont pas déserté ! Elles sont de vraies Françaises ; elles s'apparentent aux grenadiers du Dernier Carré, et les générations successives rendent hommage à leur belle vaillance...

Je n'ai pas la force de les imiter. On ne m'a pas pétrie d'héroïsme, et l'artiste que j'ai été ne veut pas survivre à elle-même. L'abîme de l'oubli s'ouvre sous mes pas. Je préfère le risque d'y sombrer au risque de traîner, derrière les toiles de fond, la ribambelle sans cesse augmentée de mes « souvenirs de théâtre ». Je consens à avoir cinquante ans.

Mais, ayant pris le parti de me *retirer*, il y

aura peut-être quelque volupté pour moi, — pour moi que tant d'yeux ont contemplée, — à regarder à mon tour.

Interprète d'un répertoire un peu désuet, formée à l'école de Meilhac et Halévy, de Sardou, de Dumas fils, je *suivrai* en spectatrice les jeunes auteurs et les jeunes théâtres.

Ainsi, j'ai lu dernièrement quelque part qu'un adolescent, du nom de Michel Mortier, s'improvisant directeur, allait jouer bientôt trois actes d'un autre jouvenceau qui s'appelle Duquesnel. Je ne manquerai pas d'aller applaudir l'œuvre nouvelle, pour respirer en sa fleur le parfum d'un talent inédit.

Il y aurait eu pour moi un moyen de subsister tout en disparaissant. C'eût été de me continuer dans ma fille. Malheureusement je n'ai pas de fille... Et je ne goûterai pas, à cinquante ans, le plaisir de me revoir sur un théâtre telle que j'étais en ma prime jeunesse. Guitry, Baron, pour ne citer que des camarades hommes, assistent, émerveillés, à ce miracle ! Et tel qui n'a pas connu Brasseur père ou Alice Lavigne peut les applaudir en la personne d'Albert, pilier des Variétés, et de Marguerite, pensionnaire de M. Gustave Quinson...

Oui, oui, je m'en vais. Je ne vous imite point,

aïeules dont les noms flamboient, en lettres de diamant, au fronton des grands guignols parisiens : je ne lutterai pas. La neige de mes cheveux, je ne veux pas la ternir. Je ne chercherai pas, le soir, dans la lumière, à donner, grâce aux corsets orthopédiques, aux émaillages savants, aux pratiques occultes des rebouteux modernes, l'impression de la jeunesse et de la force... je consens à m'en aller... mais je ne veux pas périr tout entière, cependant... Je ne veux pas, tant qu'un souffle normal soulèvera ma poitrine, je ne veux pas être une chose morte pour toi, ô mon amant redoutable et chéri !

L'idée que, moi disparue, il ne restera rien de ma carrière m'est insupportable.

Ce n'est pas que je prétende à la grande immortalité... seulement, je désire ne pas mourir dès maintenant tout entière.

Celle que tu as particulièrement distinguée, ô mon amant, doit avoir quelque chance de s'évoquer avec exactitude dans les temps futurs.

C'est pour cela que je vais écrire mes mémoires.

Je le ferai sans prétention et même sans me nommer ; ainsi je pourrai un jour surgir avec une grâce mystérieuse aux yeux des futurs chercheurs de documents — telle cette danseuse de Pompéi

ressuscitée au hasard des fouilles, sans qu'on ait jamais pu savoir qui elle fut.

Pour les indiscrets d'à présent qui voudront soulever mon masque, j'aurai plusieurs moyens de les dépister; car, décrivant, à la manière de M. Arthur Meyer, ce que mes yeux ont vu, je ne ferai pas de moi une sèche autographie, sur laquelle il serait trop facile d'appliquer un nom tout de suite.

Je suppléerai, par la documentation et le souci de dépeindre mon temps scrupuleusement, à ce qui me fait défaut dans l'art d'écrire. Et, document moi-même, je me raconterai en toute sincérité.

Mais je m'entourerai de toute une galerie de contemporains qui ont tenu leur place dans le Tout-Paris.

L'anecdote fleurira donc au cours de ces chapitres; je rapporterai des potins entendus jadis à la terrasse de Tortoni, sous le consulat d'Aurélien Scholl; et d'autres, colportés dans les Palaces et au Ritz grâce aux belles dames entravées qui boivent du thé trop sucré par M. André de Fouquières.

Cela n'ira pas toujours sans rosserie, et j'avoue que je me réjouis un peu de révéler les petites turpitudes de certains de mes ennemis.

D'ailleurs, comme je révélerai en même temps

celles de mes amis, chacun y trouvera son compte.

Il y aura, dans cette salade parisienne, du désordre et de la variété ; je ne m'astreindrai pas à une rigoureuse chronologie.

Ces souvenirs rassemblés, qui peut-être intéresseront plus tard celui qui les aura découverts au fond d'une bibliothèque, sont un billet que je prends, en dépit de ma modestie, pour une entrée éventuelle et masquée au temple de Mémoire.

L'idée me sourit de venir peut-être en aide aux historiens futurs, qui me sauront gré d'avoir vu, par le petit bout de la lorgnette, le siècle de Mlle Polaire et de M. Poincaré.

Un écrivain du xxve siècle, quelque Frédéric Masson, pourra lire mon livre, s'y intéresser et en tirer la matière d'une amusante conférence pour les jeunes filles des *Annales,* cinq cents ans après la mort de M. Adolphe Brisson, successeur à l'Académie française de M. Robert de Flers.

Ainsi, mon souvenir, bien qu'anonyme, refleurira, et aussi celui de pas mal de choses d'à présent qui ont leur importance, comme le chapeau de paille de M. Fernand Samuel et la barbe assyrienne de M. Tristan Bernard.

Et toi-même à qui ces pages sont dédiées, tu

t'évoqueras, grâce à elles, tel que tu fus à toutes les périodes de ma vie d'artiste.

Ces mémoires me sont plus chers encore de me lier ainsi à toi pour toujours, à toi sans qui je n'aurais rien été qu'une pauvre petite bonne femme insignifiante, à toi, ô mon cher, mon seul, mon tyrannique Amant, à toi — ô Public !

Mlle X...,
Comédienne française.

CHAPITRE PREMIER

Mes Débuts.

Ma petite enfance. — La chasse aux mouches. — Papa, maman. — La Foire aux pains d'épice. — Ma vocation. — Jeanne d'Arc. — Le théâtre de Ménilmontant. — Mon premier directeur. — Le père Duthiers. — Le régisseur Marnas. — Le joyeux Robineau. — Le Peuple, le Roy. — La cagnotte du théâtre. — Le bon public.

Je passerai rapidement sur ma petite enfance qui fut celle de tous les gosses nés dans une arrière-boutique faubourienne.

Mes parents étaient fruitiers ; ils débitaient leur camelote sans se soucier des bruits du monde, et le cours des légumes aux Halles comme celui de la volaille et de la *fausse margarine* avait pour eux plus d'importance que les changements de ministères, les élections à l'Académie ou les premières représentations de M. Bernstein, toutes choses dont se préoccupent les Parisiens dignes de ce nom et dont je devais un jour, moi-même, tant me préoccuper.

La maternelle et la laïque prolongée jusqu'au brevet élémentaire (car j'avais des « dispositions ») me firent jusqu'à la puberté une vie toujours égale, aussi peu fertile en distractions qu'en surprises.

Le plus grand plaisir de mes jeunes années, ce fut la chasse. J'étais en effet une chasseresse de mouches très experte. Les mouches, pour les fruitières, voilà l'ennemi ! Elles gâtent le raisin et les pêches, salissent la peau luisante et dorée des belles poires d'espalier, et, méchamment, vont se suicider au beau milieu d'une jatte de lait ou de fromage à la crème, dans le seul but de faire, au milieu de tout ce joli blanc, une vilaine tache noire. Je fus des mouches l'ennemie acharnée.

Et maintenant encore, quand j'en aperçois une, je m'élance à sa poursuite avec l'impétuosité retrouvée de mes douze ans. Comme je parlais un jour de ma petite manie à Cécile Sorel, notre Célimène nationale observa que ma façon de tuer les mouches était infiniment plus élégante que celle de ma camarade X... dont il serait sans-gêne de citer le nom.

Papa, fils de fruitier, fruitier lui-même, était un homme incolore et quasi-falot. Croirait on cela ? Je ne l'ai jamais bien vu ; notre rue était sombre,

notre boutique obscure pendant le jour et, la nuit, mal éclairée. De sorte que les traits de mon père, toujours estompés dans l'ombre, ne m'ont laissé qu'un souvenir en grisaille.

J'ai eu la douleur — également en grisaille et très estompée — de perdre mon auteur — le premier de mes auteurs — vers ma vingtième année, alors que je venais d'obtenir mon prix au Conservatoire. J'ajoute immédiatement que ce n'est pas cela qui l'a fait mourir.

Quant à maman, c'est une autre affaire. Maman est une personne très importante, qui déplace de l'air et ne peut, même dans l'ombre, passer inaperçue. Elle a la peau lumineuse des blondes du Nord, rendue plus éclatante encore par un air de prospérité et — pourquoi ne pas le dire ? — d'arrogance qui attire l'attention.

C'est que maman n'est pas d'obscure origine. Elle est la fille naturelle d'une femme de chambre — ma grand'mère — qui fut séduite par son maître, un authentique marquis apparenté de très près aux de Luynes et aux La Rochefoucauld.

C'est ce qui explique cet air de distinction qui m'a valu l'honneur d'être désignée par Meilhac pour une reprise de la *Petite marquise,* et qui vaut bien, je crois, l'excentricité d'allures de

toutes les dames à la voix de vinaigre et aux gestes anguleux que le public apprécie de plus en plus.

Je ne veux nommer personne, je le répète, et je prie Mlles Lavallière, Polaire et Reuver — troun de l'air! — de ne pas prendre ceci pour elles.

Donc, maman est une personne très distinguée, que le ciel a bien voulu me conserver et à qui j'ai heureusement pu donner le bien-être que ce « salaud de marquis » — c'est ainsi qu'elle désigne son père — lui avait refusé en se désintéressant d'elle bien avant sa naissance.

Elle m'a rendu de grands services dans les débuts de ma vie, m'a prodigué d'excellents conseils et m'a détournée de bien des béguins inutiles, au point de mériter, comme huit ou dix autres mères d'actrices notoires, l'honorable surnom de « Barrière de l'Étoile ».

C'est à elle que je dois d'avoir découvert ma vocation. Elle m'emmena un dimanche — j'allais bientôt passer mon brevet — à la Foire aux pains d'épice. Nous nous arrêtions devant de pittoresques baraques telles que les théâtres Cocherie, Potel et Delille, qu'ont remplacés depuis — hélas! — des cinémas et music-halls ambulants si fâcheusement américains. Et nous nous amusions aux parades.

Soudain, je reçus un coup au cœur. Sur un tréteau glapissait un pitre, un simple queue-rouge chargé du boniment. Il annonçait au public qu'il allait voir ce qu'il allait voir à l'intérieur, c'est-à-dire la *Vie et la mort de Jeanne d'Arc*. Et la bergère de Domrémy était là, auprès de lui.

A mesure qu'il énumérait les phases de sa vie, le Départ du village, l'Arrivée à l'armée, le Sacre du Roi, le Bûcher, Jeanne d'Arc prenait la pose synthétique du tableau.

Elle était vêtue d'une belle armure de fer-blanc et maniait habilement son épée. Ses cheveux dénoués flottaient sur ses épaules, et tour à tour inspirée, belliqueuse, triomphante et résignée, elle me parut, dans sa splendeur, incarner toutes les héroïnes des âges passés et futurs.

Cette jeune personne, en réalité, devait s'appeler Eulalie Toupiot ou Catherine Pedzouille.

J'admirai comme une simple estrade et un costume bien porté pouvaient transformer une femme ; et moi aussi, à ce moment, j'entendis des voix. Elles me criaient : « Tu feras du théâtre! »

En rentrant, je m'en ouvris à ma mère, qui se réjouit fort et me promit, mon brevet passé, de me pousser dans cette voie honorifique et souvent fructueuse, « surtout — ajouta-t-elle — quand on

a comme toi de la distinction native et une anatomie qui promet ».

Ai-je dit que nous habitions Ménilmontant? Le directeur du theâtre de ce quartier faisait lui-même son marché et se fournissait chez mes parents. Il fut facile à ma mère de me faire engager par lui pour apprendre mon métier en tenant de petits rôles. J'entrai donc, à l'âge de seize ans, au théâtre de Ménilmontant aux appointements de quinze francs par mois.

J'ai conservé du père Duthiers, mon premier directeur, le meilleur souvenir.

C'était un brave homme, très petit bourgeois, très ignorant des combinaisons malpropres nécessaires à l'existence de bien des établissements du boulevard. D'une culture rudimentaire, d'ailleurs, et coutumier des pataquès. C'est lui qui, se plaignant d'un peu de désordre dans son théâtre, s'écriait : « C'est la maison de M. Pétaud, je vais mettre l'embargo là-dedans! »

Il montait quelquefois à la galerie, s'asseyait sur une des banquettes de bois et assistait au spectacle sans être vu des artistes.

Il s'était, certain soir, placé derrière les claqueurs. Il descendit suffoqué par l'odeur que dégageaient ces spectateurs recrutés au petit bonheur.

— On a bien raison de dire que la « claque sent le hareng » !

Comme on changeait de pièce tous les huit jours, il y avait grand branle-bas sur la scène et de multiples courses au magasin de décors.

— Organisez-vous, dit-il à son chef; qu'il y ait des machinistes qui restent sur la scène et d'autres qui aillent du théâtre au magasin, en un mot, qui fassent la « lavette ».

Il n'y a pas qu'au faubourg que le pataquès fleurit; nous retrouverons certains hauts personnages de scènes cotées qui le cultivent avec agrément.

Mon excellent directeur m'avait pris en affection, paternellement. Sans être d'une bégueulerie excessive, il ne voulait pas qu'on gaspillât l'amour. Un cabot prétentieux, qui jouait les grands premiers rôles, m'avait fait l'honneur de me distinguer, mais je ne répondais pas à ses avances. Un soir qu'on donnait les *Trois Mousquetaires,* ce bellâtre me rencontra dans le couloir de sa loge, où il voulut m'entraîner. Je me débattis, et à ce moment passa le père Duthiers qui, voyant ce qui se passait, saisit le séducteur par le bras et le fit pirouetter. Celui-ci prit mal la chose et pria son directeur de ne pas s'occuper de ses affaires.

L'autre se fâcha tout rouge : « T'as beau être d'Artagnan, lui déclara-t-il, je vais te botter le c..! » Et il mit incontinent sa menace à exécution.

Un des moindres défauts du père Duthiers, c'était d'être très ladre. Je me souviens que le régisseur ayant soumis à son approbation, pour une pièce nouvelle, une liste de menus frais s'élevant à 3 fr. 75, Duthiers s'écria : « C'est donc une féerie que vous montez! » Dans un drame de Pixérécourt, dont l'action se passait à Venise, il y avait une séance du Conseil des Dix. Il fallait par conséquent louer dix robes. Mon directeur n'y consensentit pas, il n'en loua que quatre. Et comme ce Conseil des Dix réduits à quatre pouvait provoquer des réclamations, le doge donnait à l'ouverture de la séance cette explication : « Une épidémie de fièvre maligne ayant cloué au lit six de nos collègues, je vous prie de les excuser. »

En commun avec Hollacher et Hartmann, qui dirigeaient Belleville et Montparnasse, il faisait quelquefois les frais d'une mise en scène. La pièce finie, on se partageait le matériel. Un jour qu'il avait le choix entre six reîtres gris et six rouges, le père Duthiers hésitait, les douze costumes ayant coûté le même prix. Pour se décider, il eut l'idée

de demander à une teinturière combien coûterait le nettoyage. Celle-ci comptant cinquante centimes de plus pour les gris (le gris est si salissant!), il choisit les rouges.

Dans ce théâtre de Ménilmontant où présidait tant d'économie, les artistes n'étaient pas riches. Ils avaient à se fournir les costumes de ville pour le répertoire moderne; ils s'en tiraient comme ils pouvaient.

Un acteur nommé Robineau, n'ayant pas de veston convenable alors qu'il avait besoin d'en porter un dans le prochain vaudeville, fit recouper son pardessus et se trouva ainsi muni d'un superbe veston croisé. Mais le malheureux avait oublié qu'au troisième acte il faisait son entrée en pardessus... Il dut en emprunter un à un camarade plus fortuné!

Pour le vieux répertoire, le théâtre ne fournissait pas de bas. Robineau, jouant un tabellion et ne pouvant se livrer à des dépenses folles en bonneterie, s'était simplement passé au cirage les mollets et les chevilles, ce qui leur donnait l'air d'être recouverts de beaux bas noirs d'une soie souple et brillante. Une autre fois, il s'était fait, dans un rôle d'officier, des bottes en papier goudronné. Il connaissait l'art de confectionner de

plastrons, des manchettes et des faux cols avec du papier blanc.

Un soir qu'il devait se mettre en habit, il s'aperçut que le sien était vraiment trop couvert de crasse et de maquillage; il le savonna et entra en scène avec ce vêtement humide sur le dos. Seulement, la chaleur de la rampe et des portants (on ne connaissait que le gaz à cette époque) eut vite fait de muer cette humidité en vapeur, et Robineau joua environné d'une buée, tel Jupiter dans son nuage.

Ce Robineau était d'ailleurs un joyeux compagnon, toujours prêt à la facétie. Il apprend au cours d'une représentation qu'une bonne est venue au contrôle demander si M. Renard était dans la salle, parce que, sa femme venant d'accoucher d'une fille, on le demandait à la maison. Personne au théâtre ne connaissait ce client par son nom. Robineau entre en scène, et s'adressant au public : « Pardon, dit-il, y a-t-il parmi vous un M. Renard? Si oui, qu'il aille vite chez lui, Mme Renard vient d'accoucher d'une fille. » On vit aussitôt un monsieur enjamber les fauteuils et s'enfuir, au grand plaisir des spectateurs qui criaient avec ensemble : « Vive la mère Renard! Vive le petit Renard! » Et la représentation continua.

Nous avions comme régisseur le père Marnas, que tous les habitués du café des Variétés ont bien connu.

Quand il prit sa retraite, il refusa d'aller à Pont-aux-Dames, bien qu'il n'eût juste pour vivre que les cinq cents francs de sa pension, et il s'arrangea tout de même pour aller chaque jour prendre son absinthe sur le boulevard.

Il était né dans le faubourg et il ne pouvait céler son origine.

Un jour, un figurant lui dit : « Monsieur Marnas, vous me faites toujours jouer des miséreux ; je voudrais pourtant bien faire un seigneur à mon tour. »

— Toi ! un seigneur ! oh, la la la ! répliqua le régisseur, regarde donc ta *cafetière* dans la glace, en v'là une bobine pour faire un seigneur, et tes jambes en arc-en-ciel ! t'es pas même fichu de faire un *peupe !*

Car le père Marnas semblait ignorer les *l*... En scène ! les *peupes !* c'est à vous, les *peupes !* hurlait-il dans les couloirs.

Il avait une façon toute personnelle d'expliquer une pièce aux interprètes.

C'est ainsi qu'à un jeune débutant il définissait la *Jeunesse de Louis XIV,* la comédie d'Alexandre Dumas :

— Vois-tu, c'est eûne pièce où y a pas de pièce, mais où y a eûne pièce tout d'même, et ça amuse le public, à cause de Mazarin qui était, historiquement, un rigolo et une fripouille.

Lui-même, quand il n'avait pas de rôle à jouer, ne dédaignait pas de se mêler à la figuration, pour l'animer et la surveiller. Il donnait des indications à tous, consciencieusement. « Toi, fit-il un jour, dans la coulisse, à une « tête-à-l'huile », tu auras à annoncer le roi, quand je t'en ferai signe. Tu crieras, face au public : Messeigneurs, le Roi ! Dis un peu, pour voir ! » L'autre avec un terrible accent de la Villette, s'écrie : « Messeigneurs, le Rrouè ! — Non, pas le Rrouè... le Roâ ! — Messeigneurs, le Roué ! — C'est mieux. Mais ce n'est pas encore ça. Regarde-moi : le Roâ... — Messeigneurs, le Roé !... — Enfin, comme ça, ça peut passer ! » Sur scène, le régisseur, mêlé à la foule, guette la réplique, qui arrive. Aussitôt, il fait signe à son figurant, et, à la muette, lui articule pour plus de sûreté : « le Roâ ! » Celui-ci, excédé, perd patience, et pousse vers son régisseur le mot héroïque de Cambronne, clairement prononcé et que toute la salle peut entendre. Puis, se tournant vers le public et reprenant le fil de l'action, il lance, avec le plus

pur grasseyement de la Villetouse : « Messeigneurs, le Rrrouè !... »

Le père Marnas n'était pas bête et avait la réplique facile.

Il faisait répéter une pièce qui s'appelait vaguement la *Bataille de Marignan* ou le *Roi chevalier*, dont l'action roulait tout entière sur les exploits de François Ier ; un acteur lui adressa une question.

— Sous quel règne ce prince faisait-il tant de prouesses ?

— Mais, répondit Marnas, il faisait sous lui.

Une aimable familiarité régnait dans les coulisses de ce théâtre de Ménilmontant. Deux acteurs, l'un obèse, surnommé la Tonne, et l'autre étique, dit l'Aztèque, s'habillaient dans la même loge ; comme le spectacle de leurs... avantages comparés étaient des plus divertissants, on pouvait, pour deux sous, s'offrir la vue simultanée de ces deux... arrière-trains si différents, et cela était — paraît-il, car je ne me suis pas offert ce plaisir — extrêmement comique. Les deux sous allaient grossir la cagnotte du théâtre, qu'on mangeait annuellement, au printemps, en une partie de campagne.

J'eus l'honneur de jouer, à cette époque, aux

côtés de Dumaine, Taillade et Lacressounière, qui, pauvres vieux représentants d'un art disparu, se produisaient encore dans les théâtres de quartier.

Cette année-là, le déjeuner aux frais de la cagnotte eut lieu en leur honneur.

Il se prolongea fort tard, si bien que le soir, à son entrée en scène, Dumaine parut en un Jean Valjean un peu éméché. Il y eut des murmures et des protestations. Si bien que le bon colosse, sentant le besoin de s'excuser, s'approcha de la rampe. « Vous m'eng...lez parce que je suis un peu saoul, dit-il au public, eh bien, vous allez voir les autres !... »

Nos camarades hommes, en effet, aimaient à bien dîner, si l'on peut dire, car ces orgies se passaient chez des troquets du quartier, et quand ils arrivaient sur la scène un peu éméchés, les spectateurs, qui savaient *ce que c'est,* ne leur en tenaient pas rigueur.

Dans *Rodriguez* ou les *Rochers des Cordillières,* Robineau dont j'ai parlé plus haut, avait à dire :

— Pour trouver un remède à ma douleur, je vais prendre un parti.

Sa langue était pâteuse; il se trompa, intervertit la phrase et dit :

— Pour trouver un parti à ma douleur, je vais prendre un remède !

Succès fou dans la salle ! Trépignements ! Rires ! On applaudit, on cria *bis*.

Un spectateur dit :

— Qu'il le prenne tout de suite.

Un autre :

— Envoyez chercher l'apothicaire et sa clarinette.

Robineau, penaud et confus, s'avance vers le public et veut faire des excuses. Au moment où il va prendre la parole un troisième spectateur se lève, le regarde et dit :

— C'est vrai qu'il en a besoin, il a mauvaise mine.

Le comédien arrive tout de même à parler :

— Je vous demande pardon, messieurs, mesdames, je me suis trompé, la langue m'a fourché ! Ça arrive à tout le monde de se tromper.

— C'est juste, répond-on dans la salle.

— Je n'ai pas l'habitude d'être inconvenant avec le public, vous le savez ! Je suis même toujours respectueux envers lui ; seulement, si vous étiez des gens du monde, vous n'auriez pas relevé ma bêtise, ça prouve une fois de plus que vous êtes un tas de mufles !

Au lieu de se fâcher, — je vous ai dit qu'ils étaient bons enfants, — les spectateurs trouvent qu'au fond il a raison et l'acclament.

— Je reprends, fait Robineau.

Et il recommence, mais la langue est toujours aussi embarrassée, il se trompe encore et dit :

— Pour trouver un parti à ma douleur, je vais prendre...

Il s'aperçoit de sa nouvelle erreur et il ajoute :

— Je vais prendre un bock... Et il sort au milieu des acclamations.

D'autres fois, il ne se contentait pas de *bafouiller,* il oubliait complètement ses répliques et il en inventait qui ne manquaient pas de saveur.

Dans je ne sais quel terrible drame, il représentait le Vieux de la montagne qui faisait présent à un Arabe d'un anneau qui devait le préserver de tout malheur, en y joignant quelques paroles affables.

Pas moyen de se souvenir d'un mot du texte.

Alors Robineau, très digne :

— Tiens ! dit-il enfin, prends cet anneau, tu pourras le mettre au clou !

Ce Robineau avait une voix superbe, tonitruante, qu'il a conservée jusqu'à son dernier jour et dont il était très fier.

— Ah ! s'écria-t-il, Coquelin ! Mounet-Sully ! Guitry ! S'ils avaient eu ma voix, ils seraient peut-être arrivés à quelque chose !

Dans les *Pirates de la Savane,* que nous jouions souvent au théâtre de Ménilmontant, il jouait le rôle du traître Ribeira.

Or tout le monde sait que, dans ce mélodrame des tropiques, il y a une fameuse liqueur de Java, dont « une perle blonde suffit pour paralyser la langue, étouffer la voix, arrêter le son ».

Robineau-Ribeira, le chef des farouches écumeurs de prairies, en sirotait un flacon tous les soirs.

Alors, vers les dix heures et demie, une sorte de coup de tonnerre éclatait sur le boulevard Ménilmontant.

Les maisons oscillaient sur les caves, les glaces se fendaient aux devantures des magasins, les chevaux éperdus refusaient d'avancer et la foule s'arrêtait, frémissante de surprise, d'inquiétude et d'effroi.

Cependant, devant le théâtre, les gamins impassibles continuaient paisiblement à jouer aux sous, à savourer des chaussons aux pommes et des oranges, à ingurgiter du coco et à quémander des contremarques ; au café du théâtre, les habitués

continuaient, sans une marque de surprise, leur partie de dominos ou de manille, et si quelqu'un les interrogeait sur ce phénomène :

— Ça, répondaient-ils sans se déranger, c'est mossieu Robineau qui est devenu muet dans la pièce et qui crie comme un sourd : *Je ne peux plus parler ! Je ne peux plus parler !*

Le public, d'ailleurs, était bon enfant en ces quartiers excentriques. Il prenait part à l'action des mélodrames, ne ménageant pas les injures au traître et les encouragements au justicier. Il encaissait sans broncher les détails les plus cocasses de mise en scène.

Jouait-on une grande machine moderne nécessitant un orchestre sur la scène? Cinq ou six figurants faisaient semblant de souffler dans des instruments de cuivre hors d'usage achetés au « marché aux puces », cependant que près d'eux, dans la coulisse, un orgue de Barbarie exécutait « les airs les plus choisis de son répertoire ».

Dans une pièce qui se passait sous la Régence, le jeune Louis XV arrivait au beau milieu d'une riche assemblée de seigneurs ; son oncle l'accompagnait. Les augustes personnages prenaient place sur des sièges, et solennellement le Régent annonçait : « Sa Majesté désire que la fête commence. »

Alors, sur une valse exécutée par les crincrins de l'orchestre, la toile de fond se levait. On apercevait un trapèze, et deux gymnasiarques en maillot collant exécutaient des exercices de souplesse et de force. Les spectateurs étaient ravis, et le père Duthiers, heureux de la réussite de son idée, exultait.

De temps à autre, des lazzi se croisaient dans la salle.

Je me souviens d'une interruption qui faillit compromettre le succès de *Lucrèce Borgia*. L'héroïne de Victor Hugo venait de lancer le fameux : « Vous êtes tous empoisonnés, messeigneurs ! » quand un tout petit enfant, que la peur gagnait, éclata en sanglot.

Alors un titi s'adressant à la mère :

— Tue-le, ton lardon ! s'écria-t-il. N'aie pas peur, je t'en ferai un autre !

Que de mots de titis j'ai entendus ! souvent drôles, toujours en situation.

Je me rappelle dans un bon mélo, *Gilbert d'Anglars,* une scène où deux maris trompés avaient une discussion des plus orageuses.

Alors on entendit de la galerie une voix jeune qui lançait :

— Ah ! mon Dieu ! ils vont se prendre *corne à corne !*

O cher public de quartier ! comme je t'ai regretté souventes fois !

Combien je vous ai regrettés, aussi, braves cabots pleins d'insouciance et de gaîté, qui preniez la vie en patience, bien qu'elle fût pour vous si dure, et qui, avec de misérables cachets quotidiens, réussissiez à ne pas être malheureux ! Je ne peux, sans émotion, me rappeler que j'ai débuté au milieu de vous et que vous m'avez communiqué le feu sacré.

Je ne devais pas tarder à connaître des milieux plus compliqués...

CHAPITRE DEUXIEME

Le Conservatoire.

J'entre au Conservatoire. — Mon professeur. — La soupe et le bœuf. — Qu'est-ce que c'est que le Cid ? — Le cours particulier. — Le concours. — Je donne la réplique. — « Chameau ! » — Le premier prix. — Ville-d'Avray. — L'avenir tout rose.

Dans ce vieux théâtre de Ménilmontant où j'avais effectué des débuts faciles et, en somme, assez agréables, tout le monde s'était accordé à me trouver des qualités indiscutables de naturel, de vivacité, d'espièglerie. Les vieux de la vieille, comme Dumaine et Lacressonnière, auprès de qui j'avais tenu de petits emplois, s'étaient plu à me prédire un bel avenir, à la condition que je suivisse les élans de ma nature et que nulle influence désastreuse ne vînt diminuer l'originalité de mon tempérament.

Aussi m'empressé-je, sur les conseils de ma délicieuse mère, de me faire admettre au Conservatoire !

Si, pendant les deux années que j'ai passées là, je n'ai pas perdu tous les dons qui depuis ont fait de moi une artiste intéressante, si je ne suis pas devenue une stupide machine à réciter, à pleurer et à rire selon des procédés brevetés — avec garantie du gouvernement ! — si mon jeune talent ne s'est pas desséché, racorni, momifié..., c'est que vraiment « *j'avais quelque chose dans le ventre* ». Car on a bien fait, dans ce sacré Conservatoire, tout ce qu'il fallait pour que je devinsse un fruit sec, une petite ratée de l'art dramatique...

Certes, il y avait, à cette époque, des maîtres consciencieux et avertis, comme il y en a toujours eu, comme il y en aura toujours. Mais à côté de ceux-là, combien d'incapables, combien de vieux cabots sans talent, qui avaient obtenu par l'intrigue et les complaisances les plus fâcheuses cette fonction enviée, et (à cause des leçons particulières) rémunératrice, de professeur au Conservatoire !

C'est sur un de ces caïmans que j'étais tombée.

Sans culture, sans intelligence, sans tenue, ce birbe calamiteux, après un long séjour à l'Odéon, était passé à la Comédie-Française où il tenait, dans la tragédie, l'emploi des confidents. Il était

sociétaire, le bougre, ayant une fille fort jolie qui fréquentait dans les milieux politiques et savait le bon moyen d'arracher des signatures aux ministres.

Ce tragédien à la manque détestait la tragédie ; il avait pour la comédie une adoration inaltérable, probablement parce qu'il y avait échoué irrémissiblement. Molière était son Dieu ; aussi le temps passait-il, dans son cours, non pas à étudier Molière, mais à le commenter.

Naturellement, les sympathies de mon maître allaient aux personnages que Molière a le plus vivement chargés de ridicules ou de travers. Il ne les jugeait qu'au point de vue de l'*effet à produire* par l'acteur, et non selon leur caractère vrai. Et puis, ce qui le frappait surtout, c'était le détail insignifiant, l'incidente venue pour arrondir la phrase ou compléter le vers. Vous connaissez la phrase de Pierrot, du *Festin de Pierre :*

« Je dis toujours la même chose parce que c'est toujours la même chose. Et si ce n'était pas toujours la même chose, je ne dirais pas toujours la même chose. »

Le professeur voulait absolument nous entasser cela dans la tête.

« Pierrot, voyez-vous, disait-il, est très logique

On lui reproche de dire toujours la même chose. Pourquoi dit-il toujours la même chose ? Parce que c'est toujours la même chose. Nous en trouvons la preuve dans ceci qu'il nous avoue que si ce n'était pas toujours la même chose, il ne dirait pas toujours la même chose... Mais puisque c'est toujours la même chose, il faut qu'il dise toujours la même chose. C'est clair, N. de D... ! »

On passait aux *Femmes savantes*. Alors le vieux crétin s'exclamait :

— Molière, nous disait-il. ...Molière.... quel homme, ce Molière ! Écoutez-moi ça :

« Je vis de bonne soupe et non de beau langage !... » De bonne soupe !... Vous voyez ça d'ici... la soupe... le bœuf... les légumes... les carottes... les navets ! Quel homme, ce Molière !...»

Il avait un principe. Il n'en avait qu'un, mais il y tenait. Il voulait qu'on roulât les *r*.

Tout le monde connaît cette façon anormale, adoptée — pourquoi ? — par les comédiens officiels, d'appuyer le bout de la langue sur le palais et de faire sortir des poumons un souffle puissant pour obtenir un ronflement qui correspond au son de l'*r*... Mon professeur ne voulait pas qu'on s'écartât de cette méthode. Lui-même l'appliquait à la ville, ce qui le forçait à une grande éloquence

excessive et pas toujours en rapport avec les mêmes gestes de la vie ! Ainsi, il disait :

— Ferrrrmez la porrrtrre !

Et dans un moment de colère, il créa, quinze ans avant Alfred Jarry, le néologisme qui fit la gloire du père Ubu et valut à M. Firmin Gémier sa prime notoriété.

L'habitude de la tragédie lui faisait mettre de l'ampleur dans la moindre phrase. C'est lui qui formulait ainsi, au café, un ordre au garçon qui le servait :

— Donnez-moi des allumettrrres (*la main droite sur son cœur*), la *Frrrance* (*élargissant les bras*) et la *Patrrrie !...*

D'ailleurs, ne se gênant pas pour émailler ses discours de termes obscènes ou scatologiques. Huit femmes — huit jeunes filles — suivaient sa classe. Elles n'étaient pas toutes des vertus, mais, enfin, un langage trop imagé n'allait pas sans leur causer un peu de confusion. Je me souviendrai toujours de la définition que donna du Cid notre professeur à une de mes camarades qui étudiait le rôle de Chimène.

— Voyons, lui disait-il, sais-tu ce que c'est que le Cid ?

— Le Cid, cher maître, c'est un jeune héros placé entre son amour et son devoir filial.

— Non, ce n'est pas ça...

— Alors, c'est l'homme de cœur qui sacrifie à son honneur tout espoir de joie future...

— Non... Je vais te le dirrre, moi, ce que c'est. Le Cid, c'est un type qui est un peu là, qui a des ... au ....

Ma plume se cabre. Je ne sais vraiment comment indiquer la phrase.

Et le plus terrible, c'est que ce délicieux professeur insista. Ma camarade mettant peu de chaleur dans une scène avec Rodrigue, l'autre reprit :

— Allez, allez, du feu... du feu... Tu dois te montrrrer plus amourrreuse... parce que Rodrrrigue, tu sens que c'est un type qui a...

Cet homme exquis était plein d'égards et d'attentions pour les jeunes personnes déjà pourvues d'une situation et qui venaient au cours en voiture de maître. Quand elles étaient blondes et potelées — car il n'aimait que ce genre-là — il faisait miroiter à leurs yeux un engagement possible, grâce aux relations de sa fille, dans un théâtre national ; et il obtenait ainsi des faveurs qu'un joli garçon vraiment amoureux se fût vu refuser ou qu'un homme du monde eût payées très cher.

En même temps, il imposait des leçons particulières à vingt ou quarante francs le cachet, suivant la situation de la jeune personne.

Une de ses élèves préférées, dont il avait pu expérimenter tous les talents, vint un jour chez lui pour régler le prix d'un mois de leçons. Notre cabot prit une pose avantageuse, et, pour une fois, s'abstint du tutoiement coutumier.

— De l'arrrgent, de vous à moi, fit-il... Oh ! non, pas ça !... Vous le donnerrrez dirrrectement à ma femme !

Pour les indifférentes — celles qui n'étaient ni blondes, ni potelées, ni pourvues de voiture — et pour les pauvres filles à court de pécune, il avait institué un cours, chez lui, à La Varenne. Ça ne coûtait que cent sous par séance — et par tête !

On arrivait. On trouvait le maître installé au bord de l'eau, pêchant à la ligne...

— Chut !... faisait-il. Ça morrrd ! Passez-moi l'épuisette.

En silence, on lui passait l'objet. Puis, c'était l'asticot à renouveler, les boulettes à lancer dans l'eau pour amorcer. Le temps se passait ainsi.

— La prochaine fois, disait notre professeur en nous congédiant, vous verrons *Tarrrtufe !*...

Et la fois suivante, nous arrosions ses artichauts ou bien nous nettoyions son poulailler...

L'enseignement d'un monsieur de cet acabit avait au moins une qualité : il était d'influence nulle sur les tempéraments originaux. Les médiocres, se façonnant sur le patron, s'ankylosaient peu à peu, devenaient des spécimens, bientôt impossibles à placer, d'un art conventionnel disparu. Jamais, au Conservatoire, je n'ai entendu parler des artistes vivants, bien vivants, qui honoraient la scène française. Et que de célébrités s'indiquaient dans tous les genres !... C'était la grande époque de Sarah Bernhardt, de Baretta, de Reichemberg, de Granier, de Judic, de Céline Chaumont, pour ne parler que des femmes. Croyez-vous qu'on nous les citait comme exemple ? Pas le moins du monde...

C'est en végétant dans cette atmosphère fâcheuse que j'arrivai, au bout de deux ans, à être admise à concourir.

Le concours !...

Les vieux souvenirs vont rarement sans émotion. Mais quand je pense aux concours de comédie et de tragédie qui se passaient dans la vieille petite salle du Conservatoire, je me prends à rire comme à l'évocation d'un vieux vaudeville bien rigolo.

« En fermant les yeux », comme il est chanté dans *Manon,* je revois la loge du jury, la tête chenue d'Ambroise Thomas, que ça embêtait! le nez déjà oblique de M. Claretie, le rictus sans indulgence apparente du père Sardou, si brave homme au fond; les cheveux d'argent de Dumas fils, le sourire de Meilhac rêvant à Liane de Pougy, la tristesse ennuyée de Ludovic Halévy.

Et puis, dans la salle, des journalistes, des critiques. Sarcey qui sommeille, Henry Bauer aux digestions pénibles, Mendès qui ne blanchit pas en vieillissant, Jules Lemaître qui tortille sa barbiche, Henry Fouquier et Emmanuel Arène qui ont bien autre chose en tête que le concours...

Et là-haut, ce sont les parents. Mon excellente fruitière de mère, en robe de soie brochée; des bistrots endimanchés, quelques bourgeoises assez correctes.

Dans les loges, voici des actrices connues. Et dans l'avant-scène de la Présidence, Mme Émilienne d'Alençon!

Tout ce monde caquète, piaille, se livre à des appréciations aussi fantaisistes qu'éloignées de toute compétence, tandis que les critiques, le jury et les professeurs ont l'air de se raser à deux cents francs de l'heure.

C'est l'après-midi. Il fait chaud. Dans la matinée a eu lieu le concours de tragédie, qui laisse les gens indifférents. Mais à présent, il s'agit de la comédie, c'est plus passionnant. Le prodige, homme ou femme, dont on attend depuis si longtemps la révélation, va-t-il surgir ?

En tout cas, je suis bien tranquille. Ce ne sera pas moi. Mal préparée, instruite à rebours dans mon art, je concours pour la forme, mais je n'ai rien à espérer.

Tout de même, on me verra deux fois. La première, dans une scène où je donne la réplique à mon camarade Thomassin ; la seconde, dans ma scène à moi, la grande scène du *Barbier de Séville*. Je joue Rosine.

Le petit Thomassin est l'espoir de ma classe. Il s'est indiqué comme devant remplacer Delaunay qui va prendre sa retraite. Il est amoureux de moi.

Il m'a dit, quand il m'a vue arriver : « Soigne bien ta réplique, mon petit. Mon premier prix est couru, je le sais, mais il pourrait se produire un accroc... Si tout se passe bien, vois où ça peut me mener. La grosse situation à la Comédie, tout de suite... Je t'entraînerai dans mon sillage, si tu es gentille avec moi. Et regarde comme je suis ai-

mable. Je t'ai réservé ma soirée. Tu dîneras avec moi pour fêter mon succès... »

J'ai ri de tant de suffisance. Et puis l'huissier Moreau a appelé Thomassin. Je l'ai suivi sur le théâtre, pour la réplique.

Alors, il s'est passé une chose extraordinaire. Nous jouons une scène de Marivaux. Pour entraîner mon camarade, que je trouve un peu froid, je me suis avisée (qu'est-ce que je risque ?) de montrer une fantaisie échevelée. Je me suis montrée éperdument gaie, je me suis mise dans la peau du personnage... Finalement, emballée, j'ai joué pour moi... ne m'apercevant pas que Thomassin perdait pied, que j'emplissais la scène à moi toute seule, et que mon pauvre petit camarade avait l'air, tous rôles renversés, de n'être là que pour me seconder.

Et un tonnerre d'applaudissements m'a saluée, quand ce fut fini. Thomassin est sorti sur le ventre. Il n'a eu qu'un mot pour moi, dans la coulisse :

— Chameau !

Quand vint mon tour de concourir, je fis, en toute assurance, mon entrée. Je jouai avec la même verve, le même entrain que précédemment.

Et lorsqu'on proclama le palmarès, alors que Thomassin ne décrochait qu'un deuxième accessit,

on me décernait, à moi, le seul premier prix (femmes) de la journée.

J'étais la révélation de l'année!

Seulement, si dans la presse et chez les artistes cette récompense parut équitable, il n'en fut pas de même auprès des parents des élèves.

La lecture du palmarès fut interrompue par des cris, des flots d'injures, des gloussements de désespoir et des hurlements de protestation.

Mon camarade Thomassin fit irruption sur la scène, tendit le poing vers le jury, et d'une voix perçante cria, dans la direction d'Ambroise Thomas et de ses assesseurs, ce mot justicier :

— Vendus!...

Ensuite, dans la cour, les concurrents malheureux pleurèrent, épongés par leurs familles. Une brave dame embrassait son gros bonhomme de fils, qui avait eu le droit de compter sur un accessit et ne décrochait rien. Et s'adressant à des gens, de méchantes gens mal définies qui avaient fait échouer de si belles espérances, elle ronchonnait entre deux baisers à son petit :

— Tas de cochons... tas de cochons...

Un « espoir » homme, qui s'indiquait comme tragédien furibond, avait concouru tout de même, en comédie, sans chance de succès. Il avait *rugi*

une scène de Dumas fils, et malgré cette interprétation extraordinaire, le jury lui avait décerné un second prix.

— Mais pourquoi, pourquoi ces messieurs ont-ils récompensé cet énergumène? demanda quelqu'un à son professeur aussi ravi qu'étonné.

— Que voulez-vous, répondit celui-ci... Il leur a fait peur!

Un autre de la même classe qui avait obtenu le premier prix de comédie, très beau garçon, mais d'une intelligence assez rudimentaire, témoignait à son professeur ses craintes pour l'avenir, pour sa carrière future.

L'autre lui répliqua : « Tu as bien tort de te faire de la bile. Qu'y a-t-il de plus bête qu'un boulet de canon? Ça ne l'empêche pas de faire son trou! »

Moi, j'étais très entourée. On me félicitait. Mendès m'embrassa ; je remarquai qu'il avait les lèvres très humides. Bauer m'examinait d'un petit air égrillard. Et Sarcey répétait :

— Un auteur comme Gandillot et une soubrette comme cette petite! L'année est bonne.

Maman, discrète, s'était retirée vite pour porter la bonne nouvelle à mon père. Elle me glissa à l'oreille, en s'en allant :

— Si tu acceptes à dîner, je te conseille plutôt un critique influent qu'un directeur.

Je ne pensais guère à cela. D'abord, parce que, pas vicieuse et restée sage jusque-là, je n'envisageais point une chute comme nécessaire et urgente. Et puis, parce que j'étais un peu fatiguée. J'avais besoin d'une soirée reposante.

Le flot des complimenteurs écoulé, j'avisai, dans un coin, le pauvre Thomassin écroulé.

Il me fit de la peine. Je m'approchai de lui.

— Allons, mon vieux, lui dis-je. Te désole pas. Tu te rattraperas l'année prochaine.

— Chameau! répondit-il.

Sa douleur me fit mal.

— Sais-tu ce qu'on va faire? On va dîner tous les deux à la campagne.

Il me lança un mauvais regard et accepta. En habit, pardessus clair et chapeau mou, il m'emmena à Ville-d'Avray. On dîna au bord de l'étang.

Amer, Thomassin ne desserrait pas les dents. J'eus, de plus en plus, pitié de lui...

Et le lendemain matin, dans une claire chambre d'auberge, il s'éveillait entre mes bras.

Furieux dès qu'il reprit ses sens, il se leva, enfila son « complet habit » et son pardessus clair et sortit en coup de vent.

Une heure après, j'étais à sa recherche.

— Monsieur a réglé la note et est parti aussitôt, me dit le maître d'hôtel.

A mon tour, j'allai prendre le train. Je rentrais femme dans ce Paris d'où la veille j'étais partie jeune fille...

Quant à Thomassin, je ne devais le revoir que plus tard, petit rôle dans un théâtre de genre où j'avais la vedette. Personne, dans la vie, ne me poursuivit d'une haine plus implacable...

La presse vanta mes mérites. Des propositions d'engagement affluèrent. C'était, rapide et brutale, la fortune...

CHAPITRE TROISIEME

La Tournée.

J'attends le bel engagement. — L'ennui me gagne. — Complaisances professionnelles. — Le roman comique de *Ruy Blas*. — « Nous avons des armes ! » — Le bain de pieds. — Casildo. — Le souffleur improvisé. Petits ennuis. — Madame la Directrice. — L'échelle de Tessandier. — La représentation de gala. — Paris, tout le monde descend !

J'ai dit qu'après mon gros succès au concours du Conservatoire et le décrochage imprévu de mon premier prix, j'avais reçu des flopées de propositions d'engagements. Déjà je me voyais en vedette dans un grand théâtre, et ma bonne mère ne se tenait pas de joie.

Je me rendis donc aux convocations que m'avaient envoyées plusieurs gros directeurs.

Hélas ! quand je me présentai à son cabinet, le premier venait de sortir pour déposer son bilan au tribunal de commerce. Bertrand, alors codirecteur des Variétés avec Baron, s'était disputé ce jour-là avec son associé ; il me reçut de fort mau-

vaise humeur en me déclarant que le théâtre le dégoûtait et qu'il allait faire de l'apiculture.

Les autres, sans même attendre une réponse de moi, avaient filé vers la plage ou vers la montagne. De sorte que tous mes beaux espoirs s'évanouissaient.

Avec cela, aucune ouverture ne m'était faite par les Subventionnés, dont j'étais cependant la chose en vertu de mon premier prix. J'ai su depuis que la fantaisie excessive que j'avais montrée le jour du concours avait un peu effrayé, à la réflexion, MM. les directeurs officiels. J'étais, à leur point de vue, une artiste intéressante, certes, mais dangereuse pour les scènes où règne la Tradition.

Et toute ma gloire d'un jour n'était déjà plus qu'un souvenir. Je passai dans le petit logement paternel des heures mélancoliques.

L'été fut, cette année-là, particulièrement chaud ; j'enviais les heureuses de la vie qui peuplaient les villégiatures à la mode. Et puis, mon ébauche d'aventure avec ce jeune mufle de Thomassin m'avait mise en goût de folichonner un peu ; allez donc, dans les rues de Ménilmuche, rechercher le gentleman capable de vous fournir les subsides nécessaires à la satisfaction de vos désirs de luxe et à vos besoins de distractions élégantes !

L'automne revint, et mes illusions commencèrent à dégringoler en même temps que les premières feuilles.

Comme maman me reprochait de plus en plus de ne pas savoir me « dégrouiller » (elle voulait dire débrouiller), je cherchai un moyen quelconque de m'éloigner d'elle et de fuir le triste logis où je me sentais mal à l'aise depuis que, sacrée artiste par un jury composé de célébrités mondiales, j'avais conçu un soudain mépris pour les gens de rien, tels que mes boutiquiers de parents.

Une camarade rencontrée par hasard m'apprit qu'un obscur imprésario organisait une tournée de six mois au cours de laquelle on jouerait *Ruy Blas* dans un tas de petites villes. Il y avait place encore pour une femme. Je courus chez le manager; il m'engagea incontinent... Incontinent est le mot, car le monsieur, me trouvant à son goût, voulut avant de signer que je me montrasse tout à fait aimable avec lui.

Je n'hésitai pas, prévenue d'ailleurs par la camarade qui m'avait renseignée, et me souvenant de cet aphorisme formulé par ma mère : « Ces choses-là ne sont répréhensibles que quand on les fait sans utilité. » D'ailleurs, je m'aperçus

que le geste de l'amour n'était pas désagréable, même dans ces conditions ; le jeune Thomassin m'avait appris, par son brusque lâchage, à ne pas escompter les attachements durables. Par la suite, j'eus comme principe que la sensation du moment avait seule de l'importance ; chaque fois que mon cœur parla, ce fut indépendamment de mes sens. J'ai toujours considéré que coucher avec un monsieur, si l'idée vous en dit ou si ça doit vous être profitable, n'a rien à voir avec le besoin de tendresse qui se manifeste, de temps à autre, chez tout être humain.

Nous partîmes donc vers des Romorantin et des Pithiviers. En fait d'appointements, nous étions tous à la portion congrue. Aussi, froidement, dans le train qui sortait de Paris, se divisa-t-on par couples pour diminuer les frais d'hôtel. Un couple, en effet, n'occupe qu'une seule chambre, se contente d'un seul chocolat le matin et ne donne qu'un seul pourboire. Le hasard des mariages me riva pour trois mois à l'artiste qui jouait Ruy Blas.

Je dois déclarer tout de suite qu'il se montra tout à fait un galant homme, pendant que dura la tournée. Il m'avait mise à mon aise immédiatement sous le rapport de la fidélité, me laissant

toute licence de profiter des « occasions » que je pourrais rencontrer en cours de route ; avec cette réserve que si, pour cette raison, je désertais une nuit la chambre commune et ne prenais pas de chocolat, je n'en réglerais pas moins la moitié de la note. J'acceptai ce principe ; mais je dois dire qu'aucune « occasion » ne se produisit qui put nous permettre de l'appliquer.

Pendant trois mois, je vécus donc avec cet homme dans une intimité toute conjugale ; nous échangeâmes, lui et moi, les caresses que commande la cohabitation régulière d'un lit. Et rentrés à Paris, nous nous sommes séparés avec un shake-hand indifférent... Maintenant, lorsque nous nous rencontrons de temps à autre, nous nous faisons un petit signe de tête amical. « Bonjour !... » Et c'est tout. La carrière théâtrale simplifie les mœurs...

Seule, la duègne n'avait pas trouvé de compagnon. Nous étions huit femmes et sept hommes ; tous les mariages faits, cette brave dame restait en carafe. Elle s'en désolait *in petto,* à cause des frais d'hôtel. Mais le Sort lui donna une compensation. Nous jouions comme lever de rideau un petit acte d'un homme du monde, qui avait d'ailleurs arrosé l'imprésario pour avoir son nom

sur l'affiche. Ce riche amateur voulut vivre, durant quelques jours, notre roman comique. Il vint nous rejoindre en cours de route. Et comme l'aventure lui eût semblé fade sans le ragoût d'une passade, il s'envoya pendant toute une semaine la duègne laissée pour compte, seule femme disponible dans la troupe. L'excellente artiste, au départ du monsieur, eut la joie de serrer dans son corset un beau billet de cinq cents francs, juste compensation au manque d'économies que lui avait valu son veuvage, avant la venue de l'auteur riche...

Ai-je dit que j'étais l'étoile de la troupe ? Mes qualités de soubrette ne me désignaient pas pour jouer la Reine; mais je me tirais cependant du rôle avec avantage, car il comporte un côté enfantin nettement indiqué. Cette reine d'Espagne a quelque chose de Mimi Pinson. En somme, j'étais meilleure, dans ce personnage, que bien des vieilles dames à qui leur âge le leur défendrait si elles n'étaient pas fonctionnaires dans un théâtre d'État... Mes camarades ne manquaient ni de métier, ni de talent, et, ma foi, le drame du père Hugo n'était pas trop mal joué.

Seulement, que d'imprévu dans la mise en scène, que d'accrocs dans l'arrangement des

détails matériels ! Un jour, nos malles furent dirigées sur une fausse destination. Comment faire ? Le régisseur visita le magasin du théâtre où nous nous trouvions. Il y dénicha de lamentables défroques, dont les costumes de la *Tour de Nesle*... Pourquoi ne pas essayer ? Et nous avons joué *Ruy Blas* avec le hennin de Marguerite de Bourgogne et les éperons de Buridan... Le public a trouvé cela très bien. Mieux : la presse locale s'extasia sur le souci de vérité dont avait fait preuve, en montant ainsi la pièce, notre manager, qui avait eu le bon goût de laisser aux comédiens routiniers du théâtre Français « les accoutrements de rois de féerie, les travestis des petites femmes de revue ! » ... Dans une quelconque Brives-la-Gaillarde, nous allons, dès notre arrivée, nous renseigner sur « la location »... : quinze francs !... Il y a du bon, nous jouerons devant les banquettes. Le nom de Victor Hugo attirant toujours un peu de monde, nous nous étonnons du peu d'empressement du public. Mais bientôt on nous renseigne. Nous sommes tombés en plein dans une période d'élections municipales ; il y a partout des meetings et des réunions, la recette est flambée. Le régisseur préférerait qu'on ne jouât pas, mais notre manager, prévenu par télé-

gramme, n'a pas répondu : il est absent de Paris, sans doute. Tant pis ! Ruy Blas poussera ses rugissements devant une salle vide. Mais le régisseur réduit les petits frais à leur minimum... On n'allumera ni les herses de la scène, ni le lustre du plafond. Le rideau se lève. Les six pelés et le tondu qui ont pris des places protestent ; on n'y voit goutte. « Mesdames et messieurs, leur dit le régisseur, pour cause d'insuffisance de public, nous sommes obligés de jouer sans lumière. » Les autres se mettent à vociférer. « Pardon, continue notre homme, je vous engage à vous tenir tranquilles, parce que mes camarades et moi, comme vous le voyez, nous sommes plus nombreux que vous ; et puis, ajoute-t-il en montrant l'épée qu'il porte au côté, — nous avons des armes !... »

Il arriva même que nous dûmes, un soir, à Gournay-en-Bray, jouer dans les mêmes circonstances devant un seul spectateur qui, ayant loué sa place, refusa absolument d'être remboursé. Il fut d'ailleurs un public fort aimable, et, après chaque acte, nous eûmes, grâce à son obligeance, plusieurs rappels. L'acteur qui jouait Don Guritan trouva qu'on savait apprécier le théâtre à Gournay, et ne tarit pas d'éloges sur ce spectateur

unique, et si intelligent ! « Il n'est pas nombreux, conclut le vieil artiste, mais il est gentil. »

L'amateur gournaisien, dans les couloirs vides, s'ennuya fort après le deuxième acte. Quand il nous eut chaudement acclamés après le « trois » et que le rideau se fût relevé une cinquième fois devant son insistance à nous applaudir, cet homme exquis réclama le régisseur, qui parut.

— Pardon, monsieur, lui dit le charmant homme. Pendant l'entr'acte qui commence, je crains de m'ennuyer tout seul, comme au cours des précédents. Vous ne voudriez pas m'envoyer quelqu'un pour faire un brin de causette?

Nous ne jouions pas toujours devant des banquettes. Dans une ville du Midi, nous débarquons vers deux heures. La salle est louée tout entière. Mais voilà ! Le grand premier rôle a attrapé dans le train un mal de dents terrible. Il ne pourra pas jouer : la représentation est flambée.

Le régisseur va voir le malade, qui s'est couché dès son arrivée à l'hôtel.

— Ça va-t-il mieux?

L'autre désigne sa joue du doigt et hoche la tête, de droite à gauche, avec tristesse. Il est complètement abruti.

— Il y a pour guérir ça quelque chose d'infail-

lible, dit le régisseur désespéré. C'est un bain de pieds bien chaud sinapisé.

Et il court chez le pharmacien, achète deux kilos de farine de moutarde, cependant que sur son ordre une bonne lui prépare un bain de pieds « bien chaud ». Puis, il rapplique, il oblige le malade ahuri à se lever, lui fait mettre les pieds dans l'eau. Le pauvre garçon, qui ne peut pas se défendre, pousse des grognements inarticulés : c'est trop chaud !

— Parfait, dit le régisseur, ça va opérer.

Ce disant, il vide dans le récipient ses sacs de farine.

Le grand premier rôle pense aux héros qu'il a incarnés. Il s'inspire de leurs vertus et résiste à la douleur avec un grand courage.

— Ça va aller, fait le médecin improvisé. Je cours au théâtre, pour assister au déballage des costumes, et je reviens dans une heure. Je compte bien vous trouver guéri.

Une heure après, en effet, il est de retour. Il trouve son homme installé dans un fauteuil.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je n'ai plus mal aux dents !

— Qu'est-ce que j'avais dit ? Bravo ! Vous jouez ce soir, grâce à ce bienheureux bain de pieds !

— Hélas ! Il était trop chaud et contenait trop de moutarde. Je n'ai plus de névralgie, mais je ne peux plus me tenir sur mes pieds.

Il avait les pieds à vif !...

Tout de même, il ne voulut pas que la représentation fût perdue. Et il joua, ses pauvres arpions baignant dans la vaseline, au fond de ses bottes. Mais il souffrait en diable. Et après chaque tirade, en attendant sa réplique, il murmurait :

— Saloperie de bain de pieds !...

Il guérit assez vite. Mais il n'admettait pas qu'on le plaisantât sur cette mésaventure. Et au cours d'un déjeuner à table d'hôte, alors qu'il mangeait un pied de porc Sainte-Menehould, il voulut flanquer des calottes à un camarade qui lui avait dit : « Prends donc un peu de moutarde, ça va bien avec les pieds. »

Quand une tournée s'en va, on ne prévoit pas qu'un artiste puisse se trouver malade en cours de route ou faire défaut pour une raison quelconque. Une fois, il arriva que la petite femme qui jouait Casilda, *la suivante espiègle,* dut, au moment de paraître en scène, se mettre au lit pour avoir mangé trop de moules crues (nous étions dans un petit port breton). Désastre ! Aucune femme n'est en mesure de « doubler », c'est-à-dire de jouer

deux rôles dans la même soirée. Alors le régisseur — qui est décidément un homme de ressources ! — fait de *Casilda* un *Casildo !...* Et c'est à un *suivant espiègle* que la Reine d'Espagne, ce soir-là, a fait ses confidences !

Le souffleur, une fois, nous manqua, irrémédiablement. Il était, de son vrai métier, peintre en bâtiment ; et il avait trouvé dans la ville où nous jouions, la veille, un bon emploi. Comme notre directeur avait eu l'imprudence de le faire partir sans engagement, nous fûmes privés de ses services, tout d'un coup. On demanda à Paris un autre souffleur, télégraphiquement.

Mais ce dernier ne pouvant partir sur-le-champ, force nous était de jouer sans son secours... et c'était dangereux, plusieurs artistes nouveaux venus ne sachant pas une broque de leurs rôles.

Nous parlions de cela, quelques camarades et moi, au café du Commerce. Un monsieur de la ville nous entendit et s'approcha.

— Je vais, si vous le voulez bien, dit-il après avoir salué, vous tirer d'embarras. Vous voyez ce jeune homme, là-bas, sur la banquette près de l'entrée. Il s'appelle Dupont, et a justement organisé, l'hiver dernier, une représentation de *Ruy Blas* pour une fête de charité, avec des amateurs.

Il sait toute la pièce ; il adore les gens de théâtre, il vous soufflera avec le plus grand plaisir.

Dupont, présenté, accepta. Nous étions sauvés !

Ou du moins nous le croyions...

Dans son trou, le souffleur improvisé s'acquitta d'abord assez bien de ses fonctions. Mais, peu à peu, il abandonna la brochure pour suivre, en homme compétent, le débit des artistes. Et il approuvait et désapprouvait...

— Ça va, ça va... disait-il à ceux qui savaient le texte.

— Non, pas ça. Ce n'est pas ça ! faisait-il quand quelqu'un pataugeait.

Il vint un moment où trois ou quatre acteurs, qui avaient l'habitude de « prendre tout au souffleur », se mirent à bafouiller lamentablement.

— Mais ils n'en savent pas un mot, les cochons ! s'écria Dupont... Ça me dégoûte. Je m'en vais.

Et il s'en alla, tranquillement.

Le jour où j'avais signé mon contrat pour cette tournée, je m'étais efforcée d'obtenir plusieurs petits avantages, afin de compenser un peu l'insuffisance de mes cachets. C'est ainsi qu'on m'avait accordé une loge pour moi toute seule. C'est un privilège dont mes camarades se sont froissés ; ils

devaient, à la première occasion, m'en faire éprouver quelque regret.

A Nontron, le concierge du théâtre me désigne la loge que je dois occuper seule. Je défais ma malle, et, le soir, je me réjouis d'avoir un local spacieux et clair à ma disposition. Je n'avais pas remarqué certaine porte dans un coin discret.

Au premier entr'acte, on frappe chez moi.

J'ouvre. Et un acteur de la troupe, sans explication, se dirige vers la porte en question. Il l'ouvre et disparaît dans un « buen-retiro » dont je ne soupçonnais pas l'existence... Toute la troupe défila ainsi pendant les quatre entr'actes, et jamais ma délicatesse ne fut mise à plus rude épreuve !

Dans une ville d'eaux que je ne nommerai pas, mais dont le casino fonctionne toute l'année, nous trouvons un directeur aimable jusqu'à l'obséquiosité, et qui doit à sa complaisance bien connue dans tous les ordres d'idées la situation unique qu'il occupe.

Dans les pays moscovites où il commença d'édifier sa fortune en dansant, vêtu comme une ballerine, devant les grands-ducs, il avait rencontré une femme d'aspect peu engageant mais pourvue de galette. Il l'avait épousée ; mais à présent que notre homme était arrivé, cette commère ne prétendait

pas rester dans l'ombre. La répudier eût été dangereux pour l'heureux directeur ; elle connaissait trop ses origines... Le jour de notre venue, elle tint à nous offrir le thé, et nous reçut affublée d'une toilette qui eût rempli d'aise tous les perroquets de Java. Son mari nous présenta tous, les uns après les autres.

— Mon cher directeur, dit notre père noble quand vint son tour, mes félicitations. Celle-là est très bien... *Mais où sont les autres?*

C'est le même brave homme — un vieux pochard qui ne manquait pas d'esprit, auquel un garde signalait la beauté de certains canons, à l'arsenal de Bruxelles, capitale de la très pacifique Belgique.

— Ils sont superbes, dit le vieux cabot. Mais, je vous prie, un renseignement : est-ce qu'ils partent ?

Les « occasions » qui me manquèrent en cours de route s'offrirent parfois à plusieurs de mes camarades. L'une d'elles, dans les accouplements du départ, était tombée sur un joli garçon tout prêt à favoriser bien des écarts, à condition qu'ils fussent lucratifs. Cette jeune personne, un jour, fut *demandée* par un industriel de la ville où nous jouions, lequel, venant souvent à Paris, ne s'effarait pas d'un gros prix et payait royalement.

— Combien que je vais lui prendre? fit, à son ami, la petite actrice embarrassée.

L' « ami », qui ne savait pas la générosité de l'industriel et ne voulait pas le rebuter par trop d'exigence, conseilla à la « môme » de demander deux louis.

— Deux louis ! répondit le provincial. Je ne veux rien savoir. L'enfant ne m'intéresse plus. *Elle n'est pas assez chère !*

Au bout de quelques semaines, *Ruy Blas* ne *donnait* plus. Il fallait absolument trouver autre chose.

L'imprésario vint nous retrouver pour ranimer notre courage abattu et secouer les populations indifférentes.

D'abord il tâta du classique, ayant dans la troupe quelques anciens élèves du Conservatoire, moi entre autres.

A Chartres, nous jouâmes *Cinna* dans un magnifique décor représentant un palais ; mais quand Auguste déclama à son ingrat ami :

Prends un siège, Cinna, prends, et sur toute chose
Observe...

les spectateurs ahuris virent subitement le siège de Cinna se transformer en une énorme citrouille.

Nous étions tombés sur un décor des *Pilules du Diable!*

L'imprésario n'insista pas.

Nous nous lançâmes ensuite dans le drame.

A Ribeirac, on afficha *La Tour de Nesle;* au dernier moment on s'aperçut qu'il n'y avait qu'un seul figurant pour jouer les gens du peuple au premier acte.

— Bast! fit l'imprésario, qui s'était chargé du rôle de Buridan. Allons toujours, j'arrangerai les choses à la représentation.

La représentation arrive.

Buridan fait son entrée, flamberge au poing, et apostrophant l'unique comparse :

— De quoi! de quoi? *Dix* manants contre un gentilhomme! *Neuf* dans la coulisse et *un* ici!! C'est quinze de trop!!!

Personne ne broncha dans la salle.

Ayant rencontré Aimée Tessandier qui se trouvait pour je ne sais quelle raison à Neufchâteau, dans les Vosges, notre directeur la supplia tellement, la harcela avec tant d'insistance que l'excellente artiste, qui, comme on le sait, possède un cœur d'or, consentit à jouer avec nous *Marie-Jeanne ou la Femme du peuple.*

Malheureusement, le théâtre de Neufchâteau

manquait totalement du décor qui figure la façade et le *tour* de l'hospice des Enfants trouvés.

Il n'y avait, dans tout le magasin, qu'une maison avec une fenêtre *praticable,* et au deuxième étage encore !

— Tant pis ! dit notre homme, la maison sera censée représenter l'hospice et la fenêtre représenter le *tour.*

— Mais comment pourrai-je monter jusque-là ?

— On vous donnera une échelle.

On se résout à cette combinaison ; le décor est *planté ;* la maison fait ce qu'elle peut pour avoir l'air d'un *tour,* et Neufchâteau s'ébahit à ce spectacle inouï dont Paris a été privé : Marie-Jeanne grimpant à une échelle pour aller abandonner son fils unique sur les toits !

Mais ce n'est pas fini.

Tessandier, tout en grimpant, adresse des adieux déchirants à son fils :

— Encore ce baiser, cher enfant ! Encore cet autre !... Anges du ciel, veillez sur lui !

Enfin, la voilà arrivée au bout de l'échelle et de sa tirade. Elle dépose son enfant au *tour,* c'est-à-dire sur l'appui de la fenêtre... et ai-je dit que la maison n'était qu'une façade de toile et qu'on avait oublié d'élargir l'appui de la fenêtre ?

Toujours est-il qu'on entend un bruit épouvantable.

Patatras ! C'est l'enfant qui vient de tomber de l'autre côté de la maison d'une hauteur de près de dix mètres. Cri général dans la salle ! Heureusement, l'enfant était en bois !

La représentation n'en continua pas moins très brillante.

Tessandier eut un succès triomphal, et Clémandon (je retrouve le nom de notre imprésario) fit une recette extraordinaire.

Ah ! ce n'était pas de sa faute, lorsqu'il n'en réalisait que de médiocres.

Il usa de tous les trucs d'affiches et de publicité ; je signale celui-ci :

Il arrive à Compiègne et annonce une représentation de gala.

Les bourgeois s'attroupent devant le théâtre.

— Quelle pièce jouera-t-on ce soir? demandent-ils.

Clémandon apparaît, harangue la foule et leur déclare que c'est un mystère et qu'on est en train de répéter.

Bientôt on entend un bruit de bataille. Dans l'intérieur du théâtre, on tire des coups de pistolet, des coups de fusil, et même des coups de canon.

Toute la ville accourt.

La fusillade se renouvelle de quart d'heure en quart d'heure.

Les Compiégnois, de plus en plus nombreux, demandent le titre de la pièce.

— C'est un secret! répond la buraliste.

La curiosité de la population grandit de minute en minute. On envahit le bureau de location.

Quand le dernier strapontin est enlevé, la fusillade cesse.

— Il paraît que la répétition est terminée, dit-on.

Le soir, nous jouons... *Diane de Lys!*

Le public la trouve *mauvaise.*

Un orateur monte sur une banquette et, soutenu par toute la salle, demande le directeur.

Clémandon paraît : — A vos ordres, messieurs.

— Vous avez trompé le public!

— Moi?

— Oui, vous, monsieur.

— Veuillez vous expliquer.

— Soit, monsieur. Nous avons loué nos places dans l'espoir d'assister à une pièce militaire.

— Et qu'est-ce qui a pu vous faire supposer?

— Les bruits de bataille de la répétition.

— Mais, monsieur, loin de moi l'intention d'induire en erreur l'honorable société.

— Alors ces feux de peloton?

— Mais, monsieur, nous répétions le coup de pistolet de la fin de la pièce!

Que de souvenirs encore sont prêts à éclore sous ma plume! Que de détails navrants ou cocasses au cours de cette tournée!

— Vois-tu, ma fille, me disait un vieux cabot qui en avait vu bien d'autres, il ne faut pas trop nous plaindre. Molière a passé par là bien avant nous, et encore, de son temps, il n'y avait pas les chemins de fer!

Oui, c'est vrai, nous avons les chemins de fer, les chemins de fer qui vous emportent bien loin, dans des provinces invraisemblables, mais qui aussi, heureusement, vous ramènent un jour à Paris!

CHAPITRE QUATRIEME

Mes débuts dans un grand théâtre.

Une rencontre. — Les Folies-Diverses. — Dupochois. — Le caissier. — Le garçon Jules. — Mon « étage ». — La lecture de la revue. — L'Ordonnateur des pompes funèbres. — Nénette. — Distractions innocentes.

A quoi tient la destinée! Ni mes dons naturels, ni le prestige d'un glorieux premier prix au Conservatoire ne m'avaient procuré un engagement. Le hasard d'une rencontre m'ouvrit toutes grandes les portes d'un des premiers théâtres de genre, que nous nommerons, si vous le voulez bien, les Folies-Diverses.

Résolue, coûte que coûte, à débuter « sur une scène du boulevard », je me rendais, le lendemain de mon retour de tournée, chez un agent très en vogue qui casait assez facilement les artistes femmes sans emploi, à condition qu'elles fussent jolies, susceptibles de se lancer à corps perdu dans la galanterie, et assez niaises en affaires pour

souscrire à cet honnête « marchand de bidoche » de grosses remises sur les cachets de toute nature à échoir dans l'avenir.

J'allais franchir le seuil du local où trempait notre homme, quand je fus accostée par un monsieur aussi âgé que bedonnant et dont le nez d'une courbe orientale, les lèvres lippues et les oreilles trop décollées indiquaient l'origine sémite.

Il était un peu essoufflé, m'ayant suivie, à bonne allure, pendant plusieurs centaines de mètres. Il me déclara tout de go, sans préambules comme sans ménagements, son vif désir de me presser, aussi dévêtue que possible, entre ses bras, convenant que son manque de jeunesse et de beauté l'obligerait, en récompense de mes faveurs, à des sacrifices d'argent.

Je ne m'effarouchai point, parce que mon état d'âme me disposait à entendre toutes sortes de propositions.

Cependant, comme j'étais très fière de n'être ni une piqueuse de bottines, ni une professionnelle de l'amour, je mis en avant mon titre d'artiste dramatique.

A cette révélation, je vis s'accroître l'enthousiasme de mon financier — car il s'était tout de suite présenté comme tel, et avec son physique je

l'aurais d'ailleurs bien défié de pouvoir être autre chose. Il m'apprit aussitôt que sa qualité de propriétaire de l'immeuble des Folies-Diverses lui permettait de me faire engager dans ce théâtre. La conversation, ainsi commencée, prit une tournure aimable, et je ne mis pas le pied, ce jour-là, dans l'aquarium de l'agent théâtral.

Mon engagement alla tout seul. Je vins le signer dans « un costume du bon faiseur », tandis que mon coupé attelé de deux jolis cobs irlandais m'attendait à l'entrée des artistes. — Les cobs irlandais plaçaient, à cette époque, une femme dans la situation où la met actuellement une 18-24 HP.

Les Folies-Diverses étaient un théâtre de vieille réputation, où l'Opérette, la Comédie et la Revue alternaient, et possédant une admirable troupe de comiques. On y faisait des recettes superbes et les insuccès y étaient rares, l'excellence de l'interprétation suffisant à sauver de la tape noire les pièces ratées. Toutefois, la caisse était toujours vide — trop de frais! Aussi le directeur, Dupochois, se montrait-il souvent d'une humeur massacrante. Avec moi, il fut aimable. Comme il devait trois termes à mon protecteur — quatre-vingt-dix mille francs!... — il m'accorda des avantages exceptionnels.

L'acteur Polier, qui pénétra dans le cabinet pendant l'entretien, remarqua que ma chienne Colley s'étant oubliée sur le tapis directorial, le caniche du patron faisait disparaître les traces du méfait par le seul moyen dont il disposât; il en conclut que « l'intelligent animal se rendait compte de la situation ».

Ce fut également Polier qui me baptisa — parce que mon entrée dans la maison différait le règlement des loyers — la *Môme Quittance*.

Dupochois était un type. Fils d'un marchand de draps de la rue du Sentier, né pour vivre d'une vie calme et dorée, bourgeois dans l'âme, il avait trois faux ménages, menait une existence de bohème et éprouvait constamment la nécessité de se créer des ennuis d'argent.

Dans ses intérieurs irréguliers, il vérifiait les comptes de la cuisinière et assurait aussi sérieusement que possible le bon emploi des mensualités par lui versées. Ce qui ne l'empêchait pas, dans son théâtre, de ne se tirer d'affaire qu'à force de « combines »; et quand il avait par ce moyen trouvé de l'argent, il le jetait par les fenêtres... Ses pensionnaires touchaient souvent des acomptes. Mais on savait que les jours fixés pour la paye, le 15 et le 30 de chaque mois, la caisse était invariable-

ment fermée. Une nouvelle venue dans le théâtre, se fiant à une clause de son engagement, alla, une fin de mois, se heurter au guichet hermétiquement clos. Elle frappa : toc, toc! Pas de réponse. Elle insista, perdant patience. Alors, le guichet s'ouvrit brusquement, et la tête parut du caissier furibond. « Qu'est-ce que vous voulez? » demanda celui-ci. — Mais, monsieur, c'est aujourd'hui la Sainte-Touche!... — Oh! repartit l'autre, si vous venez tous à la fois!... » Et il renvoya l'importune visiteuse abasourdie.

Il était presque impossible de pénétrer dans le cabinet de Dupochois; il avait comme garçon de bureau un ancien domestique de sa famille bien connu sous le prénom de Jules, qui ne laissait entrer personne.

Quand on venait demander le patron, il répondait invariablement : « Il est sorti » ou : « Il vient de sortir », « Il est sur scène », soit encore : « Il est en conseil. »

Bref, les plus patients y avaient renoncé.

Jules, d'ailleurs, possédait un flair spécial pour les créanciers : il les devinait dès qu'ils ouvraient la porte et ils n'avaient pas beau jeu avec lui; leurs cris, leurs menaces se lassaient devant son flegme imperturbable.

Cependant, l'un d'eux, qui était venu au moins une cinquantaine de fois présenter sa note, arriva à pénétrer dans le cabinet directorial.

Comment y était-il parvenu ? On l'ignora toujours, mais enfin il y était.

— Monsieur, fit-il, je vous trouve enfin. Je suis venu cent fois pour ma facture, votre caissier me renvoie toujours.

— Comment ! s'écrie Dupochois, furieux, on vous a fait revenir pour si peu, je vais mettre bon ordre à cela.

Il sonne. Au bout d'un instant le caissier arrive.

— Voulez-vous m'expliquer, monsieur, pourquoi vous n'avez pas soldé cette facture ?

— Mais, monsieur le directeur, balbutie l'autre, c'est que...

— C'est bien ! que cela ne se renouvelle jamais ; vous feriez passer mon théâtre pour une baraque ! Allez ! et que je ne reçoive plus de semblables réclamations.

Le caissier sort, suivi du fournisseur.

Lorsque Dupochois est seul, il sonne à nouveau ; le caissier reparaît.

— Vous n'allez pas payer cet homme, j'espère ? lui demanda-t-il d'un ton dégagé.

L'employé sursauta :

— Comment, vous me faites revenir pour cela ! Mais, sacrebleu ! comment voulez-vous que je le paye, puisque je n'ai pas d'argent !

Pendant les nombreux lustres que dura la direction Dupochois, les huissiers, oiseaux de malheur, hantèrent la maison où l'on craignait toujours une catastrophe.

Un vieux cabot habitué à toucher — ou plutôt à voir figurer sur son contrat — de gros appointements, se vit un jour réduit, pour cause de décrépitude, à la portion congrue. « J'accepte tout de même, déclara-t-il, parce que je veux être de la faillite. »

Il mourut sans en être, car dans ce logis du Désordre et de l'Insolvabilité, la faillite ne vint jamais. Ce qui prouve que le bien-aller d'une entreprise commerciale ne dépend pas toujours d'un souci exagéré des échéances. Somme toute, les Folies-Diverses ont nourri des générations d'artistes, de costumiers, de décorateurs et d'employés de toutes sortes, elles ont enrichi des auteurs dont plusieurs, grâce à elles, entrèrent à l'Académie ; et comme le veau d'or qu'elles n'exhibèrent jamais parce qu'il n'a pas cinq pattes, elles restèrent toujours debout. Dupochois n'aura pas passé inutile sur cette terre : grâces lui soient rendues.

J'ai dit que Dupochois avait trois faux ménages ; ça ne l'empêchait pas de jeter très fréquemment le mouchoir aux dames de sa troupe et même aux autres.

Cela se passait ordinairement dans son cabinet, la porte verrouillée, Jules Cerbère veillant au dehors.

Je dois dire que, pour ma part, je ne connus point ces joies. Mon physique ne plaisait peut-être point à l'autocrate, ou bien craignait-il que l'aventure parvînt aux oreilles de son propriétaire ?

D'ailleurs, il n'attachait aucune importance à ces passades.

Une jolie figurante, avec qui il était rentré fort tard, après un souper suivi d'une nuit quelque peu agitée, arriva cinq minutes en retard à la répétition ; il l'apostropha véhémentement devant tout le monde et la *colla au tableau,* son nom flanqué d'une amende, malgré les protestations indignées de l'amante d'un soir.

Jules, d'un œil amusé, comptait les conquêtes de son maître et s'en glorifiait comme de victoires personnelles. Au fond, son admiration pour son directeur se doublait d'une affection sincère, et lorsque la santé de ce dernier était en jeu, il devenait presque un frère.

Combien de fois renvoya-t-il de jeunes dames qui auraient pu fatiguer son grand homme !

Quand Dupochois toussait, il lui préparait de la tisane ; quand il pleuvait, il allait lui-même chercher une voiture ; on ne trouve plus de serviteurs comme Jules.

Un jour, vers deux heures — c'était quelque temps après la mort de Félix Faure — Dupochois arriva, le teint allumé, un gros cigare au bec, et lança, avec un aimable bonjour :

— Jules, une dame va venir, tu la feras entrer de suite.

Jules ne répondit que par une demande :

— Monsieur a bien déjeuné ?

— Mais oui, Jules.

— Monsieur a copieusement déjeuné. Monsieur vient à peine de finir de déjeuner ?

— Mais oui, Jules.

— Eh bien ! à la place de monsieur, je ne recevrais la dame qu'à quatre heures.

— Tu m'embêtes. Je la recevrai quand il me sera agréable de la recevoir.

— Monsieur a tort. Monsieur devrait penser à Félix Faure.

— F...-moi la paix !

— Bien, monsieur.

Le directeur se méfiait, car il savait son garçon de bureau capable de renvoyer la dame en question. Il la guetta donc et, dès qu'elle arriva, la fit entrer dans son bureau et referma la porte derrière elle.

Alors la colère de Jules ne connut plus de bornes.

Après quelques phrases de supplications jetées à travers la cloison, il lança des coups de pied dans le bois en criant :

— Pensez à Félix Faure ! Félix Faure ! Félix Faure !

Dupochois mourut peu de temps après, non de ses excès féminins, mais d'une fluxion de poitrine attrapée à la sortie d'une répétition générale d'un autre théâtre, lui qui n'y allait jamais.

Il était à la veille de donner un ouvrage nouveau ; c'est ce qui fit dire à Jules qui suivait le convoi :

— Pauvre patron ! il est passé avant sa pièce !

Je n'ai jamais eu à m'en plaindre. Je ne l'ai, au surplus, connu que peu de temps et ma situation dans l'*immeuble* l'obligeait à me témoigner quelque amabilité.

Et puis, dès le début, je m'étais imposée, sinon comme talent, du moins comme importance.

La faculté de choisir une loge à mon goût m'a-

vait été accordée. Mais ça n'alla pas tout seul. Au premier étage, la grosse vedette homme avait pris les deux plus belles pièces pour son usage personnel ; la première était un élégant salon vestibule, où l'on ne pénétrait qu'après avoir sonné, et où un valet de chambre stylé vous demandait votre carte avant de vous introduire dans le sanctuaire, la loge proprement dite. Cet exemple avait été suivi par la vedette femme et par deux des maîtresses du patron. Donc, rien à trouver au premier. Au second, les autres artistes s'étaient partagé, comme ils l'avaient pu, les locaux. Je me rattrapai en faisant exiler dans les combles le menu fretin, et moi, la Môme Quittance, j'eus à ma disposition tout le troisième étage ! Il y avait « chez moi », outre le cabinet de toilette et le petit salon obligatoires, une lingerie, un fumoir, une bibliothèque, une salle de bains *et un billard*. Ah, mais !!

Le successeur de Dupochois fut un homme charmant. Il l'est toujours. Je tairai son nom pour ne pas blesser sa modestie. Certes, des brouilles, des querelles et même un procès nous séparèrent parfois, mais nous nous raccommodâmes toujours, car je n'ai pas oublié que c'est lui qui me donna mon premier grand rôle, celui qui me consacra étoile et, comme dit la chanson,

Ce sont là des chos's qu'un' femm' n'oublie pas.

La première pièce qu'il monta fut une revue.

Bien que prix de comédie, je chantais gentiment le couplet. Je vins donc sans déplaisir assister à la solennité de la Lecture. Car aux Folies-Diverses, la Lecture était réellement une solennité, un événement considérable, gros de conséquences énormes...

J'arrivai à l'heure précise que portait mon bulletin de service. Le personnel était déjà là, au complet. « Nous commençons ! » annonça le régisseur... et tout le monde se « grouilla... »

Sur le guignol (un tréteau carré disposé en avant de la scène), l'auteur, chef de la collaboration, s'assit derrière une petite table, avec, en mains, le manuscrit. A côté de lui, le directeur. Au fond du guignol, effacés, les deux complices de l'auteur, dont le secrétaire tourne les pages de la musique, à mesure que le pianiste doit intervenir pour les couplets.

En face, sur « le plateau », la Troupe. Au premier rang, les *Sociétaires,* comiques illustres et divettes notoires ; un siège est réservé, au bout de ce rang, à la môme Quittance. Second rang, les artistes de second plan, et au fond, un peu en désordre, la tourbe des petits rôles, de la figuration et des employés indispensables.

Le lecteur commence. Il joue toutes les scènes, imitant parfois les acteurs auxquels certains rôles sont destinés ; il chante les couplets et les ensembles, sue sang et eau.

L'auditoire reste de glace, chacun gardant pour soi ses impressions ; de temps en temps, un rire fuse dans la foule des seigneurs sans importance, qui n'ont pas, eux, le souci de demeurer la « gueule froide », et qui s'amusent quand la scène est amusante.

Les trois actes défilent! Enfin, une dernière fois, le lecteur prononce le mot « Rideau » !

Aussitôt le directeur se précipite sur le manuscrit, l'emporte comme une proie, suivi des trois auteurs.

Et c'est alors la ruée, derrière eux, de tous les comédiens qui arrivent à temps pour recevoir sur le nez la porte du cabinet directorial, où va se préparer la Distribution ! Bien entendu, le petit monde, qui s'en fiche du reste et qui n'aura affaire qu'au régisseur, reste sur la scène à papoter.

La porte derrière laquelle il se passe quelque chose reste close pendant vingt minutes.

Angoissés, énervés d'attendre et un peu humiliés de poireauter, les *Sociétaires* laissent échapper quelques appréciations désobligeantes sur la

Revue. — Pas très neuf, tout ça ! — Il faut des coupures. — Trop de défilés, pas assez de scènes. — C'est la concurrence au music-hall... Et cætera, et cætera...

Enfin, l'huis s'entr'ouvre, et Pierre, le nouveau garçon de bureau, appelle : « M. Chandvin !... » M. Chandvin, c'est le premier des artistes, hiérarchiquement. Il entre (j'ai su ces détails depuis), très correct, très froid, et avant même que le directeur ou les auteurs aient parlé, il laisse tomber ces mots : « Je veux l'ordonnateur des pompes funèbres ! »

Justement, les auteurs n'avaient pas attaché autrement d'importance à cette scène de l'ordonnateur, qui à la lecture s'est indiquée tout d'un coup comme très amusante. Aussi dans la surprise de l'effet insoupçonné, on a différé la distribution ; peut-être un engagement nouveau serait-il nécessaire pour ce rôle. Mais Chandvin le réclame. Il faut s'incliner. C'est bien, il l'aura. Il ne discute même pas ses autres personnages, seul l'ordonnateur l'intéresse. Il sourit, salue et sort...

— Monsieur Tom Teddy !...

Et Tom Teddy, physique d'entraîneur, agilité de clown, humour de pince-sans-rire, fait une entrée de danseur anglo-américain. Il reste fixé sur sa

jambe gauche autour de laquelle s'enroule, en tire-bouchon, sa jambe droite, jette sous un bras son chapeau melon, s'arc-boute de l'autre sur sa canne, et un peu nasillant, claironne : « Je veux l'ordonnateur ! » — Mon pauvre Tom !... Il est distribué à Chandvin ! — « Je veux l'ordonnateur ! » Et il ne sort pas de là. On tente de le raisonner. Il s'en va : « Alors, je refuse les autres rôles ! » Le lendemain, bien sûr, il les reprendra ; mais ça fera bien des chichis...

— Monsieur Gaston !...

Aimable et souriant, Gaston, un queue-rouge assez cocasse, essaye une tentative... « L'ordonnateur est bien dans ma nature... »

Puis ce sera M. Jul'hien, un débutant venu du café-concert, lequel fera son entrée humblement : « Si, des fois, l'ordonnateur n'était pas encore distribué... »

Et moi, à la sortie, quand tout le monde s'en est allé, j'entendrai une utilité murmurer auprès de moi : « Un rôle comme l'ordonnateur, c'est ça qui serait une occase pour me sortir !... »

Les femmes discutent moins ce qu'on leur donne à jouer ; elles se rattrapent, à l'heure du costumier !

J'ai conservé de mes premières années aux

Folies-Diverses un beau souvenir. Mes camarades étaient charmants. Mais entre autres, j'avais su gagner les sympathies d'une petite femme dont la naïveté m'amusait, et pour qui il y avait toujours des bonbons dans ma loge.

Nénette était le type de ces belles filles qui remplissent si bien leur maillot et sont destinées à aller tout droit au ciel, après leur mort, en vertu de la prédilection divine pour les pauvres d'esprit.

Cette pauvre Nénette avait le génie du pataquès. Prendre Le Pirée pour un nom d'homme était dans ses habitudes. Je l'avais tout de suite remarquée parce que la « gourderie » qui émanait d'elle ne pouvait la laisser inaperçue.

Dans la Revue il y avait un défilé de tout ce qui avait rapport à l'aviation, et qui présentait tous les appareils susceptibles de s'élever en l'air.

Nénette, en pleurs, protesta contre celui qu'elle devait incarner. Je m'approchai d'elle et m'enquis des causes de son chagrin. « C'est pas malheureux, fit-elle, on m'a distribué un saucisson ! — Un saucisson ?... — Ben oui, quoi, je fais le *cervelas !...* » Je me renseignai : elle faisait le *cerf-volant !...*

Son amant ayant été réformé, à l'époque de ses

treize jours, elle affirmait qu'il avait été *résilié* par l'autorité militaire.

— Ah ! s'écria-t-elle une fois, la vie n'est pas drôle; je voudrais m'endormir et me réveiller morte !...

Je ne parlerai pas de son refus d'un autre rôle de la Revue, dans le tableau des *Armes de la femme.* Elle devait symboliser la *houpette.* Mais elle avait mal entendu. Et elle répétait ce mot, *la houpette,* avec un drôle d'air...

Un soir, elle demanda à Tom Teddy ce qu'on entendait par ce mot : *un athlète,* parce que quelqu'un avait dit devant elle que la petite Zizi Totote était heureuse *depuis qu'elle s'envoyait un athlète.*

Tom lui répondit : « C'est un fortifiant qu'on trouve chez le pharmacien ». Et Nénette s'en fut chez l'apothicaire lui demander ce qu'il fallait d'athlètes pour s'en envoyer un chaque matin, pendant un mois.

Elle alla par hasard à l'Exposition horticole. Elle en revint déçue. « J'ai été au concours horticole, me confia-t-elle. Eh ben, tu sais, je n'ai pas vu une seule ortie ! »

Il fut un moment question d'engager, aux Folies-Diverses, pour la pièce qui devait succéder

à la revue, une comédienne célèbre par l'allure de cuisinière sentimentale qu'elle donna aux héroïnes du théâtre scandinave. Mais l'affaire ne se fit pas, l'actrice en question ayant trouvé que son passé artistique ne lui permettait pas de jouer dans une pièce quasi vaudevillesque, dans laquelle tout un acte se passait chez une demi-mondaine.

— Je ne veux pas jouer, déclara-t-elle, l'acte de chez la cocotte.

Et Nénette, qui avait mal entendu, fit cette réflexion que la dame en avait, du culot, de ne pas vouloir, avec son physique de bonne à tout faire, jouer l'acte chez la *popote !*

Elle était, la pauvre Nénette, la joie de la maison.

Aucun bateau classique ne pouvait échouer dans le port de sa simplicité.

Chandvin lui fit croire qu'à Gand se vendait une peau spéciale pour les gants : la peau de Gand ; tandis qu'à Pau on trouvait des gants tout faits : les gants de Pau.

Avec cela, un tantinet prétentieuse. Elle s'en alla trouver le directeur de l'Odéon (Ginisty ou Antoine, je ne sais plus lequel) qui, très épaté, lui demanda la raison de ce changement de théâtre et de cette passion subite pour un lointain subventionné.

— Oh ! c'est bien naturel, répondit-elle, l'omnibus passe devant chez moi !

L'autre, encore plus étonné, la reconduisit avec de bonnes paroles, si bien que le lendemain elle annonçait à ses camarades que, sûrement, elle allait être engagée au deuxième Théâtre-Français.

La blague était trop tentante : on lui écrivit une lettre sur du papier à en-tête de l'Odéon, procuré par un complice, dans laquelle le régisseur annonçait à Nénette son engagement et lui demandait dans quel rôle elle voulait débuter.

Conseils, conciliabules, discussions. Bref, elle répondit qu'elle voulait jouer dans l'*Arlésienne* le rôle de l'Arlésienne, et là-dessus elle acheta la brochure.

N'y découvrant pas le personnage, elle s'enquit auprès de ses conseilleurs de cette omission.

On lui persuada qu'elle avait acheté une mauvaise édition.

Alors pendant huit jours elle chercha chez tous les libraires l'édition où il y avait le rôle de l'Arlésienne.

Elle était aussi assez curieuse. Comme on parlait non loin d'elle d'une artiste qui avait une très grande bouche, elle se mêla à la conversation et demanda des détails.

— Comment qu'elle est donc, sa bouche ?

— Écoute bien, Nénette, fit Tom Teddy. Sa bouche est si fendue que la dame peut se parler à l'oreille.

— Elle peut se parler à l'oreille ! s'extasia ma petite amie. C'est ça qui doit être commode pour se dire des choses qu'on ne veut raconter à personne !

Le temps passait sans qu'on s'en aperçût aux Folies-Diverses...

CHAPITRE CINQUIÈME

On répète.

Les vedettes encombrantes. — José Dupuis. — Les auteurs. — « Noc ». — Le directeur paternel. — Une « grosse » de vases nocturnes. — Gaffes, boutades et pataquès. — Concession à perpétuité. — Collaboration. — Les humoristes école Tristan Bernard. — La question des toilettes. — En « Auvergnat ! »

Je ne crois pas qu'il existe un bouillon de culture plus favorable au bacille de la vanité stupide qu'une « répétition de travail ». Auteurs, acteurs, directeurs et, par contingence, des tas de personnages venus du dehors y font assaut de bêtise, d'obstination et d'amour-propre mal placé. Notez que tous ces gens-là peuvent avoir individuellement du goût et du bon sens. Mais, réunis pour la mise au point d'une pièce, il sortent à qui mieux mieux les boniments ridicules et prodiguent à foison les calembredaines non voulues.

D'abord c'est, entre les artistes, une petite guerre continuelle au sujet d'un « effet », d'une phrase, d'un mot.

Tout le monde connaît cette directrice-actrice qui fait remanier les pièces qu'elle joue, jusqu'à ce que tous les traits d'esprit soient accumulés dans son texte. Tant pis si la plupart s'accrochent au rôle comme les cheveux flottent sur la soupe. Le principal est d'ôter aux camarades toute chance de briller aux côtés de la patronne.

Il en va de même dans beaucoup de théâtres où une place trop prépondérante est donnée à une grosse vedette.

Tel est le cas d'une ancienne chanteuse d'opérette devenue comédienne par la force des choses (l'opérette ayant disparu et aussi la voix de la divette!) et qui, excellente femme à la ville, se montre une insupportable pensionnaire sur « le plateau ».

C'est elle qui, se sentant mal à l'aise dans une comédie d'un spirituel académicien, parce que son âge réel y était trop indiqué par le titre, soulevait au jour le jour des difficultés qui retardaient la première représentation.

Enfin, les trois actes sus et resus, il avait bien fallu qu'une date fût fixée. La veille, tout étant prêt, notre doyenne exigea un retard de trois jours. L'auteur l'implora, inutilement. « Qu'est-ce que ça peut vous faire, après tout? » lui repartit-

elle brusquement. « Ça me fait, répondit-il, que dans trois jours... vous aurez trois jours de plus ! »

Souvent, ce sont les auteurs qui manquent de tact et d'aménité. L'un d'eux, et non des moindres, trouvait que tel comique fameux avait usurpé sa réputation, parce qu'il s'indiquait mauvais dans la pièce à l'étude.

Il le harcelait d'observations déplaisantes, et finit par lui dire : « Enfin, voyons, mon cher, vous que je connais si amusant à la ville, pourquoi, une fois sur les planches, êtes-vous aussi dépourvu de drôlerie? »

L'autre s'approcha à l'avant-scène, et bonhomme :

— Je vais vous dire, répliqua-t-il... c'est parce qu'à la ville le texte est de moi !...

J'ai eu l'occasion de jouer avec Dupuis, le célèbre José Dupuis, qui fut l'un des comédiens les plus complets du dix-neuvième siècle. Dupuis, soit manque naturel de mémoire, soit nonchalance à apprendre, ne savait jamais son rôle. Aussi, en attendant que les phrases vinssent, remplissait-il les vides avec des « Eh bien, voilà ! » qui, loin de nuire à l'effet, le secondaient puissamment en maintes circonstances.

Dans une scène connue de la *Petite marquise,* où Céline Chaumont se jetait à sa tête et lui offrait toute une vie d'amour, Dupuis, qui la courtisait « en homme du monde », devait s'effarer d'une telle offre encombrante. Notre grand acteur aux répétitions se mit un jour à reprendre avec obstination la seule phrase dont il se souvint : « Tout ce qu'une poitrine humaine peut contenir de bonheur... » Et Meilhac, approuvé par Halévy, estima qu'il y avait là une trouvaille.

On garda cette tradition, et le public acclama la scène. Ce qui prouve que certains défauts peuvent concourir à la perfection.

Tous les auteurs n'assistent pas assidûment aux répétitions. J'en ai connu plusieurs qui, pendant que l'on mettait leur œuvre en scène, s'occupaient surtout de prendre contact avec les petites femmes de la troupe.

Un surtout, qui exerce toujours, passait ses après-midi de travail dans les baignoires les plus obscures en compagnie de jolies figurantes. Si bien que les directeurs, le connaissant, faisaient à la fin dégarnir de leurs chaises lesdites baignoires, pour que le fougueux trousseur de jupes s'y égarât avec moins de commodité.

Que fit-il?... Il gagna les galeries supérieures;

ce qui lui permit de dire que le « paradis » était son septième ciel.

Une soubrette qu'il avait entraînée dans ces régions hyperterrestres se fit un beau jour houspiller sérieusement par le régisseur parce qu'elle ne paraissait jamais en scène à son tour. Elle s'excusa maladroitement. Alors, le régisseur s'adressa à l'auteur : « Ce n'est pas sérieux de votre part, fit-il. Fanoche rate toujours son entrée! » « Et moi, jamais! » répondit l'auteur tout infatué.

Ces pauvres régisseurs en entendent de désarmantes, au cours de leur carrière.

Dans un drame réaliste où évoluaient des souteneurs et des filles, le metteur en scène de l'Ambigu indiquait à une « utilité » la silhouette qu'elle devait établir. « Vous comprenez, expliquait-il, on vous a confié le rôle d'une simple pierreuse.., une femme à quarante sous, quoi ! »

Or cette petite artiste était l'épouse légitime d'un des acteurs, que cette observation offusqua. « Pardon, pardon, protesta-t-il, quarante sous! vous ne voudriez pas. Mettez cinq francs... c'est ma femme!... »

Nous connaissons, à présent surtout, des directeurs cultivés et incapables de pataquès ou de réflexions idiotes. Mais il reste encore quelques

types des anciens managers d'occase, aussi ignorants de la grammaire française et de l'art dramatique que persévérants dans la coutume de lancer des bourdes.

Un de ceux-là était, il n'y a pas bien longtemps, célèbre par ses âneries. Il en produisait tellement que son régisseur, chaque fois qu'il parlait, mettait sur le manuscrit, au crayon bleu, cette simple mention : *noc.* Il ne faut pas être expert patenté pour trouver ce que signifie cet anagramme.

Aussi, dans la troupe, s'amusait-on fort lorsque le régisseur écrivait : *noc.*

Le directeur s'aperçut à la longue que son subalterne ne manquait jamais de noter ce mot cabalistique à chacune de ses indications. Il trouva cela très bien, et de lui-même, en toute candeur, il prit l'habitude de lui dire, chaque fois qu'il faisait une réflexion : « *Mettez noc !* »

C'est le même qui, donnant audition à une chanteuse, s'était placé tout au fond de la salle pour apprécier l'étendue de sa voix. Le résultat de l'expérience lui parut médiocre, et il en témoigna son mécontentement à l'artiste. Celle-ci, naturellement, protesta que son organe avait de la force et que son articulation était parfaite. « Bon, bien, répondit notre Gribouille avec calme.

Venez vous mettre à ma place, et vous verrez si on vous entend ! »

Brave homme, d'ailleurs, et pas détesté de ses artistes, dont il s'occupait gentiment parfois.

Il avise un jour une petite femme qui répétait nonchalamment.

— Écoute un peu, toi, lui dit-il.

Et la petite femme s'amène, suivie de sa jeune sœur (seize ans à peine) qui ne la lâchait pas.

— Voyons, qu'est-ce que tu as à répéter comme tu le fais? Je veux te voir plus de cœur à l'ouvrage ; c'est entendu, tu obéiras à mes *injections* ?

— Moi, m'sieur, je voudrais bien. Mais je ne peux pas.

— Tu n'es donc pas une artiste? Tu n'as rien dans le ventre?

— Au contraire, m'sieur... je suis enceinte... et ça me tarabuste, parce que je vis dans ma famille, et va falloir tout dire à papa... Qu'est-ce que je vais prendre !

— C'est tout ça? fait le directeur. Eh bien ! rassure-toi. J'irai lui parler, moi, à ton père. Je lui dirai que ça peut arriver à tout le monde... que tu ne l'as pas fait exprès... Et tout ça s'arrangera...

Alors, la petite sœur qui avait écouté :

— Oh ! m'sieur... si vous étiez bien gentil, vous parleriez pour moi en même temps...

Le bon directeur en resta baba un instant. Puis, s'adressant à la cadette :

— Toi aussi ? fit-il. Au moins, dis-moi qui est le père.

— Oh ! répondit l'enfant, c'est des messieurs que vous ne connaissez pas !

Les choses de l'amour l'intéressaient fort ; du moins en paroles, car personnellement il était parfait père de famille et élevait selon les règles les plus strictes de la morale bourgeoise ses deux filles, qui l'adoraient au surplus.

Mais en dehors de chez lui, ses discours, même les plus simples, s'émaillaient toujours d'allusions à la « bagatelle », pour me servir d'un mot cher à M. Paul Hervieu, et dédaignant les fines fleurs du sous-entendu, il marchait dans les plates-bandes du mot cru d'un pas pesant et redoutable.

Un soir, un de ses collègues, directeur comme lui d'un grand théâtre, vint, accompagné de sa femme et d'un ami, assister à son spectacle.

Le contrôleur en chef donna la plus belle avant-scène de la maison et fit prévenir le patron que son confrère était là.

Notre homme, tout pimpant, tout joyeux, accourut, pénétra dans la loge et, la main ouverte :

— Comment ça va? Solide?... Toujours... marcheur?

Il se servit d'un terme plus explicite.

L'ami toussa violemment et, d'un clin d'œil, désigna la légitime.

Notre héros ne sourcilla pas et, continuant :

— Avec madame, naturellement!

Pendant que j'étais sa pensionnaire, nous répétâmes une pièce militaire, dans laquelle un officier allemand demandait à un garçon d'auberge un verre dans lequel un Français n'avait jamais bu, et le valet apportait un vase de nuit que le Prussien, furieux, jetait à terre et brisait en mille morceaux.

— Vassard, cria notre directeur au régisseur, car il se tenait la plupart du temps dans la salle, combien avez-vous acheté de pots de chambre?

— Mais une douzaine, monsieur!

— Une douzaine! une douzaine! pour une pièce qui va se jouer un an! Achetez-m'en, demain, une grosse!

Le lendemain, cent quarante-quatre pots de chambre encombraient la régie.

Et huit jours après la pièce n'était plus sur l'affiche !

C'est ce qui explique qu'au théâtre du Panorama National, si, dans les loges d'artistes, il n'y a pas souvent de chaises, toujours, toujours il y a un pot de chambre.

Ce four, pas plus que les autres qui survinrent par la suite, ne découragea pas cet excellent homme.

Il réconfortait tout le monde autour de lui.

Le soir d'une première désastreuse : « Allons, disait-il aux auteurs, *à bientôt* la centième ! » Ou encore il assurait avec une confiance affectée que « ça irait toujours jusqu'à la dernière ».

Il s'en laissait imposer par certains auteurs.

Je me rappelle qu'un soir, au foyer des artistes, il nous dit de sa voix puissante :

— Quel auteur, ce Feydeau ! quel auteur ! Je suis allé tout à l'heure lui réclamer le second acte que j'attends depuis un mois, et il m'a répondu que je l'em...bêtais ! Quel auteur, ce Feydeau !

Il semait la gaîté autour de sa plantureuse personne. Pas moyen de s'embêter avec lui.

Dans une revue qu'il montait luxueusement, Vénus apparaissait sur sa conque, que soutenait un dauphin. Ce dauphin surtout plaisait au bon

directeur qui allait, répétant à tout le monde : « Épatante, cette Vénus sur son congre ! » Il arriva que Vénus fit une fois son apparition quelques minutes trop tard. « Eh ben ! quoi ! clama-t-il, faut-il que j'aille vous chercher, *la Madone?* »

Une de ses jeunes parentes avait pris le voile. Il s'en désolait et déclarait :

— Si ce n'est pas malheureux ! Une belle fille ! A son âge ! Se retirer dans un *goître !*

Il se doublait d'ailleurs d'un commanditaire, qui, comme lui, valait son pesant d'or. C'était un honnête commerçant, un marbrier qui demeurait à proximité d'un grand cimetière parisien, et livrait aux familles endeuillées des pierres tombales et des monuments en « imitation de faux stuc ».

Sa profession, plutôt pas gaie, ne nuisait en rien à sa jovialité ; il adorait assister aux répétitions, et chaque fois qu'une voix autorisée formulait une observation, il la corroborait d'un approbatif « Voilà !... »

De temps en temps, il risquait une petite restriction, toujours la même : « A mon avis, ça manque un peu de femmes... » qu'il s'agît d'une comédie, d'une opérette ou d'une revue. Ce commanditaire peu banal devint le protecteur d'une pensionnaire

de la maison. Pour sa fête, il lui offrit une concession à perpétuité au cimetière Montparnasse, et il édifia sur ce terrain un superbe caveau. Depuis lors on ne l'appela plus dans son théâtre que « Cage à morts »...

Les auteurs parfois donnent la comédie aux artistes, quand leur vanité est en jeu. Je connais deux vaudevillistes, collaborateurs inséparables depuis quarante ans, qui se brouillent régulièrement au cours des répétions de la pièce dernière née pour se réconcilier le lendemain de la première représentation, communiant à nouveau dans l'insuccès comme dans le triomphe.

Quand je dis *se réconcilier,* c'est une façon de parler, car ils se détestent au fond et ne se font pas faute de se débiner l'un l'autre. Mais ils savent qu'à eux deux ils forment une association vraiment productive.

Le travail d'écriture fini, chacun marque de l'admiration seulement pour sa quote-part de l'œuvre commune.

Un mot sort-il et amuse-t-il les acteurs? Seul, celui des deux auteurs qui l'a trouvé le souligne au passage d'un rire éclatant, tandis que l'autre pince les lèvres. Et c'est celui-là, bientôt après, qui s'esclaffe à une plaisanterie de son cru, pendant

que le premier l'accueille avec une indifférence dédaigneuse. Jamais on n'a vu ces deux charmants caractères sympathiser. Et, jusqu'à ce que la mort vienne les séparer, ils travailleront côte à côte, se haïssant avec persévérance et s'ingéniant à se faire réciproquement mille vilenies.

Dans ces derniers temps, nous avons vu surgir l'auteur humoriste dont notre Tristan Bernard est le prototype. L'humoriste affecte des airs paternes et souriants, se montre plein de courtoisie et ne s'emballe jamais. A peine, quand on le pousse à bout, va-t-il jusqu'à la réflexion mi-figue, mi-raisin. Il s'occupe des répétitions de ses pièces avec nonchalance et comme si cela ne le concernait pas. (Ce qui ne l'empêche point, d'ailleurs, de consulter avec intérêt la feuille des recettes, au cours des représentations, pour tenir au courant son compte de droits!)

Un humoriste, que tel directeur assommait à la longue, avec ses remarques désobligeantes, finit par lui dire : « Mon cher ami, moi, je suis la Reine des Abeilles... Et il y a une chose qu'elle n'aime pas... — Quoi donc ?... — La Reine des Abeilles n'aime pas qu'on l'emm... Parfaitement! »

Les rivalités entre femmes éclatent surtout avec violence quand il s'agit des toilettes. C'est pour

cela que la répétition dite des couturières a pris tant d'importance.

Ces dames — et c'est bien naturel — ont généralement toute licence de se vêtir selon leur propre inspiration et celle de leurs couturiers. Aussi les actrices sont-elles devenues les meilleurs mannequins de ces messieurs, qui consentent souvent à les habiller gratuitement pour la réclame que leur font de telles clientes.

Certains directeurs, cependant, tiennent à exercer leur compétence en ces matières ; et puis il faut que, quand l'action se passe dans un milieu mondain, les nuances des différents costumes s'harmonisent.

Mais il y a les directeurs qui n'y connaissent rien ; et c'est sur les tréteaux de ceux-là que s'exhibent les pires excentricités.

Je me souviens d'un attrapage épique entre deux femmes qui avaient paru exactement dans la même robe, coupe, étoffe, nuance, garnitures identiques!... L'un des deux couturiers avait chopé le modèle de l'autre ! Les dames se dirent d'abord des choses regrettables, puis cela finit par un crépage de chignons et par un corps à corps dont les robes pâtirent irrémédiablement.

Dans un cas analogue, il y eut simple discus-

sion aigre-douce, puis réclamation de chacune des plaideuses au directeur qui, n'osant pas se décider et ordonner à l'une ou l'autre de ses pensionnaires de changer sa toilette, déclara s'en remettre à l'appréciation de l'auteur. Justement, l'auteur avait sollicité en vain les faveurs de l'une et de l'autre protagonistes.

La veille de la « générale », dans la matinée, il vit venir chez lui, très complaisante, la première des deux. Il lui promit, après avoir abusé de la situation, d'imposer son *veto* à la rivale.

Mais la rivale parut à son tour, après le déjeuner. De sorte que l'auteur ne put que lui faire la même promesse.

Aussi la question ne fut pas tranchée. Les deux femmes eurent gain de cause ; seulement elles finirent par s'accorder sur ce point que l'auteur était un mufle, et elles se répandirent en propos calomnieux sur son compte.

Mais, me direz-vous, la pièce en cours de répétition, que devient-elle au milieu de toutes ces péripéties plus ou moins cocasses? La pièce?... Si elle a quelque chose dans le ventre, elle se tasse malgré tout, elle prend corps, elle s'impose. Et si elle est inconsistante et douteuse, elle devient de plus en plus douteuse et inconsistante jus-

qu'à l'effondrement aux grandes lumières du lustre.

Un jour, au Théâtre-Français, Thiron se vit distribuer le rôle d'un très noble seigneur d'une allure à la fois familière et distinguée. Il ne montra aucun enthousiasme et accepta le rôle à son corps défendant. Vinrent les répétitions. Thiron donna les répliques avec le plus pur accent arverne.

Ahuri, l'auteur lui demanda des explication.

— Qu'est-ce que vous voulez, répondit Thiron, on m'a imposé le rôle, et moi je le vois en Auvergnat!...

Ça n'empêcha pas que la pièce eut un gros succès et que Thiron y fut délicieux.

Boutades d'acteurs, dépits d'écrivains, stupidités de directeurs... autant en emporte le vent!

CHAPITRE SIXIEME

La « Générale ».

Une aubaine. — Le directeur et les auteurs. — La presse s'occupe de moi. — Petites rosseries. — Le chef de claque. — Le public de la « Générale ». — Le sort en est jeté. — Le public m'acclame. — Le défilé dans ma loge. — Le « potin » du jour. — L'avenir d'Henry Bataille. — Je suis consacrée *étoile*.

Dans une comédie des deux auteurs « les plus parisiens » d'alors, j'avais à jouer un personnage épisodique tout à fait de second plan. En répétant, je rongeais mon frein, car le rôle principal, celui d'une jeune femme imprudemment espiègle, était écrit « comme pour moi ».

Il avait naturellement été distribué à la vedette de la maison, une quinquagénaire que la fâcheuse indulgence du public autorisait à s'obstiner dans des rôles trop jeunes. Deux jours avant la « générale », cette brave dame dut s'aliter pour cause de sérieux bobo.

Sérieux et long, mais pas dangereux, parce que simplement amené par la cinquantaine.

Calamité pour notre théâtre, dont les affaires allaient mal aussi.

Les créanciers, faisant confiance au directeur sur sa prochaine pièce, attendaient l'événement de la première pour décider de la faillite ou de l'arrangement! Il fallait passer à tout prix, et vivement. Le directeur s'arrachait les cheveux et, comme il convient, consultait déjà une liste d'actrices chevronnées pour y trouver celle qui jouerait la jeune mariée restée en panne.

Je savais le rôle, et je le sentais. En le voyant répéter par notre doyenne, j'avais noté des effets possibles, des à-côtés imprévus.

Je m'en fus donc bravement trouver les auteurs et leur déclarai que j'étais prête à jouer le rôle, et que si on me le confiait, la représentation ne serait même pas retardée.

Ils n'étaient pas bêtes, ils se souvenaient de mon brillant premier prix.

Tout de suite, ils m'adoptèrent et vinrent avec moi chez le directeur, lequel allait justement téléphoner à Sainte-Périne, où il avait « dégoté la femme qu'il lui fallait ».

A ma proposition, il bondit et aussitôt opposa un refus catégorique.

Les auteurs tinrent bon. Ils menacèrent de reti-

rer la pièce, comme leur contrat les y autorisait en cas de changement de distribution non approuvé par eux.

Le directeur parla de chantage.

Il vit prête à s'abattre sur son visage une main qu'heureusement j'écartai à temps.

Alors des mots plus que vifs furent échangés.

Après dix minutes d'orageuse discussion, le manager laissa échapper un « Et puis, après tout, je m'en fous! » qui consentait, et il s'en fut à la campagne, déclarant qu'il aimait mieux ne pas assister à l'effondrement, et maintenant pour le surlendemain la date de la « générale ».

Je m'apprêtai donc à travailler ferme pendant ces deux jours, le couturier m'ayant tout de suite rassuré sur le sort de mes costumes (il allait mobiliser douze ouvrières à mon intention, et en vingt-quatre heures les robes seraient prêtes).

Mais les journaux du soir publièrent le changement de distribution, et je fus tout de suite assaillie par les petits reporters des avant-premières, à qui, affolée, je racontai n'importe quoi. Les sottises que j'émis furent décuplées par l'imagination spéciale de ces messieurs, et j'aurais passé pour une petite dinde aux yeux du grand public, si le grand public avait attaché à ces sortes de

choses la moindre importance ! Je dus me fendre de quinze louis, pour assurer la publication de mon portrait par un périodique qui me promettait en plus un article dithyrambique tout à fait impartial. Des petits bleus affluèrent, réclamant des « services » pour la générale ou la première : camarades oubliés du Conservatoire, vagues amis de ma famille, le concierge de l'immeuble natal ; et ces demandes sous-entendaient des menaces en cas de refus ; ce qui ne m'influença nullement, d'ailleurs, la présence dans la salle de ces gens étant la plus fâcheuse des éventualités. Et puis, j'avais quatre fauteuils, en tout et pour tout, à ma disposition ! J'eus la politesse néanmoins de m'excuser pneumatiquement. Ah ! les jolies choses que je trouvai dans mon courrier, le lendemain !... Une lettre anonyme me traitait de « sale petite grue que le public allait bientôt remettre à sa place, c'est-à-dire sur le trottoir ». Une autre contenait un dessin obscène. D'une enveloppe où ne gîtait aucune insulte, je sortis la plume de paon qui porte malheur, et que je jetai dans un égout, tout en faisant, avec deux doigts, les cornes pour écarter la mauvaise chance !

Au théâtre, un petit paquet m'attendait, joliment enrubanné. Je l'ouvris... Horreur !... Et

cette fois je pestai contre le goujat qui se permettait une pareille grossièreté. « T'es pas un peu maboule? me dit le régisseur. C'est un ami qui t'a adressé ce colis : ça porte bonheur! » Et ma colère fut calmée. La voilà bien, la mentalité des coulisses!

Au milieu de tous ces envois, une simple carte, bristol élégant sans mention spéciale, mais soigneusement corné... « Anatole Loffeteau. » — « Qui est celui-là? Un ami inconnu, qui m'apporte son vœu de réussite? — Mais non, madame, me dit la concierge du théâtre. Loffeteau, c'est le chef de claque! » J'ai compris. Les battoirs ne fonctionnent qu'humides ; il faut les arroser. J'arroserai ceux d'Anatole et de ses Romains.

Ces deux derniers jours de répétitions, je les ai vécus dans un brouillard. Il paraît que je possédais le rôle imperturbablement à force de l'avoir étudié à travers le jeu de ma devancière. J'allais, j'allais, je marchais, je parlais sans savoir, avec dans la tête un perpétuel bourdonnement confus qui m'abstrayait de toute contingence. Vaguement, j'ai perçu les félicitations et les encouragements des auteurs, qui, je l'ai su après, étaient ravis et pleins de confiance. Le couturier n'était pas prêt... je ne m'en suis pas inquiétée. Des

drames se déroulaient autour de moi, dans ce théâtre abandonné par son directeur. Les décorateurs refusaient de livrer leurs toiles sans qu'on leur versât un acompte. La camarade qui reprenait le rôle abandonné par moi « n'en savait pas une broque », l'ameublement n'était pas livré; mon partenaire homme, dérouté par mon jeu, s'enfermait chez lui et refusait de répéter. Rien n'était prêt. C'était le chaos, le désarroi, le sauve-qui-peut... Je ne m'alarmais de rien; je n'entendais rien !...

O merveille ! quand les trois coups furent frappés, le soir de la générale, tout était en place. C'est ainsi que les choses s'arrangent au théâtre... Je n'avais pas essayé mes robes; le couturier lui-même me les rectifiait à grands renforts d'épingles. L'une d'elles était simplement bâtie et faufilée... Ce fut celle qui fit le plus d'effet et révéla le mieux mes formes !

« La générale ! »

Ce terme a quelque chose de guerrier qui ne messied pas à la cérémonie désignée. En effet, la répétition générale est quelque chose comme une bataille. Le public, ce jour-là, est réellement l'ennemi, par principe. Auteurs jaloux de leurs confrères représentés ; journalistes faméliques

rageant de n'avoir pas la moindre aptitude à écrire des pièces; cabots disponibles envieux des camarades qui tiennent l'affiche; critiques dédaigneux et que « ça n'intéresse pas »; profanes débineurs fâchés de n'être ni des auteurs, ni des plumitifs, ni des cabots; agents de publicité cherchant une affaire; *hirondelles* voltigeant de strapontin en strapontin, laissant la place à l'arrivée du propriétaire, et dérangeant tout le monde aux cris des voisins. Tout ce petit monde — où les indulgents et les sympathiques sont l'infime minorité — ne se donnera que si vraiment la pièce et l'interprétation s'imposent, et dégagent ce fluide triomphal contre lequel le plus malintentionné lui-même est impuissant...

Contrairement aux usages, j'étais prête à entrer en scène une demi-heure avant le lever du rideau. Toujours dans une torpeur cérébrale absolue, je m'en fus au trou du rideau et vis s'emplir la salle peu à peu. Mendès, alors roi de la critique, s'installa majestueux dans une loge et prit l'attitude indifférente dont il ne se départait que chez Sarah Bernhardt ou devant le mime Séverin. Bauer, rouge et blanc, souriait aux anges... et méditait sa prochaine rosserie. Jules Lemaître, œil vif derrière le lorgnon, mais un peu miteux

d'allures, tel un employé de régie, pensait à la mort de Louis XVI. Mme Balthy aiguisait ses dents, Mlle Marguerite Deval aiguisait ses griffes. Willy bedonnait, encadré par Mlles Colette Willy et Polaire (ce n'est pas d'hier !). Des auteurs : Capus, déjà chauve ; Tristan Bernard, déjà barbu ; Pierre Veber, déjà blond ; Pierre Mortier, adolescent, voltigeaient ; Nozière essayait sa lavallière à pois blancs, et M. Adolphe Brisson, qui débutait dans la critique, s'efforçait de cueillir au passage quelques termes de métier...

« En scène pour le un ! »... Et voilà le rideau levé. Ma réplique !... Je me précipite sur le théâtre. Aussitôt mon malaise se dissipe, je me sens sûre de moi, je suis dans la peau du personnage, je le vis... L'acte est long, pas très clair ; mon jeu sauve la mise, et quand le rideau baisse, l'opinion, dans le public, est *half and half* pour les auteurs, mais bonne pour moi. Pas d'enthousiasme. Du directeur, toujours pas de nouvelles. Les auteurs ne savent que prévoir...

Et voici le deuxième acte. Celui-là est joliment écrit, tout en situation, de l'esprit à chaque réplique. Je me souviens de mon concours au Conservatoire, je me trémousse, je ris, je brûle les planches. Le succès point, il grandit, il éclate.

C'est le triomphe ! L'acte va aux nues, dix rappels, et ce cri qui me classe parmi les toutes premières artistes parisiennes : « X... toute seule ! X... toute seule !... » Je reviens saluer toute seule.

Et, en sortant de scène, je tombe dans les bras... de mon directeur, qui m'embrasse en pleurant de joie... Il était là, le bougre, tapi dans l'ombre ! Et quand il a bien essuyé mon maquillage, il étreint tour à tour l'un et l'autre auteur... « Ah ! mon vieux... Cette petite... Quel triomphe !... Et votre pièce... Nous irons à trois cents... *Je vous l'avais bien dit !...* »

Alors, c'est le défilé dans ma loge. On me casse l'encensoir sur la figure.

Toutefois au miel des compliments se mêle l'absinthe des réticences :

— Hein ? qui aurait cru ça, que vous aviez du talent... Petite cachottière !

— Tu as été charmante ; d'ailleurs le rôle te portait.

— As-tu de la chance que Y... t'ait laissé la place !

— Tu ne retrouveras pas de sitôt une occasion pareille, fais-toi signer un bon engagement.

— Ma petite, tu as de la veine, dégrouille-toi, ça n'a qu'un temps.

— Je te le dis franchement, tu as été moins bonne qu'au premier.

— Je n'aime pas ta robe du deux.

— C'est épatant, ce que tu as les intonations de Bartet.

— Qui est-ce qui t'a indiqué le rôle ?

Et toute une kyrielle de mauvais compliments qui ne m'émotionnent nullement, car je les entends à peine. Ils ne me sont revenus en mémoire que plus tard.

De leur côté, les heureux auteurs *prennent* comme moi :

— Exquise, votre petite machine ! du Sardou, du Scribe, du Labiche ; mais oui, tout ça ensemble.

— Est-ce que Porto-Riche n'a pas travaillé avec vous ?

— Franchement, vous n'avez pas quelqu'un avec vous, qui ne signe pas ?

— A votre place, je couperais la scène du canapé au un.

— Je vous souhaite les cent représentations.

— Le gros public s'amusera beaucoup.

— Qu'est-ce que vous allez nous donner après ça ?

— Quelle bonne pièce pour la province ! Vous ferez de l'or, avec ça, à Lyon.

— C'est très parisien. Je vous le dis franchement, je ne vois pas beaucoup ça en province.

— Encore trois actes comme ceux-là, et vous serez classés.

D'un directeur concurrent :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas apporté votre pièce ? je l'aurais montée autrement bien.

Etc., etc.

Les auteurs souriaient, saluaient, serraient des des mains, balbutiaient : « Mais oui, nous sommes contents, très contents », le faisaient à la modestie, murmurant presque des excuses : le directeur, l'interprétation...

On répondait : « Non, non, les artistes sont toujours bons dans une bonne pièce. »

Le directeur exultait, plastronnait, rayonnait et encaissait les félicitations avec une désinvolture sans pareille.

— Hein ! croyez-vous ! les animaux ! Ils n'en voulaient pas ! (*en* c'était moi). Et puis, que ça ne sorte pas d'entre nous, j'ai complètement refait le deux, ce n'était pas jouable. Ah ! ils ont eu de la veine de m'avoir !

Cependant, dans les loges et dans les couloirs, on ne parle pas que de la pièce ; les potins vont leur train ; on raconte les petits scandales du jour.

Quelqu'un annonce que la grosse J... M... et la petite M... J... se sont brouillées.

— Deux si « vieilles » amies! s'étonne quelqu'un.

— Brouillées, parfaitement. J... M... a appris un jour que son amant et l'amant de M... J... poussaient la camaraderie au delà des limites permises...

— Et c'est pour cela qu'elle s'est brouillée avec son inséparable?

— Pas tout de suite. Elle ne l'a envoyée faire fiche que quand elle a su que M... J... n'ignorait rien et qu'au contraire « elle regardait! »

— Ah bah!

— Alors, elle lui a dit ce qu'elle avait sur le cœur : « C'est ignoble, ce que tu as fait là! Ne pas même penser à m'inviter! »

Tristan Bernard, tout jeune, promène déjà sa belle barbe dans les coulisses. Il n'est encore que *starter* au vélodrome du Parc des Princes; mais sans en faire métier encore, il pratique déjà l'humour, en amateur.

Il dit toute son admiration pour un jeune auteur que vient de découvrir le théâtre de l'Œuvre : M. Henry Bataille, auteur de la *Lépreuse* et de *Ton sang,* écrit des pièces d'une mentalité qui

promet. Ce ne sont que sentiments compliqués, presque anormaux.

— Il arrivera, dit Tristan. Je sais qu'il nous ménage des surprises, pour plus tard. Il tient déjà le sujet des trois actes qu'il écrira quand il s'agira de forcer les portes de l'Académie. Voilà ce sujet. Un fils aime sa mère. Il couche avec elle. Ils sont très heureux comme ça, tous les deux. Tout à coup, le jeune homme apprend que sa mère n'est pas sa mère... Alors, il se tue !

Une belle artiste entend parler d'un suicide émouvant que rapportent les journaux du soir, sous le titre : *Lucrèce moderne.*

Une jeune femme, violentée par un garçon boucher, s'est tuée pour ne pas reparaître, déshonorée, devant son mari qu'elle aime.

— Est-elle bête ! s'écrie la belle artiste. Moi, je préfère le déshonneur à la mort !

Et comme quelqu'un traite de brute le garçon boucher :

— Ne dites pas de mal du viol, reprend-elle. Je lui dois un père !

Au milieu de ces papotages, j'apprends une grosse nouvelle : Mendès a flanqué une gifle à un critique qui me trouve un peu trop boulotte. Et c'est, pour demain, un duel en mon honneur.

Le troisième acte accentue encore, si possible, le succès.

Je me sens monter dans le firmament ; étoile de première grandeur, me voici à l'apogée... La pièce est terminée. Je tombe sur le divan de ma loge, écrasée, anéantie de joie et de gloire.

Désormais, à moi les gros cachets, le *fromage* sur l'affiche, le motif lumineux sur les boulevards.

Et voici que frappe à ma porte Schürmann, l'imprésario cosmopolite qui transforme en lingots les réputations jeunes et vieilles... Le Monde est à mes pieds.

Mais qui donc se fait présenter à moi par mon patron ?

C'est lui... lui, le *famulus* des Grands-Ducs, lesquels le firent décorer du ruban rouge parce qu'il est des plus complaisants à leur endroit.

Après avoir félicité mon directeur qu'il déclare aimer *comme un frère,* Il me couvre d'éloges, puis me glisse à l'oreille :

« Son Altesse Serge vous trouve très bien et vous offre le thé, Hôtel Chrystol, demain cinq heures. Des perles ou un chèque, choisissez ! »

Je n'ai plus rien à désirer : j'ai la suprême consécration.

CHAPITRE SEPTIEME

Je fais du Music-Hall.

Samuel découvre Lavallière. — Je tâche à m'employer ailleurs. — On m'engage au Kursaal. — « Madame ». — « Monsieur ». — Le champagne dans les loges. — Alfred. — Nous répétons la revue. — Un milieu sans façons. — Le bon petit jeune homme. — Un clou. — The Diamonds Boys. — La censure. — Les hasards heureux de l'escarpolette.

Ce fut à cette époque que je fis mon apparition au music-hall ou plutôt au café-concert, car l'emploi du vocable anglais, dont on a tant abusé depuis, ne s'était pas encore généralisé.

Engagée aux Variétés, je n'avais pas trouvé de rôle à mon goût dans la pièce nouvelle.

Samuel venait de découvrir le talent acidulé de Mlle Lavallière, sa pensionnaire depuis plusieurs années déjà ; il tenait à lancer cette jeune personne qui devait inspirer tant d'auteurs par la suite et incarner une série d'héroïnes ingénument vicieuses, absurdes et charmantes, aussi dépour-

vues de vraisemblance que dotées de charmes inquiétants.

Ce roublard de Samuel avait senti le vent.

De tous côtés venaient d'éclore des fleurs bizarres et, dans le même temps qu'on applaudissait Polaire à la Scala (après Yvette Guilbert), la Loïe Fuller aux Folies-Bergère, et Mme Suzanne Desprès à l'Œuvre, dans les pièces d'Ibsen, il jetait en pâture au snobisme la personnalité artistique de Mlle Lavallière devant qui Jean Lorrain allait se pâmer d'aise.

Je demandai donc ma liberté à mon directeur qui, sans chercher à profiter de mon engagement, me la rendit très gentiment.

Comme je ne disais pas mal le couplet et que mes formes avaient le galbe nécessaire, les auteurs de la grande revue d'hiver du Kursaal vinrent me demander d'être leur commère.

Cette proposition ne me sourit pas tout d'abord ; mais le cachet offert était sérieux, et le danger de rester longtemps éloignée de la scène m'alarmait un peu. On m'offrait la grosse vedette, je serais maîtresse de commander mes costumes à qui je voudrais... je me décidai à aller causer avec la directrice du music-hall où j'étais tant désirée.

Cette directrice était une gaillarde qui connais-

sait son affaire. Elle avait débuté comme « artiste » à Toulon, dans un boui-boui où les matelots, quand ils débarquaient, venaient dépenser toutes leurs économies.

Puis, devenue patronne à son tour, elle avait tenu des maisons du même genre à Marseille, à Bordeaux et dans plusieurs villes de garnison, jusqu'au jour inoubliable où, achetant le Kursaal, elle avait fait à Paris une entrée triomphale.

Elle ne pensait qu'à son établissement, qui formait tout son horizon.

En dehors du Kursaal, rien n'existait : de la Scala à la Comédie-Française, aucune maison ne pouvait rivaliser avec celle qu'elle dirigeait, et elle ne négligeait rien pour faire de la publicité.

Un modeste artiste du Kursaal était mort et ses camarades se cotisèrent pour lui acheter une couronne.

Elle donna royalement vingt francs, mais voulut voir l'emblème.

La couronne portait simplement en haut ces mots : « A notre ami, le *Kursaal* ».

La directrice réfléchit un instant et désignant la place libre au bas, elle signifia :

— Est-ce qu'on ne pourrait pas ajouter : *Matinées, dimanches et fêtes?*

Elle traînait dans son sillage un mari falot, épousé en cours de route sous le régime de la séparation de biens ; c'était un ancien sommelier, très utile parce qu'il connaissait à fond « la limonade ».

Il allait, sous n'importe quel prétexte, perdre aux courses les quelques francs qu'il grattait aux fournisseurs.

Au Kursaal, la seule fonction de ce personnage était de surveiller le service des consommations ; charge dont il s'acquittait à merveille, ne permettant pas qu'on mît jamais quatre cerises à l'eau-de-vie, ou deux, dans un verre, le compte exact étant trois. Sa femme le trompait avec tous les cabots dont l'âge n'excédait pas vingt-cinq ans.

Les premiers mots qu'elle me dit pour me décider, quand elle me vit entrer dans le bureau directorial, furent ceux-ci :

— Vous savez qu'ici les artistes peuvent faire monter du champagne dans leurs loges et y recevoir leurs amis sérieux.

— Mon Dieu, madame, fis-je, je ne suis pas une grande buveuse, et je n'ai qu'un ami.

Cela faillit gâter les choses.

La patronne me toisa d'un air méprisant ; et vexée, j'allais me retirer, quand l'un des auteurs, qui m'accompagnait dit à la dame :

— Elle n'a qu'un ami, c'est vrai, mais vous chercherez longtemps avant de trouver des jambes comme les siennes.

Cela la fit réfléchir ; elle me pria de m'asseoir et nous discutâmes les termes de l'engagement.

Il fallut la croix et la bannière pour qu'elle consentît à signer au prix qu'elle m'avait proposé. Ses arguments, pour me faire accepter une réduction, étaient aussi variés qu'inattendus :

« Pensez donc, madame, j'ai eu pour rien, ici, Mme Liane de Pougy ; et Mme Suzanne Derval, pour jouer la commère, me donnerait trois mille francs par mois.

« Deux cents francs par représentation !... Mais j'en ai déjà cent dix de lumière !

« Mettons cent quatre-vingts, allons, et vous aurez quinze pour cent sur le champagne qu'on boira dans votre loge. »

Car elle en revenait toujours là : le champagne consommé dans les loges. Elle avait conservé de ses débuts à Toulon dans la carrière ce principe, que la meilleure artiste est celle qui pousse le plus à la consommation.

Mais comme, au fond, elle n'était pas bête, elle m'accorda les appointements primitivement fixés. Elle pensait bien qu'une actrice qui, tout récem-

ment, faisait recette aux Variétés, attirerait sur elle l'attention en passant au café-concert.

On n'était pas encore habitué, dans ce temps-là, à voir les tragédiens jouer dans les music-halls montmartrois ni les clowns nègres tenir des rôles importants sur les planches d'un théâtre de comédie.

La patronne, cependant, pour que je ne prisse pas trop d'orgueil de ses concessions, termina l'entrevue par cette phrase qui exprimait admirablement sa pensée :

— Je vous donne les deux cents francs parce qu'en somme vous serez ici un veau à cinq pattes.

L'engagement signé, elle ajouta :

— Maintenant, allez voir Alfred.

Alfred, c'était le régisseur général, un homme fruste qui n'avait aucune notion de tenue morale.

Il était d'une âpreté au gain proverbiale et considérait les femmes comme des êtres taillables et corvéables à merci.

Plus jeune, alors qu'il chantait la romance en province, il avait eu de multiples bonnes fortunes, par quoi il s'était assuré la belle fortune.

Car ce bellâtre ne sortait jamais des bras d'une maîtresse sans s'être fait octroyer quelque bijou ou même un don en argent.

Seules l'avaient eu celles qui étaient en puissance de protecteurs fortunés.

On raconte qu'une nuit, à Bordeaux, la chanteuse qui l'avait accueilli oubliant de lui remettre son petit cadeau, il était parti en emportant sous son bras la pendule du salon.

Son esthétique, quant aux spectacles à offrir au public parisien, se résumait à la seule recherche de l'obscénité.

Il voulait que le titre de chaque pièce évoquât une idée libidineuse. C'est ainsi qu'il avait baptisé lui-même la revue dont je devais être la commère : *Pour qui votait-on ?* profitant du souvenir, tout chaud, d'une récente période électorale.

Sans culture aucune, d'ailleurs, et ne ménageant point les pataquès, c'est lui qui, faisant répéter un tableau dans lequel des hamadryades s'ébattaient au Bois de Boulogne, s'écriait pour hâter leur entrée en scène :

— J'espère que vous allez un peu vous grouiller, les *amygdales !*

Il furetait partout, se promenant de la scène à la salle, cherchant à trouver quelqu'un en faute.

Il remarqua un soir que la harpiste n'était pas à l'orchestre.

— Où est la harpie ? demanda-t-il au chef d'orchestre.

— La harpiste ? elle ne vient qu'au douzième tableau, à onze heures.

— A onze heures ? c'est pas une raison pour que, dès le commencement, on n'enlève pas l'housse de l'harpe !

Il était l'homme de confiance de la patronne qui le laissait se créer des revenus par les commissions qu'il prélevait sur les engagements des petites femmes et en leur donnant de soi-disant leçons de *tenue en scène*... à un louis le cachet (pas moins de trente cachets payables d'avance) et en leur procurant des engagements spéciaux pour Buenos-Ayres ou Saint-Pétersbourg pendant la saison d'été.

Donc, comme il convenait, j'étais allée voir Alfred dans son bureau.

Comprit-il que venant d'un milieu certainement plus propre que celui dans lequel il évoluait, je me plierais mal à ses exigences financières, ou fut-il impressionné un peu par ma qualité d'artiste de « théâtre », je l'ignore.

Toujours est-il qu'il me donna la plus belle loge ; il voulut même qu'elle fut retapissée à neuf, selon mes indications, et il se montra plein de pré-

venances au point que je ne résistai pas au désir de lui être agréable à mon tour, et le priai, quelques jours après, d'accepter, en échange de ses bons offices, une fort jolie petite perle montée en épingle de cravate.

Les répétitions commencèrent.

Je n'en ai qu'un souvenir assez confus. La seule notion qui m'en est restée, c'est d'avoir nagé dans un océan de grossièreté : grossièreté des couplets à chanter, du texte à dire ; grossièreté des auteurs, du régisseur, de la patronne, grossièreté de mes camarades ; grossièreté des machinistes, du souffleur, de l'électricien, outrageusement familiers avec les artistes. O Samuel ! c'est alors que je regrettai tes boutades et ton tutoiement paternel qui m'avaient si souvent irritée, mais dont le laisser-aller n'avait cependant rien de choquant, parce qu'un homme bien élevé reste, malgré tout, un homme bien élevé...

Je dois ajouter que, depuis, j'ai vu d'autres music-halls, d'autres cafés-concerts et d'autres revues de cafés-concerts et que, ma foi, j'y ai rencontré de l'esprit, du talent et de grandes qualités artistiques.

Il est vrai que la censure a disparu.

Je reviens au Kursaal.

Au milieu des goujats qui m'entouraient, il y avait un bon petit jeune homme, gentil tout plein, doux comme une fille et dont l'approche ne m'était pas désagréable.

C'était le secrétaire général de la maison.

Il me paraissait bien inoffensif, et j'eus vite fait de l'admettre dans mon intimité.

Il rôdait d'ailleurs sans cesse autour de moi, s'efforçant de me rendre un tas de petits services.

Il s'était fait mon sigisbée.

Grâce à lui, de nombreux communiqués aux journaux vantaient le talent, la grâce, le charme de la future commère de *Pour qui votait-on?*

Je lui savais gré de tant d'attentions, d'autant plus que cela me paraissait tout à fait désintéressé.

J'avais l'habitude de goûter tous les jours dans ma loge, prenant d'autorité, pendant la répétition, un repos qu'Alfred ne songeait pas à me refuser — espérant peut-être, après l'épingle de cravate, quelque bague... Une fois, j'invitai l'inoffensif secrétaire à venir partager ma collation.

Nous étions seuls, la porte fermée, et je ne prévoyais aucun danger, lorsque tout à coup le petit bougre, sans rien dire, se précipita sur moi.

Surprise par cette attaque, je chus à la renverse sur un divan, me débattant de toutes mes forces, sans crier toutefois, pour qu'il ne surgît pas de témoin à cette scène ridicule. Mais j'avais affaire à un gaillard qui cachait sous une allure de fille une vigueur athlétique.

J'aurais été vaincue dans cette lutte et — dois-je le confesser ? — je prévoyais ce dénouement sans un déplaisir trop vif, quand l'idée de calmer par une bonne rosserie l'ardeur du jeune satyre me vint à l'esprit.

Un mot jeté à froid, dans ces circonstances, fait souvent plus qu'une défense vigoureuse, laquelle a l'inconvénient d'exciter davantage l'adversaire.

— Voyons, mon petit, lui dis-je dans un court répit, vous n'aimeriez pas mieux un louis ?...

Du coup, il se tint coi ; puis, me regardant avec tranquillité :

— Du moment que vous me l'offrez *avant,* fit-il, j'aime autant ça...

J'avoue que je fus un peu estomaquée. Mais poussant la chose jusqu'au bout, je pris vingt francs dans ma bourse et les lui tendis...

— Vous ne pourriez pas m'en prêter cinquante ? reprit-il. Je vous les rendrai un jour ou l'autre...

...Je n'ai plus invité le jeune secrétaire à goû-

ter; et j'ai moins méprisé Alfred, qui, s'il emportait la pendule du salon, avait au moins, dans son amoralité, l'excuse de penser qu'un salaire lui était dû, *après*.

Cependant, la première avançait. La revue était quelconque; on ne pouvait prévoir son sort... Il lui manquait un clou. Tout le monde se creusait la tête, dans la maison, pour trouver un clou. Jusqu'au mari de la patronne, qui pensait à cela! Il proposa un jour un défilé « des consommations », dans lequel de jolies filles eussent personnifié le café-crème, le bock de bière et la cerise à l'eau-de-vie. Mais sa proposition n'eut aucun succès.

Un des auteurs avait vu à Londres une attraction de premier ordre : de jeunes hommes, admirablement habillés, tous remplis de chic et de distinction, dansaient d'un mouvement strictement uniforme, tandis qu'une des étoiles de la maison chantait des couplets sur un air anglais bien rythmé.

On pouvait les utiliser deux ou trois fois dans la soirée.

On n'avait qu'à changer leur danse.

L'idée fut acceptée à l'unanimité. Le télégraphe fut mis en jeu; échange de dépêches avec un agent

de Londres, lequel promit des merveilles : *The Diamonds Boys*, les plus forts du monde.

Pour régler leurs pas, ou plutôt pour les adapter aux scènes dans lesquelles ils paraîtraient, on engagea un jeune maître de ballet nommé Eugenio, lequel a parcouru depuis une brillante carrière, et on attendit les phénomènes.

Ils arrivèrent en effet. Comme gentlemen, ils avaient l'allure de garçons d'écurie et, comme danseurs, ils ne connaissaient même pas la polka.

Ils venaient aux répétitions quand bon leur semblait, mais on était sûr de les trouver à la buvette située à côté du Concert. Les *Diamonds Boys* y avaient installé leur quartier général et s'y soûlaient consciencieusement toute la journée.

Le pauvre Eugenio eut beau travailler comme quatre, comme huit, veux-je dire, car ils étaient huit, il ne put leur apprendre un mouvement d'ensemble.

On les rembarqua, au bout d'une semaine, pour Londres, et la patronne dut supporter un procès qu'elle perdit sur toute la ligne.

Ah ! je m'en souviendrai, des *Diamonds Boys !*

Là-dessus, on apprit qu'à l'Horloge-d'Hiver, l'établissement concurrent, il y en aurait un, de clou, et formidable, dans la revue qui devait pas-

ser quinze jours avant la nôtre. Et ce clou, c'était une femme nue!

La patronne en bavait d'admiration. Cela ne s'était jamais fait, ça allait révolutionner Paris. Et dire qu'il n'y avait pas moyen de brûler l'Horloge! On n'était pas prêt.

Jules s'arrachait les cheveux. Avoir aussi une femme nue au Kursaal, parbleu, c'était facile. Mais on copierait un concurrent... on n'aurait pas la primeur...

Ce malaise dura deux ou trois jours. Un après-midi, en arrivant, tout le monde trouva l'administrateur rayonnant; il interdit aux artistes de monter sur le plateau; nous nous installâmes dans la salle. Et quand les auteurs et la patronne furent là :

— Le clou, je l'ai trouvé, dit Alfred. Vous allez voir. Il est tout prêt.

Le rideau se leva. Devant un fond quelconque, trois belles filles se tenaient enlacées, telles les trois Grâces. Elles étaient légèrement vêtues, avaient les jambes nues, mais, malgré le flot de lumière qui les baignait, ne formaient qu'un ensemble très chaste, absolument irréprochable. Le rideau retomba.

La patronne et les acteurs firent une moue dédaigneuse.

— Venez avec moi, dit Alfred.

On le suivit; il nous fit asseoir au balcon et cria : Rideau!

Nous revîmes le même groupe. Mais aussitôt un cri d'admiration et de joyeuse surprise s'échappa de la poitrine de la patronne.

Les trois belles filles, *qui n'avaient pas de maillot,* se cambraient, les pieds reposant sur une large glace. De sorte que du balcon, en jetant les yeux sur cette glace...

— Vous comprenez, dit Alfred à la patronne, il n'y a qu'à doubler le prix des avant-scènes et des fauteuils de balcon...

Malheureusement pour la directrice, la censure, qui existait à cette époque, fit supprimer le tableau, bien qu'on eût placé les censeurs à l'orchestre lors de la première répétition en « costumes ». La femme nue de l'Alcazar fut d'ailleurs également interdite, ce qui égalisa les chances des deux revues. On n'a repris cette idée de femme nue que dans ces dernières années, mais, il faut le dire, dans une note d'art que ne cherchait pas Alfred avec son truc de glaces. Un Montmartrois bien connu, M. Lemoine, a dévêtu devant le public de

très beaux modèles et personne ne s'en est offusqué, au contraire. Il faut des messieurs Alfred pour salir les plus belles choses.

Notre revue manquait toujours d'un clou. Mais les Folies-Bergère ayant tout à coup sorti les Sisters Barrison, la patronne prit aussitôt le train pour Londres, d'où elle ramena deux jours après six girls qui devaient révolutionner tout Paris. Elles avaient un numéro d'escarpolette qui ferait certainement merveille : face au public, elles levaient toutes ensemble les jambes, et, au-dessus des bas mordorés, le maillot chair qui recouvrait les cuisses faisait, parmi le fouillis des dessous, un trompe-l'œil tout à fait « suggestif », comme on disait alors.

La directrice, aux dernières répétitions, rayonnait. Avoir introduit ces petites danseuses dans une revue, c'était un trait de génie. L'avenir devait consacrer cette trouvaille, car l'apparition de girls anglaises est, pour toujours, de tradition dans les pièces de music-hall.

Alfred était dans l'enthousiasme.

— Je crois qu'on leur en bouchera un coin, aux Parisiens, une fois de plus! disait la patronne.

Et l'autre répondait :

— Sûrement. Avec un numéro pareil, tous les

vieux cochons vont s'amener ici... Nous ferons deux cents représentations... Faut d'la femme, faut d'la femme!...

Les auteurs ne pouvaient qu'approuver.

Je ne savais plus au juste en quelle sorte d'établissement je m'étais aventurée...

C'est dans un désordre complet de mes notions théâtrales que je vis arriver les dernières répétitions, les répétitions générales en costumes...

CHAPITRE HUITIÈME

Le souper de centième.

Je suis en pleine vogue. — Le bouquet de violettes. — Un souvenir triste. — Les déclarations. — La fête de centième. — Le bal costumé. — Amable et Samuel. — Nénette et le critique. — Édouard Philippe et son feu d'artifice. — La petite saturnale. — Combat dans la nuit. — Lendemain de noce.

J'eus la joie, par une interprétation vraiment remarquable où ma personnalité s'était affirmée, de conduire au delà de la centième une pièce qui — de l'aveu de l'auteur — n'eût pas été sans moi à la soixantième. C'est là, pour une actrice, un « fait d'armes ». On venait au théâtre pour « me » voir. Paris m'avait consacrée. Il faut bien que je le dise, et d'ailleurs, à présent, je suis bien exempte de vanité...

Il n'y en avait que pour moi ; je donnais mon nom à des chapeaux, à des bonbons, à des parfums. Des échos de théâtres, des échos mondains renseignaient le public sur mes moindres gestes. On répétait mes mots — on m'en prêtait.

Je recevais les déclarations d'amour les plus extravagantes ; la concierge du théâtre me remettait chaque soir des monceaux de lettres, il m'arrivait des bottes de fleurs, d'amis connus et inconnus...

Je n'y faisais pas attention.

Pourtant, le retour du même petit bouquet, une fois par mois, m'avait frappé. Cela avait commencé tout de suite après la première. Régulièrement — je le remarquai vite — toujours un mercredi, je trouvais un tampon de violettes, sans une lettre, sans une carte. J'aurais pu facilement faire une enquête auprès de la concierge pour découvrir l'auteur de cet envoi. Mais je préférais rester dans le mystère, et puisqu'il plaisait à mon discret admirateur de ne pas se montrer, je me plus à ne pas soulever le voile de son incognito... Mais pourquoi ces bouquets un *mercredi*, une fois par mois ?

Il y avait là-dedans quelque chose de charmant qui me plaisait. Je cherchais à me figurer mon ami aux violettes. Un poète famélique, beau comme Phébus et pauvre comme Job, qui économisait sur ses repas pour m'offrir des fleurs, et n'osait se déclarer parce que mal vêtu et d'escarcelle vide ? Ou bien quelque calicot sentimental,

trop timide pour se risquer à écrire à une femme aussi brillante que je l'étais? Ou bien encore un grand seigneur s'amusant à m'intriguer, et qui, malin, me verrait venir à lui par curiosité, après m'être enquise, et se distinguerait ainsi de ceux qui m'accablaient brutalement de propositions et d'offres d'argent?

Au bout d'un an environ, les envois de fleurs cessèrent. Plus de petits bouquets. J'attendis trois, quatre mois. Et n'y tenant plus, j'interrogeai la concierge du théâtre.

J'appris ainsi que les violettes avaient été apportées par un polytechnicien, *aux jours de sortie de l'École*. Un polytechnicien! Cela ne me déplut pas. Grand et beau garçon, d'ailleurs, m'affirma la pipelette. Un futur savant, un homme de guerre que la gloire attendait, peut-être?

Pourquoi avait-il cessé de déposer ses petits bouquets au théâtre? Je ne devais le savoir que plus tard.

Il arriva que dans un thé, un polytechnicien me fut présenté par une de mes amies qu'il connaissait. Il l'en avait priée avec insistance. Je frémis à la pensée qu'il était peut-être mon adorateur aux violettes... C'était un petit jeune homme étriqué, myope, à la figure ornée d'un tas de petits bou-

tons. Mais, alors, pourquoi la concierge m'aurait-elle parlé d'un beau garçon ?

— Madame, me dit le taupin, je désirais vivement vous approcher. Un de mes camarades, ou plutôt le meilleur de mes amis, était éperdument amoureux de vous.

— Les bouquets de violettes ?... fis-je.

— Étaient les siens. Il n'a jamais osé se déclarer... Il vous voyait sur un piédestal, se figurait que vous ririez de lui s'il se hasardait à vous parler.

— Dites à votre ami que je serai heureuse de le voir, d'autant plus que la rencontre ne sera pas dangereuse pour lui... Vous parlez à l'imparfait... « Il était amoureux de moi. » C'est donc qu'il ne l'est plus ?

— Il est mort, madame.

— Mort ?

— Oui. Un malheur bête. La typhoïde...

J'eus un gros chagrin. Et il y a, dans ma vie, un joli souvenir triste. Le polytechnicien qui m'offrait respectueusement des violettes est enterré au Père-Lachaise. Je sais la date de sa mort ; je ne manque jamais, à chaque anniversaire, de porter à mon tour, sur sa tombe, un tampon de parmes...

Mais tous les jeunes gens n'affectent pas tant de délicate discrétion. J'ai reçu des lettres dans le genre de celle-ci :

« Madame, je ne dors plus, je ne mange plus, « depuis que je vous ai vue, dans votre robe « décolletée du troisième acte. Voulez-vous calmer « ma souffrance, et me recevoir chez vous à l'heure « qu'il vous plaira ? Seulement, il faut me préve- « nir deux ou trois jours à l'avance, pour que je « trouve un prétexte pour sécher le magasin ce « jour-là (je suis dans la soierie, et même, à ce « propos, vous ne perdrez pas tout avec moi, « parce que je vous signalerai des occasions épa- « tantes). Je ne suis âgé que de seize ans, mais je « suis très bien conformé... »

Suivaient la signature et l'adresse.

Une autre :

« Six élèves de rhétorique du lycée... vous « ayant admirée au cours de la matinée de « dimanche dernier, ont été captivés par vos « charmes. Ils se sont déclarés à l'instant vos che- « valiers servants. Si quelque drôle se permet de « vous manquer de respect, écrivez à l'adresse « incluse, et nous nous mettrons tous les six à « votre disposition pour châtier l'insolent. »

Je connus aussi, plus que jamais, les matrones

qui ont à vous proposer la connaissance « d'un monsieur très bien et qui n'est pas regardant quand il s'agit d'une femme comme vous ».

En même temps, les tapeurs et les tapeuses me harcelaient. C'étaient d'anciens camarades — dont je ne me souvenais même pas ! — quelques vagues parents dont je n'avais jamais entendu parler. Et maman, maman qui avait le goût des bijoux voyants et de la bonne chère...

D'ailleurs, je parlerai de toutes ces petites misères dans le chapitre suivant. Ne sont-elles pas la modeste rançon du bonheur ? car je savourais la joie de vivre, d'être une femme à la mode, adulée, adorée. Des gens, le soir, faisaient la haie sur mon passage, à la sortie du théâtre, j'étais de toutes les fêtes, de tous les soupers de première et de centième.

Et ce fut la fête de « ma centième », à moi.

Elle eut lieu après la représentation, une nuit de février. Comme on était à l'époque du carnaval, mon directeur décida qu'on viendrait costumés, et il laissa la plus grande latitude, quant à l'époque ou au genre, à ses invités. La scène, après la représentation, fut transformée en guinguette fleurie, et le trou noir de la salle était masqué par un rideau de roses.

Dès minuit et midi, les élus arrivèrent.

On vit des femmes charmantes en des costumes historiques ; le dix-huitième siècle dominait.

Les acteurs de théâtre et les comiques de café-concert avaient rivalisé d'ingéniosité.

M. Dranem était magnifique en Brummel ; M. Mayol, tout à fait naturel en marié de village ; M. Polin, qui espérait un jour entrer à l'Odéon, avait revêtu le costume d'Harpagon ; Mme Anna Thibaud était en Hébé, et Mme Yvette Guilbert, inaugurant le travesti, était en Barbier de Séville.

Je me souviens encore que M. Albert Brasseur avait endossé le costume que portait son père dans le *Misanthrope et l'Auvergnat,* que M. Huguenet, en souvenir de son passage au Théâtre-Français, arborait le costume d'Hernani, que M. Lucien Guitry était en Juif polonais.

Des hommes du monde, des journalistes : M. Alexandre Duval en cuisinier ; M. André de Fouquières en Alexandre Duval ; M. Gunzbourg en tambour d'Arcole ; M. Rip, qui débutait, en d'Artagnan ; M. Adolphe Brisson en charlatan, etc., etc.

On soupa gaîment, par petites tables. Et comme dans tous les soupers de ce genre, des anecdotes furent chuchotées, des « mots » circulèrent.

On se racontait la dernière histoire de M. Samuel et du décorateur Amable.

Les Variétés remontant une opérette d'Offenbach, Samuel le Magnifique voulait faire tout à fait bien les choses. Au deux, il entendait régler un de ces ensembles dont il a le secret, et Amable, selon ses indications, avait exécuté le décor.

Ce décor arrive, on le plante, on donne la lumière.

— Eh bien ? fait Amable.

— Eh bien ! dit Samuel, ce n'est pas ça du tout, mais pas du tout.

Le père Amable est le meilleur des hommes ; mais il est un peu susceptible, et l'appréciation du directeur des Variétés le blessa d'autant plus profondément qu'elle lui semblait injuste.

— Mon décor est très bien, répliqua-t-il. Je vous en souhaite toujours de pareils. S'il présente quelques défauts, c'est vous qui en êtes responsable, car ils proviennent de vos indications.

— C'est vous qui n'avez pas compris un mot de ce que je voulais !...

Et la dispute continue. Le ton s'élève, le décorateur et le directeur « s'engueulent ».

— Et puis, zut, fait Amable. Je fous le camp. On ne me verra plus fiche les pieds dans votre boîte, ça, je vous le promets.

— A la bonne heure! Je n'aurais pas osé vous le demander.

Chacun des deux, ce soir-là, s'est couché de mauvaise humeur.

Le lendemain matin, Samuel éprouve un malaise de ce qui s'est passé.

« Vraiment, se dit-il, j'ai été dur, hier, avec Amable. D'abord, son décor est très bien, comme tout ce qu'il fait, à part quelques questions de détails. Et puis, Amable est un grand artiste, un brave homme, nous sommes amis depuis vingt ans... Mon petit Samuel, tu n'as qu'une chose à faire... Va lui tendre la main et lui demander d'oublier l'incident. »

Et le voilà parti vers le boulevard extérieur où est l'atelier du décorateur.

— M. Amable est là? dit-il en entrant. J'ai absolument besoin de le voir.

— Oh! que c'est dommage, lui répond-on. M. Amable, il vient de partir il y a une heure pour aller chez vous!

Ils avaient eu, tous deux, la même pensée.

... La douce Nénette, la Nénette que vous connaissez, la petite femme aux pataquès et aux naïvetés, s'en « paye une tranche », au cours du souper.

Elle a auprès d'elle un vieux critique qu'elle

veut ménager, parce qu'il a promis de la faire mousser dans le compte rendu de la prochaine pièce qu'elle jouera.

Le critique lui pince les jambes, depuis un moment. Ça n'amuse pas Nénette. Mais il faut bien montrer de la bonne volonté, quand on veut arriver.

Au bout d'un temps de ce manège :

— Cher maître, dit-elle à son tortionnaire, je vais tous les matins tirer ma coupe à la piscine de la rue Fortuny. ... Il y a là des messieurs et des dames très bien qui regardent mes jambes, ça m'embêterait qu'il y ait des bleus dessus...

Et comme elle voit la figure de l'autre se renfrogner :

— Mais comme je porte un maillot qui me vient jusqu'aux cuisses, vous pouvez me pincer les fesses autant que le cœur vous en dit, conclut-elle.

Un moment après, on parle d'une artiste qui va avoir son buste au prochain Salon, exécuté par un grand sculpteur.

— Oui, oui, je sais, dit Nénette enchantée d'être renseignée. Le sculpteur... Attendez donc !... Zut, j'avais son nom sur le bout de la langue... Enfin quoi, c'est celui qui a fait l'Arlequin de Saint-Marceaux !

L'heure des toasts a sonné. On entend beaucoup de choses spirituelles, bêtes ou prétentieuses.

Un auteur, connu par ses fours retentissants, ne finit pas de parler... de lui, sous prétexte de louanger les autres. Son discours a l'air d'un plaidoyer.

— Ça va bien, dit un directeur. Qu'on l'acquitte.

Le critique dramatique d'un grand journal vient de mourir. Il « jouissait » d'une réputation, bien établie, de parfaite vénalité.

A la veille d'une première, le directeur en peine de sa pièce lui envoyait un billet de cinq cents francs sous enveloppe, avec sa carte. Ça suffirait pour avoir un bon compte rendu.. Enfin, c'est fini, puisqu'il est mort.

— Nous héritons, dit Samuel.

Entre le souper et le bal, il y eut un petit intermède.

Dans toutes les fêtes de ce genre, on invitait un brave garçon qui s'appelait Édouard Philippe — j'espère qu'il s'appelle toujours ainsi, car je le suppose en excellente santé.

Édouard Philippe était l'homme qui donnait la comédie aux acteurs. Devant les professionnels, il ne craignait pas de se livrer à un tas de facéties qui, pour être burlesques, n'en avaient que plus de saveur.

Bien avant notre Jules Moy national, il savait

torturer un piano pour lui faire rendre des sons bizarres. A l'Érard, dont la fonction était d'exprimer de divines harmonies, il infligeait le supplice de la feuille de papier, qui en fait le criard orchestre des concerts tunisiens. Il imitait, sur le clavier, la boîte à cigares qui joue de la musique. Il jouait aussi du tambour.

Mais le triomphe de Philippe, c'étaient les feux d'artifice.

A la fin d'un souper, sans qu'il se fût présenté avec des appareils de pyrotechnie, il sortait de sa poche des petites fusées, des petits soleils, des feux de Bengale et des chandelles romaines. On se demandait d'où venait tout cela. On éteignait les lumières, et alors, c'étaient des étincelles et des gerbes de feux multicolores, quelque chose comme un feu d'artifice du 14 Juillet qu'on aurait regardé de trois kilomètres de loin. Celui qu'il tira pour « mon » souper de centième fut particulièrement réussi.

Puis on dansa, les tables enlevées. Des groupes s'égarèrent dans la salle. Quelques joyeux garçons allèrent se grouper, à un moment donné, sur le proscenium en avant du rideau de fleurs du côté de la salle, et un complice manœuvra les manettes du tableau d'électricité.

Aussitôt ce furent des cris de femmes effarouchées, des jurons d'hommes. La lumière inondant la salle permit de voir des groupes tout à fait galants, et bien des dessous se rabattirent trop tard pour que des regards indiscrets ne pussent voir certaines choses. Il en résulta d'ailleurs un duel, car tel gentleman surpris ainsi en posture un peu ridicule alla chercher noise à l'électricien improvisé.

C'est le défaut de beaucoup de fêtes de ce genre de se transformer à la fin en petites saturnales. On sait bien à l'avance que beaucoup des dames conviées sont prêtes à consentir toutes les privautés possibles. Mais elles ont le tort souvent de ne pas attendre d'être rentrées chez elles pour se montrer aimables et complaisantes.

D'autres incidents marquèrent la fête que je présidai dans toute la gloire de mon triomphe éphémère.

Une petite « beuglante » d'un tempérament très original avait comme ami un jeune premier, fort élégant, qui tenait beaucoup à elle. Or, dans le music-hall où elle jouait, elle avait cédé au charme brutal et robuste d'un comique fort en muscles et dont la jeunesse vigoureuse lui procura bien de la satisfaction. Isolément, elle et le comique furent invités au souper ; ils se rencontrèrent donc et ne

furent pas les derniers à s'égarer, quand vint le bal, dans une baignoire assez confortable, qui comprenait un petit salon.

Le jeune premier, qui n'avait pas reçu d'invitation, vint guetter sa petite amie à la sortie. Il était résolu à l'attendre toute la nuit. Mais celle-ci, désireuse d'aller passer un moment dans l'appartement de l'autre avant de regagner le domicile quasi conjugal, s'échappa de bonne heure avec le préféré. L'amant surgit devant le gigolo. Mais le comique était un émule des plus fameux boxeurs qu'il connaissait particulièrement, et dans le pugilat qui eut lieu immédiatement, il mit knock-out sans peine le jeune premier, qui tomba par terre, le nez dans le ruisseau.

— Tu en as assez? lui dit le vainqueur.

— Oui, répondit le vaincu.

— Alors, ça va !

Et le gigolo emmena la jeune personne, dont il devint l'amant en titre.

Quant à moi, je rentrai seule, toute étourdie, heureuse pourtant des hommages et des compliments.

J'eus grand'peine à m'endormir, et le lendemain un effroyable mal de tête me rappela à la réalité des choses.

J'avais même la bouche de bois, j'étais un peu *xylostomé,* selon la forte expression d'Alphonse Allais.

C'est généralement tout ce qui reste des soupers de centième !

CHAPITRE NEUVIÈME

La Représentation à bénéfice.

La rançon de la gloire. — Un tel « de l'Odéon ». — Les deux font la paire. — Le tapage des places. — L'organisateur de « bénéfices ». — Les inondés de Glascow et les incendiés de la Sardaigne. — Je refuse un à-propos. — Les manquants. — Vendeuses de programmes. — Les 4 francs 50 du comique riche. — Où va l'argent ? — Mendès embêté par Lemonnier.

Il est doux pour une actrice d'arriver à la célébrité. Mais cette célébrité comporte pas mal de petits inconvénients ; j'ai dû, comme tant d'autres, payer souvent la rançon de ma gloire.

Il y a les tapages fréquents, les révélations sur la vie privée, les tentatives de chantage.

Les révélations sur ma vie privée m'ont toujours laissée indifférente.

Je n'ai jamais relevé les allusions perfides à mes liaisons, encore moins les calomnies de toutes sortes auxquelles sont en butte les femmes à la mode.

Je n'ai pas ignoré les gens qui ont commis

des petites infamies envers moi pour des raisons plus ou moins sales, mais je n'y ai prêté aucune importance et je m'en suis bien trouvée.

Quant aux tentatives de chantage, devant mon silence et mon mépris, elles se sont abaissées, au bout d'un certain temps, de la menace à la demande d'aumône.

Ah ! le tapage ! c'est effrayant ce qu'il sévit dans le monde des théâtres.

J'avais trouvé un engagement de cent cinquante francs par mois pour un camarade qui, presque chaque jour, venait m'importuner de ses plaintes.

Il me répondit majestueusement : « Cent cinquante francs par mois ! Mais tu n'es pas folle ! Je gagne plus que ça à taper les gens. »

Un autre, parmi beaucoup, me suppliait de m'abonner à un vague annuaire, abonnement qui coûtait cinquante francs.

— Qu'est-ce que c'est pour toi ! Cinquante francs ! Et moi, j'ai trois francs cinquante de commission.

Je transigeai à cent sous.

Ce qu'il y a de régisseurs, de souffleurs sans place, c'est effrayant ! Et chose curieuse : ils ont tous appartenu à l'Odéon.

A beau mentir qui vient de loin !

Mais il n'y a pas que les tapeurs, il y a aussi

des camarades indélicats. Ils ou elles sont rares, heureusement ; mais il y en a tout de même.

Certains ne se gênent pas pour ramasser dans les loges, lorsque leurs propriétaires en sont absents, les porte-monnaie trop négligemment posés sur les tablettes ; il y a eu des moments dans mon existence où j'ai veillé attentivement sur mes bijoux ; cependant Arsène Lupin n'existait pas encore.

Une de nos camarades dont je tairai le nom (et pour cause) ainsi que ceux des théâtres dans lesquels elle a joué, car elle vit encore, avait la manie spéciale de venir à domicile et d'y dérober les petits objets plus ou moins précieux qui lui tombaient sous la main, lorsqu'elle était seule dans un salon.

Elle vint me rendre visite ; ma femme de chambre l'avait introduite dans mon boudoir. Connaissant la réputation de la dame, je me dépêchai et entrai juste à temps pour la voir mettre dans son réticule un des deux petits vases de ma cheminée.

Je fus prise d'une colère folle, mais la dominant je saisis le second objet et le tendis à la voleuse en disant :

— Prenez-le ! Volez, mais, pour Dieu ! ne dépareillez pas.

Elle balbutia et sortit sans retourner la tête.

Depuis, elle ne me salua plus.

Je ne parlerai pas longuement des demandes de places.

Dans notre métier, nous sommes habitués à ce genre d'exercice.

La plupart des gens croient que nous n'avons qu'à fouiller dans nos poches et à en tirer des liasses de billets pour tous les théâtres de Paris.

C'est avec une sûreté déconcertante que des personnes que vous connaissez à peine, sans prendre la peine de vous saluer, vous lancent en pleine figure :

— Ah ! je suis bien content de vous rencontrer. J'ai des parents de province; donnez-moi une loge de huit places pour l'Opéra ou le Français.

D'autres, si vous leur répondez par une offre de places dans votre théâtre, répliquent sans sourciller : « Vous n'avez pas autre chose ? Ma femme a envie de voir un tel ou une telle. »

On a envie de les griffer.

Et puis, quand on a eu la faiblesse de promettre, quelle série d'ennuis ! J'avais fini par me servir d'un moyen bien simple, qui n'était que coûteux, mais qui m'évitait bien des pas et des démarches.

Je faisais prendre les billets au bureau de loca-

tion et pour ne pas blesser la susceptibilité de mes clients, j'obtenais l'autorisation du directeur de ne pas y inscrire de prix.

Quant aux remerciements, ils furent toujours rares et souvent mitigés de restrictions.

— Vous savez, pas fameuse la pièce où vous nous avez envoyés, et puis les loges sont si mauvaises dans ce théâtre ! Enfin ! merci tout de même.

— Ah ! dites donc, nous n'avons pu aller vous applaudir. Des amis, au dernier moment, nous ont invités à un bridge et, vous comprenez, le bridge, c'est sacré. Nous avons donné les places à nos bonnes. Ah ! vous pouvez vous vanter de leur avoir été agréables. Elles vous ont trouvée très bien habillée.

Je m'arrête parce qu'en racontant ces choses, la colère me prend.

Ah ! les chameaux ! ... Oh ! pardon.

Il y a aussi les « bénéfices ».

Autrefois, un vieil artiste qui se retirait avait droit à une représentation *à son bénéfice*. Le directeur dont il avait été longtemps le pensionnaire donnait la salle, la lumière, les décors. Tous les acteurs célèbres se faisaient un plaisir d'offrir l'appoint de leur talent. On triplait, on quadru-

plait le prix des places, les fidèles clients du théâtre s'en disputaient les coupons. Toute la recette allait au bénéficiaire, à qui il suffisait souvent de la placer en viager pour avoir de quoi ne pas mourir de faim.

Mais depuis une vingtaine d'années les choses ont bien changé. On organise des « bénéfices » à propos de tout, à propos de rien. Combien d'œuvres : la *Goutte de lait pour les chiens en bas âge,* la *Ligue de protection du goujon dans les eaux de la Bièvre,* la *Société contre l'abus du rouge sur les lèvres,* se permettent de solliciter le concours des étoiles parisiennes ! Et le plus curieux, c'est qu'un refus est souvent difficile, car des journalistes influents ou des personnalités à ménager appuient ces demandes, la plupart du temps.

Je fus donc personnellement « tapée » sous ce rapport, comme les camarades.

Dans beaucoup de « bénéfices » au profit de quelqu'un ou de quelque chose, le principal bénéficiaire, c'est l'organisateur. Soit qu'il y trouve un profit matériel, soit qu'il en tire une grosse publicité, cet organisateur ne perd pas son temps. Ou il est l'auteur d'une pièce refusée partout, et qu'il sert par ce moyen au public, avec une interpréta-

tion de choix; ou bien, incapable d'écrire même un mauvais acte, il trouve une occasion de se mettre en vue; ou bien encore, dépourvu de scrupules, il se compte quarante francs de voiture pendant un mois. Il s'en rencontre parfois, et ceux-là sont les moins blâmables, qui recherchent cette besogne simplement pour obtenir les faveurs de petites femmes désireuses de figurer sur un programme où brillent les noms connus, ou encore de vendre des programmes dans la salle, histoire de se faire des relations. Toujours est-il que le désintéressement de l'organisateur est chose rare.

On se rappelle les fameuses fêtes pour les inondés de Glascow et les incendiés de Sardaigne.

Quelle publicité ! quelle réclame ! quelles affiches ! Le Tout-Paris artistique prêta son concours. Adelina Patti revint exprès d'Écosse et Christine Nilsson de Suède.

Les dons affluèrent; il ne restait plus un strapontin, voire même une entrée !

Pour les inondés de Glascow la recette monta à 53,985 francs; chiffre superbe !

Mais les dépenses s'élevèrent à 57,832 francs et des centimes.

Les inondés redevaient 3,847 francs. On ne les leur réclama pas; ils eurent de la chance.

(Je ne parle pas, bien entendu, des représentations au profit des grandes associations de presse, ni de celles qui secourent l'infortune de vieux acteurs imprévoyants, et dont les organisateurs, à l'abri, ceux-là, de tout soupçon comme de toute critique, dépensent leur temps et leur argent avec la plus grande générosité).

Je me souviens d'un bénéfice, auquel je pris part il y a quelques années, et qui fut donné pour tirer de la misère un chanteur d'opéra qui avait demandé « à ne pas être nommé, par un sentiment de dignité très respectable ».

Le monsieur qui s'était chargé de composer le programme était un vague plumitif. Il vint me trouver, muni d'une recommandation donnée par un gros fonctionnaire des Beaux-Arts.

Je devais être comprise dans la prochaine promotion d'officiers d'académie. A cette époque-là, les palmes se prodiguaient moins qu'à présent, et j'avais la faiblesse de tenir à ce qu'un bout de ruban violet me fût accordé.

Je ne pus donc refuser de paraître à cette représentation... Tout de même, j'aurais été très contente de savoir au profit de qui j'allais travailler.

— Chère madame, dit le journaliste, j'ai donné

ma parole d'honneur à ce malheureux de ne pas le nommer. D'ailleurs, les pouvoirs s'intéressent à son sort.

Je n'insistai pas. La parole d'honneur de ce jeune homme correct... le patronage des Beaux-Arts...

J'acceptai de dire l'à-propos, composé tout exprès, m'affirmait-on, par François Coppée.

— Vous aurez le texte demain ! dit le monsieur.

Le lendemain, pas d'à-propos. Huit jours après j'attendais toujours, et la date approchait.

Sur un petit bleu pressant dans lequel je déclarais me retirer faute de temps pour apprendre, le plumitif revint me voir.

— Voilà le texte ! dit-il.

Et je lus :

Mesdames et messieurs, je suis la Charité.
Il est beau de faire le bien, en vérité,
Et vous serez bénis pour le bonheur qu'apporte
Votre empressement à frapper à cette porte.

— Il n'est pas possible, fis-je, que cette platitude soit de Coppée...

— Non, répondit, un peu gêné, l'organisateur. Coppée est malade en ce moment. Alors, j'ai jugé bon de composer moi-même...

— Eh bien, cher monsieur, je ne me vois pas

bien disant des vers aussi solennels... Je suis une artiste gaie, inscrivez-moi pour un autre monologue...

— Alors, mon à-propos ?

Il le remporta, son à-propos. Et depuis ce jour-là, des tas de petites notes perfides, découpées dans les courriers de théâtres de certains journaux financiers, me furent communiqués par l'*Argus de la Presse !*

L'auteur promena son œuvre chez plusieurs comédiennes, qui comme moi refusèrent de l'interpréter. Finalement, ce fut une danseuse espagnole très à la mode qui se chargea de lui faire un sort. Aussi la grosse vedette lui fut-elle promise !

J'appris cela et je vins réclamer cette vedette qui m'appartenait de droit. Ce fut toute une histoire. Enfin, l'Andalouse consentit à accepter la vedette américaine, c'est-à-dire l'inscription en gros caractères, au bas de l'affiche dont mon nom occupait le haut.

Je dois dire que l'à-propos déchaîna une tempête d'applaudissements. Il fut détaillé avec un accent tout à fait pittoresque :

Médames et messious, you ouis la Carité...

Ce fut un gros succès de rire.

J'ai su, depuis, que la danseuse avait donné mille francs au poète pour dire ses vers et qu'elle avait loué la moitié de la salle!

On avait annoncé *les Charbonniers* avec Judic et Huguenet. Or ces grands artistes, dont les noms s'étalaient au beau milieu de l'affiche, n'avaient même pas été prévenus. S'ils ne se présentèrent pas, c'est qu'ils étaient en tournée, l'une en Amérique, l'autre au Caire.

On avait, vraiment, abusé de leurs noms.

Par contre, d'autres, qui avaient formellement promis leur concours, non seulement ne se dérangèrent pas, mais n'envoyèrent même pas un mot d'excuses.

Il y a certains artistes, à Paris, qui ne ratent jamais l'occasion de mettre leur nom sur une colonne Picard; puis, au dernier moment, personne.

C'est d'une honnêteté relative.

Au moment où j'allais entrer en scène à mon tour, une vieille dame qui avait jadis chanté les falcon à l'Opéra-Comique prétendit passer avant moi.

Il n'y a, d'ordinaire, aucun protocole pour l'ordre des « tours » en ces circonstances. Mais je

trouvai étrange qu'on voulût ainsi m'être désagréable, et je protestai.

— Pardon, madame, me répondit la falcon. Je suis d'une scène subventionnée. Je passe quand ça me plaît, et je choisis mon tour avant les artistes des petits théâtres...

— Bien, fis-je, mais moi, je m'en vais!

L'organisateur, qui n'avait que moi de femme connue et craignait de trop vives protestations si je ne paraissais pas, prit la duègne à bras le corps et j'allai dire mon petit monologue. L'autre était furieuse.

— Je ne chanterai pas, puisque c'est comme ça... déclara-t-elle.

Mais quand je sortis de scène, elle eut vite fait de s'y précipiter avec son accompagnateur, tant son désir était grand de reparaître en public.

Elle fut sifflée... Je l'attendais dans la coulisse...

— Mes compliments, lui dis-je, chère madame...

La chanteuse me toisa et, toute rouge de colère, laissa tomber ces mots :

— Vous, je vous em...

— Il n'y a pas que moi, répliquai-je. Vous venez d'en faire autant à douze cents spectateurs!

Dans la salle, une dizaine de petites grenouilles, femmes de revue, hétaïres avides de réclame, vendaient le programme. C'était à qui, parmi elles, pourrait annoncer le plus gros chiffre obtenu, affaire d'habitude. Quand on compta la recette, ce fut une professionnelle de l'amour qui battit tous les records.

— C'est pas malin! dit une concurrente vexée. Je l'ai vue, par le carreau d'une baignoire, qui s'y prenait de la bonne façon pour avoir cinquante francs, toute seule avec un monsieur... même qu'elle était à genoux! Moi, j'ai eu une occasion pareille. Mais j'ai refusé. Je ne marche pas à moins de cent francs!

Un de nos comiques millionnaires, après avoir chanté sa petite chanson, réclama un louis pour sa voiture à l'organisateur, qui refusa. Ce fut une « engueulade » épique; finalement, on transigea pour quatre francs cinquante...

D'ailleurs, le comique avait pris l'omnibus.

Le plus admirable, c'est que personne, ni dans le public, ni dans la presse, ni parmi les artistes, ne songea à s'enquérir du bénéficiaire. L'organisateur seul le connut. Je crois bien qu'il le connut selon la formule du philosophe grec : Connais-toi toi-même!

J'ajoute que j'ai bien volontiers prêté mon concours à d'autres représentations, réellement, celles-là, au bénéfice de quelqu'un ou de quelque chose. C'est ainsi qu'une fois je fus heureuse d'être mise à contribution par Catulle Mendès, qui s'employa à secourir tant de misères.

Cette représentation fut donnée au théâtre du Château-d'Eau, transformé depuis en music-hall.

Le poète s'en était donc allé trouver le directeur, Alphonse Lemonnier, d'ineffable mémoire.

Or Mendès, qui ne détestait pas Margot, mais ne prétendait pas qu'elle pleurât à un mélodrame, Mendès qui tenait la férule de la critique au *Journal,* ne s'était pas montré tendre pour le genre de pièces en honneur au Château-d'Eau.

Lemonnier s'en souvint. Et comme il fallait qu'il fît un prix pour la salle :

— Pour vous, mon cher maître, dit-il, ce sera mille francs!

— Comment! s'exclama le poète. Mille francs! Mais d'ordinaire en pareil cas, vous n'en demandez que cinq cents!

— Oui, mais je vais vous dire... Vos éreintements m'ont coûté beaucoup d'argent. Comme ça, je rattraperai toujours vingt-cinq louis!

Catulle Mendès donna les mille francs, se pro-

mettant bien de repincer le vieux finaud au quart de cercle.

Seulement, un mois après, Lemonnier passait la main et, de directeur, devenait critique à son tour. Et la première pièce dont il eut à rendre compte fut un drame en vers de Mendès...

CHAPITRE DIXIÈME

Le Théâtre à côté.

Du Chat-Noir au « Théâtre à côté ». — Le record de la moindre recette. — Un type de directeur. — Le nombril du monde. — La grande artiste dans le petit théâtre. — Qui gagne perd. — Un grand amoureux. — Un déshabiller sans suites. — L'ami des rois. — La revue rosse. — L'authoress pas jalouse.

Depuis pas mal d'années déjà fleurit le « Théâtre à côté ». Le premier, le plus original, fut évidemment ce Chat-Noir où défilèrent, débutants, tant d'artistes et d'auteurs à présent illustres. Puis des tréteaux s'établirent, nécessitant de véritables petites troupes d'acteurs ; et cela conduisit tout naturellement au petit théâtre, petit... comme un mouchoir de poche, où des pièces menues et pimentées peuvent être jouées sans qu'aucun de leurs effets soit perdu. La pièce pour théâtre à côté est une chose bien spéciale, comme d'ailleurs la revue du même genre.

Combien j'ai vu d'auteurs de ces petites revuettes

ou de ces petites pièces s'essayer sur de vraies scènes, sur de vrais théâtres et y remporter de lamentables *vestes.*

Quoi qu'on puisse dire, le « Théâtre à côté » aura toujours une allure amateur et distribution de prix.

Le public spécial qui en forme la clientèle ne va pas là au théâtre ; il y va pour s'y montrer, pour entendre parler de lui, de ses potins personnels et de ses scandales intimes ; il s'y sent chez lui, comme dans un de ses salons.

En général, les Théâtres à côté ne font pas d'affaires. Il y en a deux ou trois dont le genre défini assure la marche régulière. Mais plusieurs salles sont connues pour leurs changements continuels de direction et leurs essais malheureux.

Une, entre autres, est célèbre par le chiffre de recettes — qu'elle ne fit pas.

Il arriva — car tout arrive — qu'elle fut momentanément dirigée par un homme d'esprit, qui, malgré ses efforts, ne put y attirer le public.

Bien que le spectacle ne fût pas plus mauvais qu'un autre, la salle, un soir, était absolument vide de spectateurs payants.

Vers onze heures, un monsieur désœuvré s'arrêta devant l'entrée, et, avisant le tarif des places, affiché bien en évidence, se mit à détailler :

« Fauteuils d'orchestre, dix-huit francs ; de balcon, seize francs. »

Le directeur, qui savourait l'amertume de sa situation désolée, s'approcha du monsieur et, le doigt tendu vers le tarif :

— Hein ? fit-il froidement, n'est-ce pas que ça a l'air d'une blague ?

Ce manager s'était créé une mentalité spéciale.

Il était férocement jaloux de ceux de ses confrères qui faisaient des recettes plus basses que les siennes ; cela le mettait dans des rages folles. L'un d'eux s'étant permis de lui disputer le record du zéro, notre homme eut l'idée, un jour que la recette était nulle, de donner cent sous à son concierge qui était venu voir le spectacle avec un billet de faveur. Et ainsi il put se targuer d'avoir fait une recette de *moins cinq francs !*

D'ailleurs ce directeur, extraordinaire en tout, paya régulièrement ses fournisseurs, son personnel et son propriétaire. Il dut cependant cesser son exploitation, faute d'argent. Mais son successeur n'ayant pas réussi, il fit des pieds et des mains pour ravoir l'établissement, bien que, disait-il, toute réussite y fût impossible.

J'étais alors dans tout l'éclat de ma renommée et la force de mon talent, si je puis m'exprimer

ainsi ; mais je me trouvai par hasard inoccupée pour quelques semaines, ayant refusé le rôle que l'on me destinait dans la pièce en répétitions au Gymnase. Et puis je n'étais pas fâchée de me reposer.

Je vis bientôt venir à moi un des hommes les plus curieux du Paris d'alors. Nous l'appellerons, si vous le voulez bien, Adolphe. Il est à présent très vieux ; il l'était déjà à l'époque dont je vous parle et dirigeait un des petits théâtres en question.

C'était un type dans toute l'acception du mot. Il avait une confiance incommensurable en lui-même ; il croyait que l'univers entier s'occupait de sa personne, qu'il était enfin le nombril du monde.

Une crue de la Seine avait inondé son théâtre et non seulement l'obligeait à suspendre ses représentations, mais lui occasionnait de coûteuses réparations.

Il s'était montré très affecté, plus de l'événement que de ses conséquences.

Il montrait le poing au ciel en s'écriant :

— Me faire ça, à moi !

Il eut l'audace de me proposer de jouer chez lui, moi, grande artiste classée désormais parmi les plus célèbres...

— Vous êtes fou, lui dis-je. Jusqu'ici on n'a vu chez vous que des demoiselles galantes en quête de notoriété, des danseuses espagnoles et des cabots sans importance.

— Justement, c'est une innovation. Je colle tous mes fauteuils à vingt francs, j'ai trois cents places, soit 6,000 francs de recette. Je vous donne mille francs de cachet, j'ai mille francs d'autres frais. Vous toucherez la moitié du bénéfice en plus de votre cachet, ainsi vous vous ferez plus de cent louis par jour.

— Oui, si ça réussit.

— Ça réussira.

— Mais la pièce?

— Je l'ai. Trois actes refusés par Samuel. L'auteur les remaniera à votre intention.

— A-t-il du talent, votre auteur?

— Aucun. Mais il est très riche. Il s'engagera, si vous marchez, à assurer la recette maximum pendant quatre-vingts représentations!

Que répondre à de tels arguments? J'acceptai.

— C'est fou, ce que je fais, dis-je en signant. Je me perds de réputation.

— Allons donc! ça ne fera qu'augmenter votre gloire! Le monde est aux fous. C'est pour ça que je réussis!

Ce diable d'homme eut raison. La première fut un triomphe et me valut un gros succès personnel. Sans que l'auteur eût rien à sortir de sa poche, on fit le maximum pendant cent représentations.

Mais Adolphe se désolait. Je lui demandai la raison de son chagrin.

— Faut-il n'avoir pas de chance, tout de même! Avec une tape, j'étais assuré malgré tout de la grosse recette! Et voilà que la grosse recette se fait toute seule, sans que l'auteur ait rien à mettre de sa poche! *Je perds de l'argent!*

Chemin faisant, ce vieil enragé s'était épris de moi, il ne se gêna pas pour me proposer la bagatelle.

— Merci de l'occasion, lui dis-je.

— Vous avez tort, ma chère amie, fit le vieux singe. Vous ne savez pas ce que vous perdez.

Et redressant sa petite taille, tandis que clignotaient ses yeux bordés de jambon :

— Parce que moi, ajouta-t-il, je suis un grand amoureux.

Je le flanquai à la porte de ma loge.

Quelque temps après, il revint à la charge. Je le priai de me ficher la paix, dorénavant. Il insista :

— Je comprends pourquoi vous ne voulez pas

de moi. C'est à cause de mon âge. Eh bien, ça ne signifie rien. Ce matin, le docteur m'a vu tout nu. Il m'a déclaré que j'avais les organes d'un jeune homme de vingt ans !

Il m'amusait, car, au fond, c'était un naïf, sans méchanceté aucune; il croyait que c'était arrivé, voilà tout.

J'allais parfois lui dire bonjour dans son bureau et il me racontait ses bonnes fortunes.

On était très camarades, mais ça l'embêtait que je ne le prisse pas au sérieux.

Il revint à la charge et se montra trop entreprenant.

Je résolus de le guérir d'un seul coup.

Je feignis de me rendre à sa proposition.

— C'est bien, lui dis-je. Je ne veux pas vous voir malheureux plus longtemps. Déshabillez-vous.

Il ne se le fit pas dire deux fois. En un clin d'œil, il était en bannière.

Alors, je pris ses frusques qu'il avait jetées en tas sur un fauteuil et, ouvrant une fenêtre qui donnait sur une petite cour, je les flanquai dehors.

Puis je me sauvai en me tordant de rire.

Adolphe me bouda pendant quelques jours et me pardonna.

Il me raconta qu'il était resté deux heures dans

son cabinet sans oser sortir, guettant par la fenêtre quelqu'un qui pût lui remonter ses vêtements.

Enfin un ouvrier passa, qu'il appela et qui lui rapporta les objets.

Ça lui coûta un louis; mais je me tords encore en pensant à sa tête lorsqu'il vit son pantalon, son gilet, son veston prendre le chemin de la fenêtre.

D'ailleurs, ce « grand amoureux » ne faisait pas toujours chou blanc, et son bureau directorial était un aimoir souvent en activité.

Débutantes ou actrices déjà mûres et désireuses de ne pas quitter l'affiche se montraient pleines de complaisance quand elles étaient chez le père Adolphe en quête d'un engagement.

L'une d'elles, chanteuse de romances déjà sur le retour, vint proposer son numéro. Adolphe hésitait. La romancière, qui était pourvue d'une opulente poitrine, déboutonna alors, comme par hasard, sa jaquette, et son corsage apparut, bombé à l'excès.

Une demi-heure après, elle s'en allait avec son engagement signé.

— Comment, dis-je à mon directeur, un peu fâchée de voisiner sur l'affiche avec cette mauvaise cabotine, comment avez-vous pu consentir à la faire chanter ici ?

— Qu'est-ce que vous voulez, répondit Adolphe avec un grand geste d'abandon... Elle avait un corsage avec des petits trous!

Une ingénue qui, pour se maintenir en bonne place sur le programme, acceptait le vieux marcheur dans son intimité me contait en toute candeur le détail de leurs rencontres.

— C'est malheureux qu'il soit si vieux, disait-elle. Il est très gentil. Il m'appelle « ma fleur », « mon petit colibri »... Et puis, c'est un homme qui a des principes; il y a des moments, n'est-ce pas, où le plus correct gentleman est obligé de se mettre dans le costume du père Adam? Eh bien, Adolphe, lui, même dans ces moments-là, il conserve son scapulaire!

La mode consacra le petit théâtre où je jouais. Attirés par mon nom, des rois en bamboche vinrent m'applaudir incognito. Mon directeur en reconduisit un jusqu'à sa voiture, dont il ouvrit la portière. Le monarque, se trompant à son allure calamiteuse, lui mit quarante sous dans la main.

N'empêche que le bon Adolphe, tout fier de ces visites, prit l'habitude de proclamer :

— Je suis l'ami des rois...

C'est dans les théâtres à côté que certains petits revuistes se créèrent une facile réputation en dau-

bant férocement sur toutes les notoriétés encombrantes. Les gens du monde se firent une joie de voir criblés de coups d'épingle certains amis à eux; les étrangers croyaient apprendre, en écoutant ces rosseries, leur Tout-Paris; et des gigolos, à qui certains milieux étaient fermés, affectaient de reconnaître, dans les caricatures présentées, des personnalités dont ils n'avaient jamais approché — pas plus que les auteurs, du reste.

L'un de ces auteurs fut giflé par un monsieur qu'il avait égratigné un peu brutalement.

— Et vous l'avez laissé faire sans vous montrer autrement? lui demandai-je.

— Bast, me dit-il... ma revue ne peut pas plaire à tout le monde!

Mon succès chez le père Adolphe me valut de nombreuses propositions pour d'autres scènes à côté.

Un aventurier qui dirigeait un nouveau théâtricule sut faire miroiter à mes yeux tant d'avantages que je signai avec lui. Je dois l'avouer, après ma réussite chez Adolphe, je croyais que mon nom sur l'affiche suffirait à assurer la recette.

Oui, mais chez Adolphe, j'étais dans un théâtre déjà existant, tandis que chez l'autre...

D'abord, les répétitions n'allèrent pas bien. Je n'étais pas entourée comme il l'eût fallu; la pièce,

mal bâtie, aurait eu besoin du coup de patte d'un homme de métier. Elle était de deux jeunes gens qui auraient volontiers accepté le secours d'un aîné; mais le directeur, à qui ils abandonnaient la totalité de leurs droits, s'y opposa vivement. D'ailleurs, plein de suffisance, il voulut tripatouiller lui-même ces trois actes et ne réussit qu'à gâcher davantage un sujet qui, bien traité, eût donné quelque chose.

La répétition générale fut un désastre, la première un écroulement. On me plaignit, dans la presse. Ma seule personnalité ne suffit pas à sauver ce qui n'était pas sauvable, si j'ose employer ce néologisme. Égarée par une clause de mon engagement qui m'assurait la moitié de la recette totale, j'avais négligé de me faire octroyer un beau cachet quotidien et une somme d'avance. Pécuniairement et artistiquement, je me repentis d'avoir fait cette affaire. Mais poussée par je ne sais quel démon et désireuse de prendre ma revanche dans le même théâtre, j'acceptai d'y créer une pièce nouvelle signée celle-là, il est vrai, d'un auteur connu.

En même temps devait passer une comédie écrite par une femme du monde très riche qui, pour se faire jouer, donna à ma fripouille de directeur de quoi payer ce qu'il devait et repartir sur

nouveaux frais. (L'aimable homme se contenta d'ailleurs d'arroser les créanciers pour qu'ils prissent patience, et alla perdre le reste dans les tripots.)

L'authoress, en se fendant de la forte somme, travaillait moins pour se faire jouer que pour lancer dans la comédie une jeune danseuse détournée par elle de ses devoirs et du corps de ballet... Mais la petite, qui n'avait pas repoussé les assiduités de la dame parce qu' « il faut bien se faire une situation », n'éprouvait aucune répulsion contre le sexe fort. Elle le prouva en agréant les hommages de notre gentil directeur, qui lui faisait une cour pressante. Furieuse, mais sans faire voir son dépit, la femme du monde bafouée chercha une diversion et me trouvant à son goût ne me cacha point qu'elle se consolerait volontiers en ma compagnie.

Je l'envoyai promener et vivement... Ensuite, comme la maison me dégoûtait, je plaquai tout et allai répéter, aux Variétés, trois actes pour lesquels j'étais réclamée.

J'ai su depuis que l'authoress avait pardonné à sa petite danseuse, qu'elle lui permettait ses écarts avec son directeur et même qu'elle prenait part indulgemment à leurs petites fêtes.

Ah! le Théâtre à côté!

CHAPITRE ONZIÈME

Le beau Voyage.

Beckmann, roi des imprésarii. — Le grand voyage. — Préparatifs. — Départ sensationnel. — Conseils du manager. — Les bas et les bottes. — « C'est monsieur ! » — Business. — LUI. — Une conversation diplomatique. — Dans les Balkans. — Les femmes et les fonctionnaires turcs. — Le prestige amoureux des Français. — Les Viennois. — Une jolie rencontre.

Mon enfant, ma sœur,
Goûtons la douceur
D'aller là-bas, vivre ensemble...

C'est Beckmann, le tentateur, qui fait miroiter à mes yeux des espoirs fous de sacs gonflés d'or, de merveilleux voyages à travers l'Europe.

Ah ! il ne s'agit plus de la simple petite tournée en seconde classe dans toutes les sous-préfectures de France, la miteuse et calamiteuse promenade que j'ai faite à mes débuts.

Non. Vedette parisienne que tous les étrangers sont venus acclamer dans sa ville natale, je me dois, m'affirme Beckmann, de rendre à ces gens

leur politesse en me produisant dans leurs théâtres à eux. J'y gagnerai une fortune, je rentrerai auréolée de légendes. Mon public parisien, un peu vexé de me voir l'oublier momentanément, me reviendra, lors de mon retour, plus fervent, plus enthousiaste.

Et l'imprésario m'énumère toutes les joies d'un tel voyage, le confort du wagon-salon qu'il me réserve, la splendeur des capitales, l'accueil délirant des foules dans ce pays où les artistes français sont aimés et compris.

— Tous les frais à ma charge, hôtel et chemin de fer, pour vous, votre femme de chambre et votre caniche. Des appartements luxueux dans les palaces. — Ne vous récriez pas. — Ça ne me coûte rien, les directeurs des grands hôtels se contentant pour toute monnaie de la réclame faite à leurs boîtes par votre présence. Je vous colle quinze cents francs de cachet par représentation et vingt pour cent sur la recette au-dessus de trois mille. Vous gagnerez cinq cent mille balles, au moins.

Et avec un clein d'œil :

— Je dis « au moins » parce qu'il y a le casuel. Mais ça c'est votre affaire, je ne m'en occupe pas.

Ce diable de Beckmann m'a entreprise. Il ne me lâchera plus que je ne consente.

Je signe. Un engagement superbe, cent mille francs de garantie déposés à la Société générale, toutes les clauses que me dicte ma fantaisie, acceptées.

Et c'est l'affolement des préparatifs.

Dix caisses de robes, vingt de chapeaux, cinq de lingerie. Beckmann, qui me fournit de costumes, est passé chez les couturiers et les fourreurs. A la condition que les programmes mentionneront le nom de mes fournisseurs, il obtient tout à l'œil et touche par-dessus le marché une bonne main. Ah ! il la connaît, celui-là !

La troupe qui m'entoure est honorable, mieux qu'honorable.

Comme vedette masculine, il y a Roumier, qui n'est pas tout jeune, il est vrai, mais qui a beaucoup de talent et dont la réputation très sympathique a dépassé les barrières de Paris.

Il y a deux ou trois doublures hommes de grands théâtres, quelques belles filles que le *casuel* occupe seul, tout cela forme un ensemble très suffisant.

L'art dramatique n'y gagnera pas grand'chose; mais le renom d'élégance de Paris y gagnera beaucoup.

J'ai pris mes renseignements. Je sais que

Beckmann est honnête au sens strict du mot. Il respecte sa signature. En route, il essayera de truquer ; tant mieux pour lui s'il me gratte quelque chose ; il ne m'en voudra pas si je coupe à ses roublardises.

Le départ est admirablement organisé. Le Tout-Cabotinville est là, sur le quai, pour me souhaiter bon voyage. Des fleurs, des fleurs... Je jette, après les avoir baisées, des roses à mes amis, à mes admirateurs, à mes camarades. Le train s'ébranle... Nous partons. Cris, mouchoirs agités, chapeaux au bout des cannes... Et me voilà vite loin de Paris.

Demain, vingt journaux diront la gloire de ces adieux aux populations qui s'en fichent. Ça a coûté quelques démarches à Beckmann dans les rédactions ; ça lui a coûté aussi quelques billets. (Il a acheté de ses deniers une vingtaine de ces gerbes de fleurs qui, confiées à des complaisants, m'ont été offertes sur le marchepied du wagon.) Mais c'est de la bonne réclame, et les articles, reproduits par la presse locale avant mon arrivée dans les villes lointaines, feront marcher la location.

Je suis tout en émoi. Mon âme de midinette est ravie ; je vais voir du pays, et dans quelles conditions !

Mon manager est auprès de moi, dans mon wagon-salon, il me donne des conseils :

— Voyez-vous, ma chère amie, nous allons visiter un tas de pays gouvernés par des rois plus ou moins constitutionnels, mais soucieux de conserver les traditions. Alors, chaque fois que vous verrez venir à vous un haut fonctionnaire, il faut avoir le sourire et lui faire les révérences protocolaires. On n'envoie pas au bain un chambellan autrichien comme un ministre de la République française. Pénétrez-vous de cette idée que nous ne gagnerons, vous et moi, la bonne galette que si vous savez vous faire adopter par les gouvernements.

Il mit dans ce mot *adopter* un sens très vaste, quoique très précis.

Cela ne m'inquiéta nullement. Je n'ai jamais posé à la vertu ; mais, d'autre part, je n'ai jamais considéré l'amour comme un travail ; ça... non !

Et puis les têtes couronnées ne m'inspiraient qu'un respect très limité.

J'ai toujours eu en mémoire les racontars de cette bonne L... B... qui tenait des petits emplois marqués aux Variétés et qui avait été une femme très à la mode sous l'Empire, quand elle appartenait au corps de ballet de l'Opéra.

— Les souverains, me disait-elle, si j'en ai connu ! Ah ! là ! là ! En 1867, il y en avait comme s'il en pleuvait, et puis, pas si généreux que cela ! Une de mes camarades fut remarquée par le roi de M.....ie ; il lui donna dix louis ; deux jours auparavant, G....., le comique des Variétés, lui en avait donné vingt-cinq !

« Et d'une exigence ! Ainsi moi, j'avais été chargée par le gouvernement de Napoléon III de partager la couche d'un de ses plus augustes hôtes.

« Vous n'ignorez pas que les danseuses n'ont point les extrémités inférieures très esthétiques et, à ce moment, surmenée par les représentations officielles, j'avais les pieds un peu abîmés. Je ne voulus donc pas retirer mes bas au moment d'accomplir ma tâche diplomatique.

« — Voyons, disait Sa Majesté, ôtez-les... D'ailleurs, Napoléon m'a dit que vous n'aviez rien à me refuser.

« — Sire, n'insistez pas... je vous montrerai tout ce que vous voudrez, sauf mes pieds.

« Rien n'y fit... Le souverain dut y renoncer ; seulement, pour se venger, il garda ses bottes toute la nuit ! »

« Ses bottes ! Quand on me parlait d'amants royaux, je ne voyais que des bottes ! »

Lille, première étape. Soirée excellente, grand succès. Beckmann était enchanté et moi aussi.

Il m'offrit à souper... Je veux dire : plusieurs notabilités lilloises nous offrirent à souper, dans l'hôtel même où j'étais descendue, tandis que nos camarades s'étaient répandus dans les brasseries de la ville.

Il était trois heures du matin ; la petite fête tirait à sa fin, mais on la prolongeait par cette sorte de lassitude agréable qui nous empêche de bouger quand nous éprouvons du bien-être après un effort un peu dur.

Tout à coup surgirent Roumier et deux ou trois artistes de la troupe, riant comme des fous, dans un état de gaîté extraordinaire.

Les Lillois, trop heureux de prolonger la veillée, commandèrent du champagne, et l'on sut bientôt la cause de cette joie bruyante.

Roumier avait été, dans sa jeunesse, un homme à femmes ; au surplus, il aima toujours le jupon.

Alors qu'il était un des premiers comiques du Palais-Royal, il accorda ses faveurs à une jeune figurante de son théâtre ; en souvenir de quoi il lui offrit sa photographie, une magnifique carte album, adornée au dos d'une tendre dédicace, et l'aventure n'alla pas plus loin.

La petite quitta le théâtre et Roumier n'y pensa plus.

Mais elle pensa toujours à son grand homme. Par suite de quelles circonstances devint-elle directrice d'un de ces couvents spéciaux qui n'ont jamais été expulsés, l'histoire ne nous le dit pas.

Toujours est-il qu'elle avait conservé le culte de son amant préféré, de celui qui gardait son cœur. Elle avait placé la photographie sur la cheminée de sa chambre, en meilleure place, encadrée de peluche, embaumée de fleurs choisies, et elle la montrait à toutes ses relations, comme l'image la plus chérie entre toutes.

Or, après la représentation glorieuse offerte à la bonne cité de Lille, les plus jeunes hommes de la troupe avaient décidé d'aller faire un tour dans un bateau de fleurs et Roumier, toujours gaillard, se joignit à eux.

Ils arrivèrent à la maison hospitalière, sonnèrent; une bonne vint ouvrir; Roumier entra le premier.

A sa vue, la camériste poussa une exclamation, puis, se précipitant dans l'escalier, qu'elle grimpa quatre à quatre, elle cria d'une voix enthousiasmée :

— Madame ! madame ! c'est monsieur !

Reconnaissance. Allégresse. Tournées. Larmes de la patronne. Rien n'y manqua.

Roumier fut le héros de la fête.

... Le lendemain, nous franchissions la frontière.

La tournée s'annonça bientôt triomphale. Les recettes étaient énormes. Aussi Beckmann trouva-t-il que mon vingt pour cent me rapportait trop. Comment le réduire ? Il n'y avait qu'un moyen : obtenir mes faveurs, pour parler affaires sur l'oreiller. Il essaya. Mais j'étais avertie ; et puis l'homme ne me disait rien. Il en fut pour ses frais de galanterie. Quand il vit que je connaissais ses intentions, il ne se montra pas gêné le moins du monde, et sur mon reproche d'employer de tels procédés :

— Business is business, répondit-il tranquillement.

Dans une capitale du Nord, où la troupe séjournait une semaine, j'eus l'honneur de jouer devant *LUI*.

LUI, vous savez bien... ce souverain terrible et cocasse, ce farouche guerrier qui ne tire son sabre que dans les parades, ce croquemitaine qui n'a jamais croqué personne...

Il me fit, après le deuxième acte, appeler dans

sa loge et me complimenta, en français, avec un très léger accent.

— Ach !... Vous êtes bien Parisienne... La pièce aussi est bien parisienne. J'adore ce qui est parisien !

Je fis ma plus belle révérence, et l'entretien se borna là.

Mais le lendemain, un aide de camp botté, éperonné, casqué, cuirassé, tout acier et toute moustache, m'apporta une invitation à venir dans l'après-midi dire des monologues devant *LUI* et quelques invités.

Il n'y avait pas à hésiter. J'acceptai.

L'accueil que l'on me fit à la Cour fut d'ailleurs fort aimable et exempt de morgue. Je jouai une saynète et dis quelques poésies insignifiantes. On m'applaudit fort, et je fus priée à prendre le thé.

Il me tendit lui-même ma tasse ; le cercle s'élargit instantanément autour de nous, et j'eus l'honneur d'une conversation particulière, tout comme un ministre en déplacement.

— Voulez-vous que nous causions sans cérémonie ? me dit-*Il* après quelques banalités.

— Mais bien volontiers, répondis-je, si Votre Majesté le désire.

— Ach !... C'est que j'ai quelque chose de bien délicat à vous demander...

Je frémis... Allais-je être distinguée « particulièrement » par ce puissant souverain ?

— Voilà, continua-t-*Il*, vous êtes toute grâce et tout charme... Vous incarnez pour moi la Parisienne, comme je vous l'ai dit hier, la Parisienne que je ne connais que par ouï dire !...

Décidément, l'heure la plus troublante de ma vie allait sonner.

— Répondez sans rire à ma question, reprit mon auguste interlocuteur. Portez-vous des dessous de soie ou de lingerie ?...

Je tombai de mon haut. A quoi avais-je rêvé ?...

— Sire, fis-je un peu interloquée, à part les bas, une femme vraiment élégante ne supporte que le contact du seul linge, j'entends d'ailleurs le linge le plus arachnéen.

— Arachnéen, s'écria-t-*Il* tout joyeux en tirant un carnet. Je note arachnéen. Je vais faire une grosse commande d'arachnéen pour ma femme et mes filles. Donnez-moi l'adresse de votre fournisseur.

Je la donnai. L'entretien était terminé.

Le lendemain, à Paris, tous les quotidiens annonçaient que j'avais fait faire un grand pas dans la conciliation au différend qui divisait notre pays et celui qu'*Il* gouvernait.

Quand la troupe quitta la capitale de ce monarque si peu expert en dessous, j'appris qu'il avait voulu connaître ceux d'une de mes camarades, superbe créature, belle comme une statue grecque, mais godiche comme une fille de ferme.

Tout émue d'un tel choix, cette délicieuse enfant, introduite au palais par un confident, fut priée de se mettre au lit et d'attendre qu'il plût à son royal admirateur de venir lui dire deux mots.

Hélas ! tant d'honneur la mit sens dessus dessous, et quand elle se trouva en présence du souverain, son trouble fut tel que... comment dirai-je ?... il se manifesta par un bruit aussi imprévu que peu protocolaire.

LUI, sans se frapper, observa simplement :

— Pour un chef d'État, l'usage exige vingt et un coups !

Et l'héroïne de cette histoire, qui me la raconta elle-même en confidence, conclut ainsi :

— J'ai jamais compris pourquoi il a parlé de vingt et un coups, d'autant plus que... Ah là là ! ce qu'il était loin du compte !

Nous gagnâmes les provinces balkaniques. Là, nous n'étions jamais bien sûrs de jouer le soir, à cause des petites révolutions locales si fréquentes en ces doux pays. Nos malles nous furent ravies,

un jour, par des brigands; Beckmann put les racheter moyennant quarante fauteuils pour la représentation suivante : le chef de la bande avait été autrefois marchand de billets à Paris, et, se souvenant de son ancien métier, il vint vendre ses coupons, plus cher qu'au bureau, à la porte du théâtre où nous étions en représentation.

A Andrinople, en pleine émeute, alors que les troupes et le peuple se flanquaient des coups de fusil, nous avons joué, sans trop d'émotion, comme si de rien n'était. Il y avait foule. Une petite femme de la troupe ne s'en étonna pas, car, disait-elle, on « s'était battu » au bureau de location !

Dans ces contrées orientales, les deux ou trois petites dames qui n'avaient pour toute rémunération que le « casuel » ne faisaient pas leurs frais. Elles ne possédaient pas, quoique rondelettes, des charmes assez copieux pour les amateurs de là-bas.

En Turquie, une des pièces annoncées fut supprimée par la censure, parce qu'elle contenait cette phrase : « Non, ce n'est pas moi, c'est le Grand Turc. » Le haut fonctionnaire pouvait s'attendrir; notre imprésario lui délégua dans ce but la jeune personne la plus rebondie de la

troupe, celle que depuis son aventure avec *LUI* nous appelions la Femme-Canon. Le censeur la reçut et la renvoya avec mépris. Entre temps, Beckmann avait eu quelques renseignements sur les goûts intimes de ce personnage. Et comme parmi nos camarades hommes il y en avait un, très joli garçon et très efféminé, dont la réputation quant aux mœurs n'était pas parfaitement orthodoxe, ce fut lui qui dut faire une nouvelle tentative pour que l'interdiction de la pièce fût rapportée.

Il y réussit pleinement !...

Les artistes — hommes surtout — eurent du succès là-bas. La femme d'un préfet moldo-valaque, qui usait ses loisirs à dévorer ces publications spéciales répandues en Europe par les Allemands sous forme d'œuvres françaises, voulut s'offrir une heure de plaisir fou et parvint à joindre dans sa chambre d'hôtel notre jeune premier, un beau gars dont l'allure athlétique était fort engageante...

La dame était ardente et bien faite. Elle se jeta dans les bras du jeune homme.

— Tou vas, lui dit-elle, mé faïré connaître toutes les ioies dé l'Amor...

Mais ce fut elle qui stupéfia son partenaire, pour-

tant expert en ces sortes de choses. Il resta abasourdi : toutes ses notions en matière de... divertissements n'étaient que de la Saint-Jean auprès de celles de la préfète. Quand tout fut épuisé :

— A présent, dit la curieuse d'amour, il faut qué tou mé fais lé vice français !...

Le jeune homme en resta baba, m'a-t-il confessé depuis.

Une chose assez commode pour les Français en excursion dans ces parages, c'est qu'on y parle presque couramment notre langue. Cependant, il se produit quelquefois des malentendus.

A Salonique, je tombai en pleine émeute. Des troupes armées parcouraient la ville.

— C'est l'état de siège, dis-je au patron de mon hôtel ?

— Oui, oui, me répondit-il.

Cinq minutes après, remontée dans ma chambre, j'entendis frapper à la porte.

— Entrez !...

Une femme de chambre m'apporta une baignoire de forme particulière.

— Bain de siège ! dit-elle.

Le patron avait mal compris...

Enfin, nous revînmes vers des nations moins sauvages. Vienne me plut énormément. Un grand

seigneur hongrois,le comte X..., officier de cavalerie richissime, se fit présenter à moi et me guida dans tous les établissements élégants de la ville. Il fut exquis de complaisance, tout à fait gentleman, et bien que visiblement j'eusse fait grande impression sur lui, ne se départit pas de la plus respectueuse camaraderie. Et ma foi, quand je dus le quitter, ce ne fut pas sans un serrement de cœur... Nous restâmes d'ailleurs en correspondance, et ce fut la plus délicieuse rencontre de ma vie...

Nous devions nous revoir, comme je le conterai plus tard.

J'ai gardé de ma tournée à traverse l'Europe un exquis souvenir.

Grâces en soient rendues à Beckmann.

CHAPITRE DOUZIÈME

Dans les Salons.

Les five o'clock du *Figaro*. — Le poète chevelu, ses œuvres et celles de sa « dame ». — « Papa, tu sues ! » Chez le milliardaire. — En province. — On est bien nourri. — Le sous-off régisseur. — Le prince des Trente-six bêtes. — Et mon vase de Sèvres ?

L'actrice en vedette est sollicitée bien souvent, moyennant de beaux cachets, de prendre part à des représentations d'amateurs et à des soirées mondaines.

Souvent de grands journaux organisent des matinées (des five o'clock), auxquelles il est difficile de ne pas prêter son concours ; il n'y a pas là de cachets à toucher, mais on est payé en publicité, ce qui, au prix où est la réclame, n'est pas de la monnaie de singe.

Je fus des premiers five o'clock du *Figaro*.

La maison, de tous temps, a été des plus agréables à fréquenter et j'y ai fréquenté souvent.

Dans le hall du premier étage transformé en

salle de spectacle, un public trié sur le volet venait chaque quinzaine applaudir des artistes d'élite. C'était une occasion pour pas mal d'acteurs de sortir de leur emploi ; et je dois au *Figaro* un des plus gentils succès de ma carrière. C'était vers l'an... Mais ne précisons pas. Svelte alors, je pouvais porter élégamment le travesti. Et costumée en jeune-France, en pantalon de drap gris à sous-pied moulant la jambe, en habit marron, et un jabot bouffant hors du gilet, je dis l'*Ode à la Colonne* avec une conviction telle qu'un plaisantin de l'assistance assura qu'après cela il était convaincu que je n'étais pas femme à bouder sur le rôti.

Le hasard des programmes n'allait pas sans fantaisie.

On voyait à côté l'un de l'autre M. Mounet-Sully et M. Foottit, Mme Sarah Bernhardt et Mlle Mistinguett, M. Le Bargy et M. Dranem.

La salade était complète et le *Figaro* rapprochait toutes les distances.

Tout Paris passa dans l'hôtel de la rue Drouot.

Un de nos poètes chevelus qui sut, à force d'habileté dans le pastiche, faire croire qu'il avait du génie, était marié à une brave dame tout à fait digne d'être la compagne d'un demi-dieu. Elle

aussi avait reçu d'Apollon le don d'aligner les mots selon des mètres divers, en terminant les lignes par des syllabes pareilles, deux à deux, opération qui permet de prendre rang parmi les poètes. Et le couple divin avait un rejeton qui ne faisait pas encore des vers, mais qui devait en faire un jour, sûrement.

La plus suave des Sociétaires d'alors, qui jouait au Théâtre-Français les princesses déplorables avec un petit air très Jenny l'Ouvrière — ce qui l'avait fait surnommer la « Piqueuse de cothurnes » — vient déclamer, à l'une des matinées du *Figaro,* quelques morceaux choisis dans l'œuvre du Maître susdit. Naturellement, celui-ci était invité ; il trônait au premier rang des chaises, avec sa moitié, et, entre deux, le « lardon ».

C'était la dernière fête de la saison, en plein mois de mai, et un soleil « précocement tropical », comme disait la petite Nénette des Variétés, tombait d'aplomb sur le plafond vitré du hall. Il régnait donc une température de serre chaude.

Notre poète ne manquait pas d'embonpoint. Quand la grande artiste commença de dire quelque chose de lui, l'émotion doublant l'effet de la chaleur fit que, comme bien des mortels en pareilles circonstances, notre homme se mit à trans-

pirer. Le lardon remarqua cette dégoulinade qui augmentait à vue d'œil. « Papa, dit-il tout haut, Papa, tu sues ! » Le Poète feignit de ne pas l'entendre, parce qu'une partie du public avait les yeux fixés sur lui. Et l'actrice, cependant, disait des vers... « Papa, tu sues ! Papa, tu sues ! » Ce refrain revint après chaque distique ; et je vous laisse à penser si l'on s'amusait dans la salle.

Aussi la fin du morceau déclamé fut-elle saluée d'applaudissements nourris et tellement enthousiastes que la Sociétaire — laquelle, toute à son art, n'avait rien remarqué — crut de son devoir de faire une surprise agréable à ce public si compréhensif.

— Mesdames et messieurs, dit-elle, je vais maintenant vous dire des vers de Celle qui embellit la vie de notre grand Poète, et qui, comme lui, est en intimité avec la Muse !

Alors, le lardon, qui croyait que c'était fini et qu'on allait passer à des exercices plus réjouissants — Foottit et Chocolat étaient sur le programme — le lardon, ne pouvant plus cacher son dépit, n'y tint plus...

— Ah, m... ! s'écria-t-il... Des vers de maman !

On goûta fort cet intermède, aussi amusant qu'imprévu.

Dans les salons parisiens, les artistes sont accueillis avec beaucoup de courtoisie. On les prie de venir chanter, jouer ou dire quelque chose ; le prix ne se fait pas d'avance ; le travail fini, le maître ou la maîtresse de la maison, en vous faisant offrir des rafraîchissements, vous glisse une enveloppe, dans laquelle des fafiots en nombre variable, mais toujours important, font un petit matelas.

Maintenant, il y a salons et salons.

Dans les vieilles familles nobles ou bourgeoises, on évolue au milieu d'une atmosphère charmante, on est entouré de gens parfaitement corrects, et les domestiques eux-mêmes ont un air de respectabilité fort agréable.

Mais il y a les mufles, les parvenus, les étrangers...

Je fus priée d'aller interpréter chez un richissime Américain quelques monologues de mon répertoire. J'arrivai dans son hôtel, avenue du Bois. Une maid m'introduisit dans un petit salon, où je me trouvai seule.

D'habitude, au contraire, tous les artistes convoqués sont réunis en une salle transformée en foyer commun. Personne ne vint me rejoindre dans le salon. Après une attente très courte, un coup de timbre retentit. La maid me dit : « C'est à

vous ». Elle ouvrit une porte, je vis un petit escalier... Je le montai et me trouvai sur un véritable théâtricule.

Je restai tout d'abord interloquée. Devant moi, étincelante de lumières, une grande salle absolument vide. Et à deux mètres du trou du souffleur, tout seul, en habit, et se carrant dans un grand fauteuil, un monsieur glabre dont la correction d'allures m'eût ravie s'il n'avait fumé un énorme cigare... Je reconnus mon Américain, précédemment aperçu aux courses et au spectacle. L'aventure était un peu bizarre. Je me remis vite cependant, et ayant compris que ce membre des Quatre-Cents se payait un gala pour lui tout seul, je débitai une petite machine.

Mon auditeur ne broncha pas. Il tirait flegmatiquement des bouffées de son havane monstrueux. Quand j'eus fini et que je fis mine de me retirer après avoir salué, le Yankee dit simplement : « Encore ! » Je récitai autre chose. Même impassibilité du « public ». Même « encore ! » à la fin du monologue. Ma foi, le cachet perçu valait bien que je me donnasse un peu de mal. Quand j'eus « vendu ma salade » à six reprises différentes, le gentleman fit : « Wery well », et je compris qu'il me rendait ma liberté. Dans le

petit salon, je retrouvai la maid, laquelle en un jargon clownesque me pria de goûter à des boissons américaines préparées à mon intention.

Puis, brutalement, sans même le présenter sur un plateau, elle me tendit un chèque.

Je faillis me fâcher. Mais le chèque était de deux mille francs... Je l'empochai et m'enfuis, un peu ahurie de ces manières.

Certain gros industriel de Roubaix, devenu millionnaire après avoir débuté comme contremaître d'usine, voulut que j'allasse à ses frais dans sa ville prêter mon concours, moyennant un gros cachet, à une soirée d'orphéonistes qu'il présidait. Il me demandait, par correspondance, d'arriver par le train du matin.

A midi, je descendais du rapide. L'industriel, m'ayant applaudie au théâtre, me connaissait de vue. Il vint se présenter à moi dès que je sautai du wagon. C'était un gros rougeaud, très blond. Il était en complet redingote noir, chapeau haut de forme, cravate blanche. Il me dit :

— C'est vous Mlle X ?...

— Mais oui, monsieur, et vous-même ?

— Van Breghem et Cie, tapis et moquettes. C'est moi que j'ai écrit pour vous avoir. Et alors, comme ça, vous avez fait bon voyage ?

— Excellent.

— La soirée, naturellement, c'est pour ce soir. Si je vous ai fait venir si grand matin, c'est pour *dîner* avec nous, parce que toute la *famile* elle se réunit aujourd'hui, alors, n'est-ce pas, plus qu'on est du monde, plus qu'on s'*amusse*.

Nous montâmes dans un coupé merveilleusement attelé, qui nous attendait devant la gare, et nous arrivâmes devant un petit hôtel tout à fait bien construit.

— C'est ma maison, dit l'industriel. En face, c'est le Beau-Jardin.

Je fus accueillie comme une vieille connaissance par toute une smala cordiale et empressée. Ce qu'il y avait d'étonnant, c'était le contraste de tous ces gens endimanchés et l'ameublement, la décoration du home, vraiment distingués et de haut goût. Après des « apéritifs », on se mit à table vers deux heures pour *dîner*.

Alors défilèrent des plats pantagruéliques, viandes rouges après gibiers, volailles après poissons, dans un pêle-mêle qui eût révolté un maître d'hôtel parisien. Et l'on mangea, l'on mangea ! De temps en temps, ces messieurs ou ces dames s'éclipsaient isolément, puis reparaissaient cinq minutes après visiblement plus à l'aise. Le dessert

fut servi à 6 heures. Quel dessert ! Et l'on chanta chacun la sienne.

On prit le café à table, à 8 heures du soir ! J'allai m'habiller pour la soirée, et la « dame » de l'industriel tint à venir elle-même me servir de femme de chambre.

La représentation des orphéonistes terminée et moi acclamée comme il convient, je revins chez mon hôte — et l'on soupa ! En famille, comme on avait dîné. On mangea jusqu'à quatre heures du matin.

Plus tard, on ne voulait pas me laisser partir. Les bonnes elles-mêmes me priaient de rester.

Toute la maisonnée m'accompagna à la gare. On m'embrassa, on m'invita à revenir bientôt, *pour la ducasse !*

Ah ! les braves gens !

A Paris, une chose amusante à observer dans ces « extra », c'est l'allure des larbins.

Rue Saint-Dominique, rue de Grenelle, faubourg Saint-Honoré, ils sont raides, compassés et volontiers méprisants. On les trouve aimables à la plaine Monceau. Aux Champs-Élysées, ils sont familiers et vous traitent en égaux.

Chez un général de cavalerie, un adjudant

avait été commandé pour présider au bon ordre de la soirée que le haut gradé offrait à ses amis. A mesure que les artistes arrivaient dans le salon qui leur était réservé, l'adjudant demandait :

— Votre nom ?

Ou donnait son nom, amusé. Et le sous-off ajoutait :

— Bon, vous avez le nº 7. Mettez-vous à la suite !

Et il vous désignait d'autorité une chaise à « la gauche » des camarades.

Quand le tour d'entrer en scène arrivait, il vous avertissait.

— Nº 7, à vous ! Vivement, n'est-ce pas ?

Enfin, à la sortie de scène, comme il aurait annoncé « un quart de vin » :

— Vous avez droit aux rafraîchissements, déclarait-il.

Puis il vous tendait l'enveloppe contenant le cachet et vous demandait de lui en donner décharge. Et il vous rendait votre liberté en ces termes, avec un salut militaire :

— Vous pouvez disposer !

J'eus l'honneur de paraître un jour devant le prince de Monte-Paulo, prince régnant il est vrai, mais régnant sur un peuple de croupiers, et dont le sceptre est un râteau !

Un ministre de notre République, dont le passage rue de Rivoli avait favorisé les coups de Bourse de notre prince du Jeu des Trente-six Bêtes et lui avait par conséquent fait encaisser pas mal de monacos, avait obtenu comme récompense — indépendamment d'une petite commission de 20 °/o — la faveur insigne de voir le souverain honorer de sa présence une des ses soirées. La « dame » de notre ministre, — dont la mère avait vendu des comestibles dans le faubourg Antoine — ne se tint pas de joie. Elle voulut faire les choses grandement et, avec l'aide du chef de cabinet de son époux, organisa une petite séance artistique aussi embêtante que réussie.

Vous pensez bien que les troupes subventionnées furent tapées!... Pour ce que ça coûte : des vases de Sèvres... Mais au dernier moment, le programme parut s'annoncer comme un peu « barbant ». J'étais, à cette époque-là, en vedette dans un théâtre de genre où je jouais une revue. Je m'y taillais chaque soir un succès avec d'amusants couplets de Paul Gavault, et le chef de cabinet estima que mon nom ferait diversion auprès de ceux des comédiens et des chanteurs officiels. J'acceptai la proposition qu'on me fit de « prêter mon concours » à la soirée. Et je vins.

On me reçut sans égards. J'étais la « petite femme » sans importance au milieu de grands artistes consacrés. La République, alors, n'était pas encore athénienne et l'on ne prévoyait pas un Président qui, comme notre Poincaré, s'aviserait que Paris est Paris et que le premier à Rome doit être plus *dessalé* que le dernier à Bouzy-les-Melons. Un attaché imberbe m'aborda cavalièrement, tandis que j'attendais mon « tour », et se permit d'esquisser des gestes appris au Quartier quand il y faisait la bombe. La ministresse, qui vint complimenter pendant un entr'acte ces messieurs et ces dames des grands théâtres, ne parut point s'apercevoir de ma présence, ou presque. Convoquée pour onze heures, c'est-à-dire aussitôt après ma dernière scène de la revue, j'attendais encore à minuit qu'on voulût bien me faire entrer en scène... Je résolus de me venger.

Et lorsqu'on vint me dire : « A vous! » je renvoyai mon accompagnateur, déclarant que je m'étais subitement enrouée et que, ne pouvant chanter, j'allais dire des vers, des vers de Musset.

Car je m'étais prise d'amour pour ce poète alcoolique, et je lui portais alors une réelle admiration. (Il y a des années où l'on est jeune.)

Du Musset?... Le chef de cabinet fit la grimace.

Il avait escompté l'effet de mes couplets... Mais mon nom figurait au programme, il fallait qu'on m'entendît. Le souverain en serait quitte pour une *Andalouse au sein bruni* ou quelque *Ballade à la lune.*

Je dis autre chose, autre chose de plus sérieux, que je savais sur le bout des doigts.

Et à mesure que je récitais, je voyais le prince des Trente-six Bêtes pâlir progressivement, tandis que s'agitaient sur leurs sièges le ministre, le chef de cabinet et, debout au fond de la salle, les attachés et les larbins. La fille de la charcutière était cramoisie, et il semblait que des milliers de fourmis eussent envahi ses formes inférieures très rebondies... Tout le monde, derrière l'*Invité*, me riboulait des callots terribles, on me faisait signe de cesser. Et j'allais, j'allais...

Que récitais-je donc? *Une bonne fortune,* tout simplement! Le titre n'est pas méchant... Mais après une soixantaine de vers d'un sens quelconque, on arrive à ceci :

Vous qui venez ici, laissez bas l'espérance.
Derrière ces piliers, dans cette salle immense,
S'étale un tapis vert...
Les croupiers nasillards chevrotent en cadence,
Au son des instruments, leurs mots mystérieux;

Tout est joie et chansons; la ROULETTE commence :
Ils lui donnent le branle, ils la mettent en danse,
Et ratissant gaîment l'or qui scintille aux yeux,
Ils jardinent ainsi sur un rythme joyeux...
L'abreuvoir est public, et qui veut y vient boire.
J'ai vu des paysans, fils de la Forêt-Noire,
Leurs bâtons à la main, entrer dans ce réduit.
Je les ai vus penchés sur la bille d'ivoire...
Je les ai vus debout, sous la lampe enfumée,
Poser sous les râteaux la sueur d'une année,
Et là, muets d'horreur devant la destinée,
Suivre des yeux leur pain qui fuyait devant eux...

Ah! il en faisait une tête, le Roi-Croupier!

Nul applaudissement ne salua ma sortie, et je regagnai seule ma voiture.

J'ai su depuis que le prince avait pris congé brusquement et que la ministresse était restée quinze jours au lit à la suite de cette algarade. Elle avait eu « les sangs tournés ».

Tout-Paris fit des gorges chaudes de cet incident et je fus aussitôt la « femme du jour ».

J'attends toujours mon vase de Sèvres...

CHAPITRE TREIZIEME

La Revue du Cercle.

Soirées artistiques dans les Cercles. — Les traditions de l'*Esbloquant*. — Des distributions extraordinaires. — Un survivant des Tuileries. — La Revue. — Répétitions mouvementées. — Idylle dans un réduit. — Je revois le comte Z.... — Les deux représentations de la Revue.

Les représentations « en dehors » du théâtre ne se bornent pas aux soirées ou aux matinées mondaines. Il y a aussi les cercles.

Aujourd'hui, tous les cercles donnent des représentations. Le plus infime des tripots trouve le moyen d'en multiplier l'occasion. La Sainte-Cagnotte se fêtant d'un bout à l'autre de l'année, c'est sous son seul patronage que se placent les organisateurs des soirées *artistiques*. On ne prend pas la peine de chercher quoi que ce soit d'original. Des régisseurs de café-concert sont chargés de composer à forfait un programme.

Ces messieurs font venir des petites femmes à

qui ils distribuent des cachets minimes ou pas de cachet du tout. De sorte que le bénéfice, pour eux, est considérable. Pour les petites femmes, il est parfois d'importance, malgré tout, car elles peuvent rencontrer, grâce à cette exhibition, le riche provincial ou le bon rasta qui prendra leur adresse et qui saura le lendemain, si le bac ne l'a pas trop décavé, se montrer généreux après quelques légères complaisances accordées.

Et comme les « soirées artistiques » amènent du monde, la partie qui les suit est grosse. La cagnotte récupère huit ou dix fois ce qu'elle a dû débourser. Tout le monde est content, même les pontes malheureux qui ont la consolation de se dire : « J'ai perdu cent louis, mais je me suis offert à l'œil un petit spectacle qui valait bien cent sous. »

Si vous le voulez bien, nous ne nous occuperons pas de ces claquedents. Il y a mieux.

Plusieurs grands cercles, des cercles fermés, où l'on ne peut entrer qu'après avoir montré patte blanche, — c'est-à-dire après avoir été agréé par ceux qui sont déjà de la maison — ont la jolie habitude de donner une fois l'an un spectacle original, qui ne puisse être vu que là. On convie les amis du dehors, et ces petites solennités ont un intérêt énorme pour le Tout-Paris.

Le *Cercle des bigotphones*, plus exactement la *Coopération éclectique,* ou encore l'*Esbloquant,* dame le pion à tous ses rivaux pour la richesse, la qualité, la nouveauté de ce qu'il offre à ses invités. Tous les ans, un ou plusieurs de ses membres écrivent une revue; on va chercher, pour la distribution des rôles femmes, ce que les grands théâtres ont de mieux. J'ai sous les yeux un de ces programmes, qui remonte à quelques années et où figurent les noms de Mmes Reichenberg, Baretta, Broisat, Samary, toutes de la Comédie-Française; — il est d'usage que les rôles d'hommes soient tenus par certains membres du cercle qui sont des amateurs éprouvés. — Une autre revue eut comme principales interprètes Mmes Jeanne Granier et Gabrielle Réjane. Le dessus du panier, quoi !

Aussi, la faveur d'être demandée par ces messieurs est-elle très prisée. Ça prouve ou qu'on a du talent, ou qu'on est à la mode, ou bien encore qu'on a des relations.

Je ne sais pas si l'*Esbloquant* donne des revues comparables à celles de jadis. C'est possible. Mais je doute que le « déplacement d'air » provoqué par leur mise en scène et leur production devant le public — un public d'élite — soit du même volume qu'autrefois.

C'est que les *Bigotphones* possédaient le duc de Pasça. Le duc avait été la coqueluche des dames de la Cour, pendant les dernières années de l'Empire. Point de fête aux Tuileries, à Compiègne ou à Saint-Cloud sans « le petit de Pasça ». Déjà très jeune — car il devait être jeune toute sa vie ! — il troussait galamment le couplet, chantait la romance et la chansonnette avec tout juste assez de talent pour ne point être comparé à un professionnel, et savait se donner un mal du diable pour régler une scène de vingt lignes à deux personnages.

Quand je l'ai connu, c'était encore un tout jeune homme de cinquante-cinq à soixante ans, frétillant, empressé auprès des femmes, faisant des mots faciles. Il avait une moustache et une barbiche blanches qui semblaient faites de coton hydrophile et qui semblaient des postiches, tellement derrière elles le visage et les yeux pétillaient de jeunesse. Je dois ajouter que tant de frivolité ne l'empêchait pas d'être un honnête homme, un homme dans toute l'acception du terme. Il avait vaillamment fait son devoir lors de l'Année Terrible, et tout en égayant de sa bonne humeur une société acquise aux idées nouvelles, il restait fidèle, au plus profond de son cœur, à la monar-

chie déchue qui avait accueilli ses débuts de gentil amuseur mondain. S'il a fait des conférences, ce fut tout à la fin de sa carrière, quand les années accumulées et la certitude de voir bientôt la fin venir lui eurent donné — enfin ! — un peu de gravité bienséante. Quel exemple à méditer pour M. André de Fouquières !

Le duc de Pasça, aux *Bigotphones,* écrivit seul ou en collaboration plus de trente revues. Il ignorait, naturellement, le métier d'auteur et était exempt de rosserie. Pour que sa réputation restât, dans les siècles futurs, celle d'un véritable amateur, il a pris le soin de faire imprimer sa production dramatique. Le comique anodin de son dialogue, la naïveté non voulue de ses couplets, la touchante candeur de ses calembours ne peuvent laisser là-dessus aucun doute à la postérité. Il chantait ainsi, par exemple, la fameuse *Revalescière du Barry :*

Je suis la Revalescière,
C'est moi que dans tout Paris
On appelle la sorcière,
Grâce aux maux que je guéris.

Panacée à tout usage,
J'excelle dans tous les cas,
Et même du bavardage
Je guéris les avocats...

Charmant, n'est-ce pas ?

Le shah de Perse se livre à des jeux de mots :

« Vous voulez faire de moi un *shah pitre ?* me faire traiter de *shah braque ?...* Je suis un *shah prompt*, ça vaut mieux que d'être un *shah lent !...* »

Eh ! eh !...

C'est lui qui vint me demander aux Variétés, quand j'y jouais... (diable, ça ne nous rajeunit pas !) je ne sais plus trop quelle pièce, d'être la commère de sa revue de l'année.

— Ce sera très brillant, me dit-il, je compte sur Sarah Bernhardt pour jouer le rôle de Petit Bob, et sur Marie Laurent pour parodier celui de Rosita Mauri dans *La Maladetta.*

J'acceptai. Il partit ravi. Et quelques jours après les répétitions commencèrent.

Hélas ! Il y eut d'abord de grosses désillusions pour notre charmant auteur. Sarah Bernhardt s'en fut en Amérique, pour une tournée de trois ans et demi ; quant à Marie Laurent, elle ne se vit pas du tout dansant le pas de l'Amphore. Mais elles furent remplacées, la première par Céline Chaumont, la seconde par Alice Lavigne. Et tout s'arrangea le mieux du monde.

Je venais répéter assidûment. Mais les autres

actrices y mettaient moins de conscience. Alors, ça ne marchait pas très bien. D'autant plus que ces messieurs les membres du cercle qui tenaient les rôles masculins s'affirmaient d'une impéritie sans égale. Il n'y avait que mon compère pour se débrouiller convenablement. Par malheur, il était affligé d'un fâcheux défaut de prononciation : il zézayait comme je doute qu'on ait jamais zézayé avant lui et depuis; le plus terrible, c'est qu'il ne s'en était jamais aperçu, et il prodiguait, quant à la diction, de précieux conseils à ses collègues : « Mon shhher, disait-il, votre articulathhhion est défectueusshhe; il faudra shhhoigner shhela! » Dans les premiers temps, il me donnait bien envie de rire. Mais je m'y habituai peu à peu.

Les petits rôles étaient distribués à des demoiselles sans importance qui, elles, se piquaient au jeu et n'étaient jamais en retard de cinq minutes. Seulement, quand c'était à elles d'entrer en scène, on ne les trouvait jamais sur le plateau.

Alors, on partait à leur recherche dans tous les coins du cercle, presque désert l'après-midi. On savait bien qu'elles s'étaient « isolées » dans les locaux les plus discrets du logis, parce qu'il ne faut pas perdre son temps, et que les messieurs de l'*Esbloquant* étaient des gens très corrects,

prompts à rémunérer comme il convient les menus petits services qu'on pouvait leur rendre...

Une grande belle fille blonde, entre autres, était très demandée. Au bout de trois semaines d'un labeur acharné, elle ne tenait plus sur ses jambes, parce que, déclarait-elle, « depuis » ces sacrées répétitions, « elle n'avait même plus l'après-midi pour dormir. » Un jour — aux approches de la répétition générale — il parut absolument nécessaire qu'elle répétât enfin la courte scène qu'elle jouait au troisième acte. On l'appela en vain.

Quelqu'un l'avait vue disparaître en compagnie d'un clubman très en muscles que des exploits bien connus avaient fait surnommer Midi. On explore les réduits les plus obscurs, on appelle Midi et la belle fille. Rien. Enfin, du côté de l'office, quelqu'un poussa la porte du réduit où les domestiques jetaient les nappes et les serviettes après les repas. Et là, mollement étendus dans un désordre significatif, et ronflant, comme des bienheureux, on découvre, encore enlacés, Midi et notre camarade... Ils s'étaient endormis sur le tas, les malheureux !

La « Générale », réservée aux seuls membres du cercle, marcha cahin-caha. On fit quand même à

l'auteur et à ses interprètes un gros succès... Puis on soupa. Et des idylles s'ébauchèrent...

J'eus, ce soir-là, une grosse joie. Je trouvai, en arrivant dans la salle du souper, un monsieur très élégant qui m'attendait. C'était le gentilhomme hongrois dont j'ai déjà parlé et qui, à Vienne, s'était si bien tenu avec moi. J'avais conservé de lui un souvenir très ému. Il m'avait écrit à plusieurs reprises, mais je ne lui avais pas répondu, me disant : « A quoi bon ? Il est officier dans l'armée autrichienne, nous sommes destinés à ne jamais nous revoir, ou si peu... »

Et puis, je le trouvais là, tout à coup ! Mon cœur en battit la breloque.

Il sollicita « l'honneur » de s'asseoir auprès de moi, et pendant le souper il me conta que son grand désir de me rejoindre l'avait poussé à solliciter un congé. Il s'était, dans un précédent voyage, fait admettre à l'*Esbloquant*. Et, arrivé de la veille, il avait appris avec bonheur que je jouais la Commère de la Revue. Il était donc tout naturel que je le trouvasse là, tout à l'heure, m'attendant.

Il fut exquis de galanterie, ne se permit aucune privauté, ne me parla même pas d'amour. Il m'assura de son amitié et de son dévouement,

et me dit mille choses charmantes, dans un français très correct, avec une pointe de cet accent hongrois qui ressemble un peu à l'accent italien et pas du tout à l'accent allemand. Bref, j'oubliai les autres convives, et quand vint l'heure du départ, c'est dans sa voiture que je montai. Il me déposa à ma porte, me baisa la main en me disant au revoir, et ne fit rien pour que je l'invitasse à monter chez moi, sous prétexte d'une tasse de thé ou de tout autre chose.

Le lendemain, à mon réveil, je trouvai une gerbe de roses qu'il m'avait envoyée. Je devais le voir ainsi tous les soirs, pendant les quinze jours qu'il passa à Paris, et trouver chaque matin chez moi une nouvelle gerbe de fleurs. Quand il partit, j'eus un gros chagrin, mais je lui sus gré de m'avoir traitée autrement qu'on ne nous traite ordinairement, nous autres femmes de théâtre qui avons la réputation d'être si faciles...

La première de la Revue du duc de Pasça fut très brillante. Elle était réservée surtout à l'élément demi-mondain, les membres du Cercle conviant seulement à la seconde (et dernière) représentation les femmes du monde. Il arriva même ceci qu'une jeune mariée, désireuse de rejoindre son époux au cercle et se trompant de date, se

présenta le premier soir. Le portier fut scandalisé.

— Madame a mal lu son invitation, dit-il. C'est demain, le jour des femmes honnêtes. Aujourd'hui, c'est les cocottes !

Et il y en avait, des cocottes ! La vieille garde avait donné, et les recrues aussi. Beaucoup d'artistes également, toutes les professionnelles du bêchage, si fréquemment vues aux générales, dans les théâtres ! Toutefois, à l'*Esbloquant,* elles ne venaient pas pour éreinter la pièce, ni les acteurs amateurs, mais bien les cinq ou six camarades enviées qui avaient été choisies par l'auteur et la commission.

En dépit de cet élément plein de malveillance, l'auditoire fut délicieux. Chacun eut sa part de succès et votre servante fut particulièrement applaudie.

Je fus « trissée » dans les couplets de « La Source de l'Avre » (j'avais un costume délicieux de Landolff), je m'en souviens encore.

Je chantais sur l'air de la *Veuve du Malabar :*

Je vivais heureuse et tranquille
En un beau pays que j'aimais,
Et les bruits de la grande ville
Jusqu'à moi n'arrivaient jamais.

Hélas! il faut que je les quitte
Ces lieux dès l'enfance chéris,
Je dois alimenter Paris...
Ah! quel travail, pauvre petite!
Parisiens, ne craignez rien,
Car je suis pure
Et sans souillure,
Je vous abreuverai très bien.
Oui, sans effroi
Et sans émoi,
Dégustez-moi!

Et dire qu'on trouvait ça très polisson!

Il en alla de même à la seconde, devant les femmes honnêtes...

Il n'y eut donc que des heureux. Le duc de Pasça rayonnait. Il me gratifia d'un petit Meissonnier auquel il attachait beaucoup de prix et que je me promis bien de vendre par la suite pour m'acheter un bibelot à mon goût...

Quelques jours plus tard, l'aimable duc se présenta chez moi tout frétillant.

— Ma chère amie, dit-il, j'éprouve une grande joie dont je tiens à vous faire part. Le souffleur du cercle a eu l'indiscrétion de faire lire mon manuscrit à un vrai directeur, qui me demande ma revue pour la monter.

Et après un temps, comme je ne m'exclamais pas autant qu'il l'eût souhaité, il s'écria :

— Pensez donc, il ne dépendrait que de moi d'être joué, dans trois semaines, à la Gaîté-Montparnasse!...

Et il s'empressa d'ajouter :

— Mais cela n'est pas possible, hélas! Ils sont trop jaloux de moi, au cercle, pour que je leur fasse des infidélités!

CHAPITRE QUATORZIÈME

Le Pesage d'Auteuil.

Le jeu aux courses. — Le système de Daubray. — La journée des Drags. — Le royaume des couturiers. — La scène au pesage. — Le petit jeu des surnoms. — Nancy Boulard et son jockey. — « Je câônnais! » — Adultère d'écurie. — Le grand bookmaker. — Octavie Maroux, chevalier du Mérite agricole. — Paris en « kub ».

Si l'encouragement de la race chevaline indiffère complètement aux gens de théâtre, il n'en va pas de même des réunions sportives dont elle est l'objet.

D'abord, elles sont un prétexte pour jouer, et l'on sait que les comédiens sont très joueurs. Et puis, pour les acteurs et les actrices en vedette, c'est encore une façon d'occuper la foule de leurs précieuses personnes; et l'exhibition d'une femme à la mode, dans l'enceinte d'un pesage chic, est encore une forme de spectacle.

Ah! le jeu! c'est la plaie de notre corporation! Dans les sous-préfectures les plus reculées, les

cabots, au café du Théâtre, passent tout le temps que n'exigent pas les répétitions ou les représentations, à jouer à la manille ou au bridge, au rams aussi, exercice désuet mais passionnant, que le père Bucaille, un vieux de la vieille, définissait ainsi : « Le rams est un jeu pratiqué presque exclusivement par les comédiens ; il consiste à dire : « Je prends la fille! » et : « Je suis arrangé en canard! »

A Paris, il y a les tripots. Il y a aussi les courses. Les courses ont surtout cet avantage qu'elles permettent d'employer des systèmes innombrables et compliqués pour perdre son argent. S'il y a constance dans le malheur, il y a aussi, en compensation, diversité. Ce n'est pas ennuyeux, puisque l'uniformité seule engendre l'ennui...

J'ai connu, dans ma jeunesse, le grand comique Daubray, qui était un fervent de nos hippodromes parisiens. Il avait inventé un système bien à lui. Il prenait le programme de la réunion. Il additionnait les numéros des chevaux partants, leur âge et l'âge de leurs jockeys. Cela lui donnait un total X. Il faisait la somme des chiffres de ce total et obtenait ainsi le numéro du cheval à jouer gagnant. Il lui est arrivé quelquefois de gagner. Pourquoi pas?

Comme tout le monde, j'ai joué et j'ai perdu. Mais je n'avais pas le feu sacré et je misais sans passion. Ce qui m'intéressait surtout, c'était l'aspect du pesage, aux grands jours.

A présent, on préfère les matches de boxe. Deux belles brutes aux muscles saillants qui, réciproquement, s'aplatissent le nez, se pochent les yeux, se cassent les dents, font gicler le sang, paraissent beaucoup plus intéressants que des chevaux qui détalent et sautent des obstacles. Le plaisir est plus direct, plus prenant. Et puis, aux courses, les sens ne sont pas excités, tandis que l'admiration soulevée par des athlètes bien en forme peut se traduire autrement qu'en paroles. Il y a, pour certaines femmes, dans les aventures un peu poussées avec les boxeurs, un ragoût spécial. Les difficultés d'approche, d'abord; car les managers font bonne garde autour de leurs « poulains » pour que les petits jeux de l'amour ne les mettent pas en infériorité, et puis la joie, quand on réussit, de l'emporter sur des tas de rivales. Je ne comprends guère ces distractions — je suis d'une autre époque — et Tristan Bernard ne me pardonnera pas cet aveu !

Donc, j'ai beaucoup fréquenté les pesages. Et comme le plaisir d'être d'une réunion élégante

m'attirait surtout, c'est Chantilly et Auteuil qui avaient mes préférences.

Ah! le pesage d'Auteuil, le jour des Drags!

La Société des Guides organise, ce jour-là, un défilé de mail-coaches. Place de la Concorde, les voitures attendent, dès une heure de l'après-midi. Les mondaines arrivent et, troussant leurs jupes, montent par les petites échelles au haut des voitures. Les gentlemen prennent les guides et, correctement, au petit trot, les véhicules, fleuris de toilettes claires, s'en vont par le Bois — tandis que les valets de pied, dans l'intérieur des mails, se décrivent les choses, charmantes ou désastreuses, que les belles dames ont laissé voir, tout à l'heure, quand elles gagnaient leurs banquettes aériennes.

Puis c'est l'entrée dans le champ de courses, sur la pelouse, les courbes savantes décrites par les attelages, et la descente, au moyen des mêmes petites échelles — avec les mêmes révélations des dessous qu'au départ. Et l'on gagne le pesage.

Le pesage, ce jour-là, est la terre conquise des couturiers. Tout ce que la mode peut inventer de joli et de cocasse, toutes les excentricités, toutes les trouvailles, s'y donnent libre cours. Et c'est délicieux. Le Grand Steeple, qui a eu lieu le dimanche précédent, et le Grand Prix, qui viendra

le surlendemain, sont des fêtes populaires, et dans les enceintes réservées on voit, à côté des élégances traditionnelles, bien des endimanchements et des horreurs. Mais aux Drags, les pires audaces couturières choquent parfois le bon sens, — jamais le bon goût; c'est, quant aux élégances, le point culminant de la saison.

Vous pensez bien que les comédiennes — et même les comédiens — prennent bien garde de ne pas manquer la réunion. Et tout Cabotinville est là. Il n'y a pas de répétition qui tienne.

— Comment ! Toi ici, aujourd'hui ! dit quelqu'un à la toujours espiègle Lucy Dinard, alors qu'elle était officiellement la maîtresse de son directeur, X... Et vous répétez la pièce en costume ! Tu vas te faire mettre à l'amende !

— Je m'en fiche, répondit la charmante personne, de cette voix aigrelette qui a tant de charmes. C'est X... qui la payera !

Les gens du monde se désignent les comédiens...

— Tiens, celui-là, c'est Machin, tu sais bien... celui qui coupe les liards en quatre...

— Ah ! oui... *Tire au franc !...*

Car le petit jeu des surnoms, qui fut à son apogée il y a quelques années, a toujours existé et existera toujours; il permet de synthétiser, avec

leurs qualités et leurs défauts — surtout leurs défauts — les gens connus.

Ce vieillard, qui porte beau, a joué devant des rois. Il porte une épingle de cravate offerte par l'empereur Guillaume, des boutons de manchettes donnés par le Tsar, et une canne à pomme d'or, cadeau du feu roi d'Angleterre. Il ne joue plus depuis longtemps, mais il ne veut pas qu'on l'oublie, il plastronne encore, à quatre-vingts ans; aussi l'appelle-t-on *Matuvusalem*.

Poupée un peu ridée, voici une petite divette, dont les ardeurs amoureuses augmentent à mesure qu'elle vieillit. Il lui faut de tout jeunes amoureux, dont elle fait étalage : c'est la *Voleuse d'enfants!*

La grosse chanteuse qui interpréta, vêtue à l'antique, tant de vieux opéras, passe, en déplaçant un énorme volume d'air, et l'on murmure : *Tanagra-double ;* la *Tour de mammelle ;* le *Peplum-pudding*.

Une tragédienne de même corpulence, sanglée dans son corset : *Nichon de l'Enclos*. Un sociétaire, poseur et sans talent : la *Poire-entière*. Une étoile, dont, méchamment (et faussement d'ailleurs) on dit que l'approche est redoutable : L'*Engrais tel qu'on le parle, Enghien chez soi*.

Mais les comédiens se vengent et, de leur côté, blaguent certaines notabilités qui ne sont pas du théâtre.

Attollite portas! Voici le leader socialiste, tout fleuri, et dans un état d'embonpoint réjouissant, qui contraste avec l'austérité de ses théories : l'*Ascète au beurre.* M. Alexandre Duval : *Godefroy de Bouillon.* Un propriétaire d'écurie de courses, que la nature a gratifié d'une échine toute contournée : *Pistenhuit.* Ce ministre a épousé une femme légère, mais riche : *Pige-grue.* Edmond Blanc, le riche sportsman : l'*Or du Ring.* Un des rois de la finance, obèse : l'*Adipeux-roi,* et, comme il porte un nom sémite et qu'il va sans cesse, pour ses affaires, de Paris à Berlin, de Berlin à Londres, de Londres à New-York, on ajoute : le *Suif-Errant...*

Un recueil de tous ces surnoms ferait, comme longueur, la pige à un roman de Pierre Decourcelle.

Dans le paddock, la vue des jockeys évoque des histoires légendaires.

On se souvient de la pauvre Nancy Boulard, qui assura jadis, par sa drôlerie, le sort de vingt vaudevilles falots.

Nancy Boulard était une assidue des courses, en

toute sincérité. Elle adorait les chevaux, elle ne pouvait se passer de l'émotion du ring. Aussi, à trente ans, elle tomba follement amoureuse d'un jockey, Jack Marckett, qui en avait dix-huit, l'âge minimum que la loi exige pour le mariage.

Nancy, pour avoir bien à elle ce produit de la terre anglaise, voulut l'épouser, malgré la différence d'âge. Jack consentit et obtint de ses parents l'autorisation nécessaire. Mais sa fiancée avait une fille naturelle, d'une dizaine d'années, et Jack dut promettre de la reconnaître.

Il s'en fut, dans ce but, à la mairie de la rue Drouot, et s'adressant au concierge :

— Pâdon, dit-il, avec l'accent de Foottit qui lui était naturel, je viens pour *câônnaître.* Indiquez moâ « l'Office » pour *câônnaître.*

Le concierge ne comprit pas tout d'abord. Après dix minutes de dialogue macaronique, la lumière se fit dans son esprit, quand l'Anglais eut exhibé quelques papiers.

— Ah ! vous venez pour reconnaître un enfant naturel ?...

— Yes... je viens pour *câônnaître.*

— Bon... Alors, venez, je vais vous conduire, ça ira plus vite que de vous expliquer.

L'employé chargé du service, quand il eut exa-

miné les pièces apportées par Jack Marckett, resta stupéfait :

— Comment! vous voulez reconnaître cette enfant?

— Yes!

— Mais elle a dix ans... et vous dix-huit... vous n'y pensez pas?...

— Yes, je pense. Ce était convenu...

— Vous ne pouvez pas avoir eu une fille à huit ans!

— Je m'en fous! On m'a dit de *câônnaître,* je *câônnais!...*

— Mais réfléchissez, votre fiancée et vous... voyons... vous auriez... quand vous aviez sept ans!... Mais c'eût été pour elle un cas de correctionnelle!...

— Je m'en fous!... On m'a dit de *câônnaître,* je *câônnais!...*

— Je n'accepte pas votre déclaration...

— Yes... vous accepterez... On m'a dit de *câônnaître...* je *câônnais!*

Et il ne voulait pas en démordre. On dut le mettre, de force, à la porte. Et il criait, en se débattant :

— Je me plaindrai à ma ambassadeur... On m'a dit de *câônnaître...* je *câônnais!*

Pauvre Nancy Boulard ! Sa fille n'eut pas de père...

L'odeur d'écurie a sur certaines femmes une influence indiscutable...

Tout le monde sait que certaine courtisane, aussi célèbre que persistante, qui s'exhiba souvent sur les planches, épousa, elle aussi, un jockey.

Le ciel bénit cette union, car les époux n'eurent pas d'enfant.

Mais vingt bonnes années de service amoureux n'avaient pas encore cuirassé le cœur de la dame contre les surprises sentimentales; mariée à un jockey, elle s'éprit d'un entraîneur, et le lui fit connaître.

L'entraîneur couronna sa flamme.

Le jockey apprit son malheur. Il n'était pas jaloux du passé, mais il prétendait rester maître du présent.

Et, un jour, en plein paddock, il injuria l'amant de sa femme, qui lui répondit comme il convient. On en vint aux mains, et ce fut un beau combat, l'entraîneur boxant, le jockey donnant des coups de cravache.

Un divorce devait être la conséquence de cet incident. Quand les époux comparurent devant le juge pour la tentative de conciliation exigée par la loi, ils eurent affaire à un magistrat très pari-

sien, qui fit de son mieux pour atténuer les torts de la coupable.

— Voyons, dit-il au Sganarelle du paddock, soyez indulgent. La faute n'est pas grave, avec un entraîneur... L'entraîneur, reconnaissez-le, est toujours en communauté d'intérêts et de sentiments avec le jockey... le premier prépare, le second monte...

Quels êtres hybrides et bizarres se rencontrent au pesage ! Voici un bookmaker. Il est constamment en situation de se voir empoigner par deux sergots et conduire au Dépôt. Il a eu des procès, jadis, dont il s'est tiré indemne, mais sans prestige. Il est riche, très riche... Toutefois, son argent à lui a une odeur... une mauvaise odeur. Et bien des pauvres bougres, qu'il toise avec mépris, du haut de ses cinq ou six millions, ne voudraient pas être à sa place.

Cependant, une foule empressée salue cet individu équivoque. Des auteurs notoires, des artistes, des directeurs, des gens du monde lui serrent la main avec effusion. Les femmes les plus élégantes sont prêtes à répondre au moindre signe qu'il lui plaira de leur faire, bien que le monsieur soit physiquement sans attrait... et qu'il n'y ait même pas l'espoir d'un cadeau appréciable.

Mais voilà : ce book est le commanditaire de cinq théâtres. C'est une puissance...

Une rumeur... le grand prix important de la journée vient d'être couru. Et c'est *Ibis-Rose* qui l'a gagné.

Le ministre de l'Agriculture est là. Son devoir est de féliciter l'heureux propriétaire, qui, en encourageant la race chevaline, rend au Pays de si grands services.

Or ce propriétaire est une propriétaire : Mme Octavie Maroux.

La belle Octavie est une simple cocotte arrivée. Je dis à dessein une « cocotte » parce que ses débuts eurent lieu à une époque où ce terme n'était pas désuet. — Ça ne la rajeunit pas! Elle eut jadis, comme amant en titre, un riche marchand de guano qui, en mourant, lui laissa une belle fortune. Alors elle s'est payé une écurie de courses, dont elle s'occupe fort sérieusement, d'ailleurs.

Cette belle fille — bientôt sur le retour — n'exerce plus son métier d'amuseuse par intérêt. Elle a maintenant des amants, uniquement pour son plaisir. En ce moment, celui qu'elle a distingué est un ténor d'opérette dont elle se montre très jalouse. Elle le chambre, quand, dans la

journée, la surveillance de ses écuries l'oblige à sortir. Et le pauvre amant, qui s'embête, fait d'interminables manilles avec le chauffeur, la femme de chambre... et la mère de sa maîtresse.

Le ministre de l'Agriculture, après s'être incliné, dit à Mme Octavie Maroux :

— Le Gouvernement de la République, par ma voix, vous exprime, madame, tous ses sentiments de gratitude, à l'occasion de la victoire de votre cheval *Ibis-Rose*. Au moment où la nécessité d'améliorer notre cavalerie n'échappe à personne, je crois utile et encourageant d'épingler la décoration du Mérite agricole sur cette poitrine où bat un cœur de vraie Française !...

Émotion générale !...

. . . . . .

— Tiens !... la petite Fanny des Iris !... Qui est-ce qui l'accompagne ?

— C'est Ninette, sa sœur. Toutes deux reviennent de Buenos-Ayres, où elles ont fait une noce à tout casser. Elles ont, d'ailleurs, été expulsées. Une nuit, à la suite d'un souper plutôt ohé, ohé, elles sont descendues toutes les deux dans la rue, fumant leurs cigarettes et vêtues simplement de leurs bas et de leurs souliers. Un policeman les a cueillies et conduites au poste. Elles n'ont dû qu'à

des... complaisances envers les hauts fonctionnaires de la police de n'être pas poursuivies ; mais on les a rembarquées, en douce...

— Quelle est la vieille dame et la petite fille qui les suivent ?

— La petite fille, je ne sais pas. Mais la vieille dame, c'est la mère de Fanny et de Ninette.

A ce moment, un comique de music-hall, après avoir serré la main des deux sœurs, dit un petit bonjour à la maman.

— C'est à vous, cette môme-là ? dit-il en désignant la fillette.

— Vous ne voudriez pas, monsieur Dranem, répond la dame... C'est la fille d'une amie... J'ai déjà assez de mal à surveiller les miennes !...

Fringant, esquissant malgré lui des pas de gigue, paraît Max Dearly. Il va, lui aussi, féliciter Octavie Maroux et lui proposer d'acheter *Ibis-Rose,* car il a aussi une écurie...

Tout ce monde chatoyant et léger s'agite, papote, débine, encense... C'est le résumé, la quintessence de Paris qui s'amuse..., Paris en « kub ».

CHAPITRE QUINZIEME

Égérie.

Une confession délicate. — Débuts de roi. — Le coup du crapaud. — Ma situation à la cour. — Le *Premier*. — Je m'occupe des affaires de l'État. — Un salon politico-théâtral. — Mes réformes. — La chambre de la reine Marie-Antoinette.

Ces mémoires sont un peu des confessions... J'ai un chapitre un peu délicat à écrire. L'écrirai-je?... Après tout, pourquoi pas?

La carrière dramatique affranchit une femme, comme la royauté. On ne conçoit pas la grande Catherine et Élisabeth sans amants. Si les comédiennes célèbres de jadis n'avaient pas eu d'aventures, leur souvenir serait perdu à tout jamais. Elles vivront longtemps parce qu'elles ont beaucoup aimé.

Depuis le concours du Conservatoire et ma première tournée en province, j'avais une sainte horreur des acteurs et ne les considérais que comme des machines à jouer la comédie. Quelques-uns s'étaient rapprochés de moi et, gentils garçons,

avaient sondé le terrain. Mais, tout en restant très camarade avec eux, je les avais tenus à distance...

Il y a, toutefois, dans le cœur de toute femme un désir qui sommeille. Mon antipathie pour les comédiens faisait que mes souvenirs ne s'enrichissaient pas d'amours bien éclatantes... J'aspirais à être serrée dans les bras d'un homme célèbre. Explique ce sentiment qui voudra. Je l'éprouvais tel que je le dépeins, et je dois l'avouer en toute sincérité.

Alors que je jouais, sur un quelconque théâtre de genre, une amusante comédie de Georges Feydeau dans laquelle je paraissais en chemise, il advint que le jeune roi des Canaries, de passage à Paris, fut conduit à ce spectacle par le ministre qui l'accompagnait et veillait à ses plaisirs.

C'était un jouvenceau, dont les dix-huit ans s'étaient écoulés sous l'aile maternelle. Mais le premier ministre avait décidé d'en faire un homme, et il paraît que c'est à Paris que s'opère le mieux ce genre de transformations.

Je jouai donc devant lui. Ma scène en chemise parut l'intéresser fort. Et le lendemain je ne fus pas extrêmement surprise de voir arriver un fonctionnaire du protocole...

Bref, ça se passa comme dans une opérette. Le roitelet était poupin et gentil ; je consentis à le déniaiser.

La corvée n'avait rien de désagréable, et j'écrivais ainsi dans mes tablettes une jolie page. Et puis, un roi, c'est ça qui contentait mon désir de frôler une célébrité !

Donc, le lendemain, après la représentation, le ministre-chaperon, — qui n'avait rien des ganaches baragouinantes auxquelles nous ont accoutumés les vaudevillistes, — le ministre me prit dans son auto et nous arrivâmes vite à l'hôtel Chrystol, où était descendu le jeune souverain.

J'entrai dans un salon où une table à deux couverts était dressée. J'étais en toilette de soirée, très décolletée, vraiment en beauté ce soir-là.

Le petit roi, en habit, avait l'allure embarrassée d'un potache qui fait ses débuts dans le monde. Il s'approcha de moi, se déclara « enchanté » (il parlait un français très correct) et donna congé à son ministre.

Celui-ci sortit « par le fond ». La porte qu'il ouvrit ne se referma pas et laissa voir un lit immense, *dont la couverture était faite.*

Nous soupâmes, le roi et moi. Il resta d'une correction outrageante. Les fruits, les liqueurs et les

cigarettes posés sur la table, le maître d'hôtel se retira avec affectation... Seuls, enfin !

Mon petit jeune homme avait l'air en bois. J'avais beau me pencher en avant — il était placé en face de moi — pour que ma poitrine le tentât... j'avais beau faire valoir la beauté de mes bras par une foule de jolis gestes, il ne bronchait pas. Très rouge, d'ailleurs, et les yeux brillants.

Bravement, je me rapprochai de lui. Je lui fis boire du champagne dans mon verre. Il s'émut enfin.

Et le lendemain, j'étais décorée de l'ordre royal de Saint-Exupère des Canaries...

Le ministre me félicita et m'exprima, « au nom de la reine mère et au sien », toute sa gratitude. Il voulut bien me dire que mes charmes avaient réussi où d'autres avaient échoué.

Et il me conta cette histoire :

« On avait commis la faute de vouloir d'abord confier le jeune roi à une de ces dames du demi-monde pour qui l'amour est plus un travail qu'un plaisir. Le cocquebin, qui n'était pas sot, avait compris tout de suite qu'il avait affaire à une professionnelle, et ça lui ôta toute sa bonne volonté. Et puis, ça se passait à froid, dans l'après-midi... La jeune personne avait eu l'idée, quand elle vit le

petit roi si peu disposé, de prendre un bain. Il entra dans sa chambre à coucher, tandis qu'elle se mettait à barbotter dans la salle de bain contiguë, et la conversation continua, sans animation, par la porte entre-bâillée que le royal gigolo ne se décidait pas à franchir.

« Tout à coup, brusquant les choses, la dame s'écria : « Un crapaud ! un crapaud ! » Et sortant toute ruisselante de la baignoire, elle accourut en costume d'Ève dans la chambre ; là, elle se jeta dans les bras de son visiteur, en criant toujours : « Un crapaud ! un crapaud dans la baignoire. »

« — Je veux le tuer, dit le prince.

« — N'y allez pas... cette bête est venimeuse...

« — Que m'importe !

« Et il entra. Au fond de la baignoire il distingua quelque chose ; troussant sa manche, il s'en empara.

« C'était une grenouille en grès de Lachenal, que la dame avait placée là elle-même.

« Elle usait de ce truc chaque fois qu'un monsieur, à elle présenté, ne brusquait pas les choses. Dame, les gens savaient pourquoi ils venaient chez la donzelle ; aussi estimait-elle qu'ils ne devaient pas lui faire perdre son temps. Le temps, c'est de l'argent.

« Le jeune roi sortit de la salle de bain, déposa la grenouille dans les mains de la demi-mondaine encore dévêtue, et la saluant :

« — Permettez-moi, dit-il, en souvenir de notre rencontre, de vous offrir le produit de ma pêche...

« Et il s'enfuit. »

Avec moi, les choses s'étaient passées autrement. Le jeune roi avait lu sur les journaux de son pays mon nom déjà glorieux. A Paris, il contempla mes traits... et mes formes de bien près, tout de suite, puisque de son avant-scène, au théâtre, il « plongeait » à merveille...

Notre aventure fut charmante. Elle se renouvela par la suite, car mon royal ami revint souvent, incognito. Moi-même, j'allai souvent aux Canaries où l'on me fit le meilleur accueil. J'y suis même, à présent, très populaire.

Depuis, le jeune roi s'est marié. Il est devenu un souverain important qui bedonne ; plus rien du passé ne subsiste. Mais il m'a gardé une inaltérable amitié. Et de temps à autre il m'appelle dans son royaume pour que je prenne part à quelque représentation de gala. Il m'a présentée à la reine, qui me reçut affectueusement. Ainsi que tout le monde, elle sait... Et il me semble qu'elle m'a toujours considérée un peu comme une sœur aînée.

Ma première rencontre avec le roi des Canaries le disposa si bien en faveur de la France qu'il accorda tout de suite à notre gouvernement un traité de commerce depuis longtemps discuté. Aussi, le président du Conseil d'alors, ministre des Affaires étrangères, jugea-t-il à propos de me rencontrer comme par hasard, pour me remercier du service éminent que j'avais rendu à mon pays...

C'est ici que se place l'épisode le plus vibrant de ma vie. Ce ministre, que nous appellerons Alexandre, si vous le voulez bien, était un garçon solide, issu du peuple, d'une belle santé physique et morale. « Il me plut, je lui plus », comme dit la chanson. Ça ne traîna pas.

Pendant des mois nos amours défrayèrent la chronique. Cependant, nous nous prouvions notre affection réciproque avec une fougue qui ne se ralentissait pas.

Ce qui faisait le charme de cette liaison, c'est que nos esprits concordaient comme nos tempéraments. Quand on avait fini de rire, on pouvait causer. Et Alexandre voulut bien reconnaître en moi un bon sens tout à fait utilisable.

Il m'entretint des affaires de l'État. Je lui donnai de bons conseils. Dans des circonstances déli-

cates, alors que son jugement était un peu faussé par des considérations d'ordre trop politique, je le ramenai à une vision plus normale des choses. Deux fois, ainsi, je sauvai le cabinet.

Quelques collègues de mon amant surent cela. Ils voulurent me connaître. Je les priai à dîner. Ils me dirent en quelle estime Alexandre me tenait et comment, par ricochet, ils me devaient de la gratitude. Mon entrée à la Comédie-Française s'imposa.

Alors, les dîners politiques, chez moi, reprirent de plus belle. J'eus soin de me lier avec deux ou trois comédiennes dont on vantait l'intelligence autant que la beauté. Elles se trouvèrent, à ces dîners, en contact avec les collègues d'Alexandre. Et naturellement, gentiment, mes amies devinrent les amies de mon ami. Elles et moi, nous nous occupâmes des affaires du pays.

Il arriva même que nous nous réunîmes souvent de notre propre initiative, à l'insu de ces messieurs, pour tirer des plans quand la situation nous paraissait grave. J'étais la présidente de ces Conseils, et nous prenions de sages décisions qui, adoptées ensuite par nos amis, faisaient loi au Parlement trois jours après. Le Pays nous doit des mesures heureuses, et je me fais gloire, person-

nellement, d'avoir suscité une décision ministérielle qui institua à jamais la distribution obligatoire, aux soldats français, de caleçons de laine pour les mois d'hiver.

Alexandre savait mettre dans nos amours un peu de poésie. C'est ainsi qu'il me fit une surprise dont le souvenir m'est resté comme un des plus charmants de mon existence. Il m'emmena un soir dîner dans un hôtel de Versailles. Et comme la soirée était belle, nous fîmes, bras dessus, bras dessous, une visite au Petit Trianon.

Là, un gardien nous attendait. C'était un ancien camarade d'école primaire de mon ami, lequel, parvenu au faîte, lui avait procuré un petit emploi à Versailles.

Ce gardien empressé nous guida, par une délicieuse clarté lunaire, à travers les allées du jardin, disparaissant à dessein de temps à autre pour nous laisser goûter en toute intimité des joies bucoliques et brèves.

— Quel dommage, dis-je à Alexandre, qu'il faille rentrer ce soir à Paris! J'aurais aimé passer la nuit dans ce parc.

— On dit ça, madame, fit le gardien qui avait surgi. Mais au bout d'une heure, on grelotte. Moi, j'ai pensé à quelque chose de mieux... Une sur-

prise! Si vous voulez bien me suivre tous les deux...

Il nous conduisit au Petit Trianon, et poussant une porte :

— La chambre de la reine, dit-il.

C'était, en effet, la chambre de Marie-Antoinette. Des bougies, dans les candélabres, étaient allumées. Les volets étaient clos. Sur un fauteuil, la couverture de soie avait été jetée de façon à étaler ses splendeurs discrètes. Et le lit, petit mais si attirant par tout ce que le passé y avait laissé de charme, le lit attendait, tout fait, entre-bâillé, inviteur...

J'étais ravie...

— Merci, mon vieux, dit Alexandre au gardien.

Celui-ci, tout heureux du succès de son idée, fit mine de se retirer. Mais auparavant, par habitude :

— Le dessus de lit, débita-t-il en mélopée, a été brodé pour la reine par les dames de Lyon. Ici vous remarquerez le portrait de la sœur de Marie-Antoinette, et sur cette commode son buste en biscuit de Sèvres. La pendule et les candélabres de cheminée, comme les ornements de la commode, sont en bronze doré et ciselé par Gouthières. Les sculptures des boiseries sont de l'époque.

Et il sortit...

Alexandre et moi, je vous assure, malgré tout le passé évoqué, nous ne pensâmes guère à la mort de Louis XVI! Ce qui ne m'empêcha pas de perdre la tête... comme autrefois la perdit — mais autrement — cette malheureuse Marie-Antoinette, dont le lit, pourtant si incommode et si petit, m'a laissé un impérissable et cher souvenir.

CHAPITRE SEIZIÈME

Chez Molière.

Mon entrée à la Comédie-Française. — Le sociétaire est bon enfant. — Ces messieurs s'amusent. — Une belle figure. — L'argent n'a aucune importance. — Les cravates de M. Mounet-Sully. — La « Tyrolienne » de Thiron. — M. Adolphe Brisson se documente. — Je démissionne.

Souvent, au cours de mes triomphes, des critiques émirent cette opinion que « ma place était à la Comédie-Française ». Naturellement, ma place étant désignée, jamais la Maison ne me fit la moindre proposition. Des amis à moi allèrent, rue de Richelieu, tâter le terrain. Ils me rapportèrent que les comédiens officiels affectaient de m'ignorer.

J'avais pris mon parti de cela. D'ailleurs, je gagnais gros dans les théâtres indépendants ; c'était une consolation. Et cette idée d'entrer à la Comédie-Française me sortit peu à peu de la tête.

Mais il arriva, comme je le raconte en un autre chapitre de ces mémoires, que je fus aimée d'un puissant du jour. Une petite feuille d'indiscrétions en avertit le public. Le lendemain, j'étais priée de passer dans le bureau de l'Administrateur. Et huit jours après je faisais partie de la Maison à titre de pensionnaire, avec promesse de sociétariat pour l'année suivante.

La solennité de l'endroit me pénétra de tristesse les premiers jours. Je me heurtai à une certaine raideur traditionnelle qui m'impressionna fort. Mais peu à peu, je m'aperçus que c'était surtout une attitude qu'on affectait devant « la nouvelle »... Il n'y avait pas trois semaines que j'étais de la troupe que le naturel reprenant le dessus, M. Paul Mounet ne se gênait plus pour proférer devant moi de joviaux et terribles jurons, Mme Bartet pour me parler de ses petites affaires et me conseiller, si j'aimais le bon cassoulet, de le faire venir de Castelnaudary même... Les statues étaient descendues de leur piédestal.

Et bientôt je vis que ces pontifes de l'art officiel, à certains moments, n'étaient pas plus sérieux que des potaches. M. Silvain, qui joue si congrument les confidents de tragédie, et dont la femme, nous disent les journaux, n'est pas loin

d'avoir du génie, M. Silvain venait nous régaler dans nos loges de la lecture de petits vers badins que Parny n'eût point désavoués. M. Raphaël Duflos, qui connaît à fond les moyens de rire et de s'amuser entre sociétaires, faisait des farces de rapin. Dans je ne sais plus trop quelle pièce, M. Paul Mounet, à un moment donné, sort de scène en emportant une valise toute préparée qui l'attend depuis le lever du rideau. Un soir, la valise était couchée sur le flanc. Il la saisit par la poignée et veut l'enlever. La valise ne vient pas. Il tire, impossible de l'arracher. La valise était clouée au sol! Clouée, littéralement, par M. Raphaël Duflos... M. Paul Mounet poussa un N. de D... formidable, en scène, et on baissa là-dessus le rideau.

Un autre comédien jouant le rôle à la place de Paul Mounet, quelque temps après cette aventure, ne prit pas soin, comme le faisait maintenant le titulaire du rôle, d'examiner la fameuse valise avant le commencement de l'acte. Et quand il la voulut soulever, ce fut un effroyable vacarme. Le joyeux Raphaël Duflos l'avait emplie de vitres et de vaisselle cassées!

Il y a, à la Comédie-Française, un homme tout à fait respectable, un homme dont toute la

corporation des comédiens est fière, à juste titre. C'est le doyen de la troupe, M. Mounet-Sully. Celui-là a servi son art en toute conscience. Il n'a jamais cherché à se faire de la réclame. Sa vie a été droite, calme, exempte de toute excentricité. M. Mounet-Sully gagne annuellement, à la Comédie-Française, à peu près les deux cinquièmes de ce que se fait, au café-concert, M. Dranem. Il eût pu aller jouer dans les grands théâtres de drame et toucher ainsi des cachets fabuleux. Il ne l'a pas voulu. Mais aussi la gloire lui est venue d'autant plus éclatante qu'il l'a conquise noblement et sans bluff.

Comme beaucoup de très grands artistes, M. Mounet-Sully possède une âme aussi naïve que grande. (Je dis naïve dans le sens exact du mot, qui n'a rien de désobligeant, puisqu'il vient de *natif*.) De nombreuses anecdotes sont là qui prouvent combien le Tragédien s'est abstrait des contingences. J'en citerai deux ou trois.

Il arriva qu'un riche financier voulut offrir à ses amis une soirée littéraire tout à fait « en dehors ». Richissime, il était prêt à de gros sacrifices. Quelqu'un lui suggéra de faire dire du d'Annunzio par Mounet-Sully. C'était tentant. Le financier, par un ami commun, se fit pré-

senter à notre Hamlet national et lui exposa sa requête.

— Du d'Annunzio!... dit M. Mounet-Sully de cette voix tantôt lointaine, tantôt éclatante, et qui n'est pas sans analogie avec les mugissements de la mer au fond d'une grotte de granit... Du d'Annunzio... Mais certainement... j'aime beaucoup d'Annunzio...

— Oh! cher maître... vous me comblez... Il ne vous reste plus qu'à fixer... le cachet que vous désirez.

— Non... n'en parlons pas. J'aime beaucoup d'Annunzio! Je viendrai.

— Je vous assure que vous me désobligeriez en ne me disant pas votre chiffre.

— Et vous en insistant... Je viendrai. Vous pouvez compter sur moi. Je viendrai.

Et il va pour sortir.

Le financier le retient :

— Non, maître, je ne vous laisserai pas partir; je tiens absolument à vous remettre un cachet. Il s'agit là d'une affaire. Je vous en supplie.

— Eh bien, fait Mounet-Sully, qui ne résiste plus. Mon Dieu! je suis bien ennuyé. Je ne sais pas, moi. Voulez-vous cinq mille francs?

— Ça va, répondit l'autre, un peu estomaqué.

Quand le grand artiste rentra chez lui, les siens lui firent observer qu'il avait demandé un peu cher.

— Est-ce que je savais, moi ! Il m'aurait offert cent francs, j'aurais accepté !

Deux ou trois fois, dans toute sa carrière, Mounet-Sully se vit distribuer des rôles modernes. Cela lui arriva, il n'y a pas bien longtemps, pour le *Réveil,* dans lequel il jouait un homme du monde.

La question du costume le préoccupa, et il s'en ouvrit, au cours d'une répétition, à M. Le Bargy, pas encore transfuge, et en ces matières si compétent !

— C'est bien simple, mon cher Mounet. Il faut que vous vous mettiez en redingote.

— En redingote ! C'est parfait. Et il me faudra une cravate, n'est-ce pas ?

— C'est indispensable.

— Oui, une cravate... une superbe cravate... On m'a affirmé, mon cher Le Bargy, que sur cet article vous rendiez des points au plus élégant des dandies... Moi, je ne sais pas... Ah ! si vous me parliez d'une chlamyde, ou d'un pourpoint, ou d'une dalmatique... Mais une cravate moderne !... Je porte bien une cravate à la ville, mais une lavallière noire, ça s'achète n'importe où...

— Vous ne pouvez pas acheter une cravate n'importe où pour l'arborer dans le *Réveil*.

— Non. Certainement, je me rends compte... Eh bien, voulez-vous me faire l'amitié de venir avec moi chez le marchand et de m'éclairer de vos conseils ?

— Avec le plus grand plaisir.

Et M. Le Bargy emmena Œdipe-Roi chez Robert, rue de la Paix, où se fournissent les Brummels d'aujourd'hui.

Le patron lui-même se mit à la disposition des deux illustres sociétaires.

Et les cravates défilèrent. Des tendres, des discrètes, des suaves ; d'autres plus audacieuses, des vertes, des jaunes, des rutilantes.

— Choisissez, dit Le Bargy.

M. Mounet-Sully, d'instinct, désigna la plus rouge, la plus aveuglante !

— Tragédien, va ! nasilla notre Charles. Mais ce n'est pas ça du tout. Il vous faut quelque chose de moins éclatant. Tenez, prenez donc ces deux-ci...

Et il en sortit, en effet, du tas deux qui étaient des merveilles. L'une, glauque, aux reflets de nacre, semblait avoir ravi aux vagues leur charme moiré. L'autre, grise à peine, s'irisait comme une perle...

— Délicieuses ! s'écria M. Mounet-Sully... C'est, pour les yeux, une double caresse ! Je les prends... Toute ma reconnaissance, mon cher ami.

— Je les ferai porter chez M. le Doyen, dit le marchand.

— C'est cela. Il ne me reste qu'à vous en verser le prix. C'est ?

— Soixante-dix francs !

— Les deux, ou toutes ? répondit, ahuri, le comédien en désignant le tas de cravates déployées.

— Mais... les deux choisies par vous, mon cher, dit M. Le Bargy.

Alors, secoué par une gaîté énorme, quelque chose comme les fureurs d'Oreste à l'envers, l'illustre tragédien éclata de rire. Je dis rire parce que je n'ai pas d'autre mot. Mais M. Mounet-Sully ne rit pas comme vous et moi. Sa joie s'exprime avec des hoquets, des larmes, des sanglots ; les dieux rient comme cela dans l'Olympe, et les mortels, en bas, croient à un cyclone en marche.

— Deux cravates, soixante-dix francs !... Deux cravates ! répétait le grand homme dans son accès...

D'autres acheteurs étaient là, tout interloqués. Il écoutaient et regardaient avec autant d'ahurissement que d'admiration.

Le marchand était un peu ennuyé qu'un homme de l'importance de ce nouveau client proclamât, avec tant d'éclat, l'excessive cherté de ses cravates.

— Mon cher maître, dit-il à demi-voix, je veux bien, pour vous, consentir à une réduction...

— Gardez-vous-en bien ! Soixante-dix francs ! Deux cravates... Non, non... Je veux que mes petits-neveux sachent un jour que j'ai payé soixante-dix francs deux cravates !

Et M. Le Bargy dut l'emmener, riant encore de son rire homérique.

Quand le Comité de lecture fut supprimé, M. Mounet-Sully, qui voyait en cela une mesure outrageante pour la Maison, poursuivit momentanément, mais avec violence, M. Jules Claretie de sa colère. Il l'accusait de trahison.

Au Comité, il est d'usage que, la séance levée, l'administrateur s'efface pour laisser le Doyen sortir le premier de la salle.

Quand les sociétaires se réunirent tout de suite après la décision du ministre, M. Mounet-Sully parut renoncer à ce privilège et, à l'issue de la réunion, laissa le pas à M. Jules Claretie.

— Je vous en prie, mon cher Doyen, dit celui-ci, confus de tant d'honneur.

— Passez, passez, monsieur, rugit M. Mounet-Sully. Ce n'est pas par déférence... C'est parce que je crains que vous me poignardiez dans le dos !

« Nous admettons fort bien, a écrit M. de Pawloski, que, même en civil, un vieux général ait une tournure martiale, qu'un jockey conserve les jambes en *manches de veste* et que M. Bertillon découvre, en quelques minutes, la profession d'un individu par les tics, par les mouvements ou par les durillons qu'il peut avoir !

« Pourquoi ne point admettre qu'il en va de même pour les comédiens ? Ce sont les prêtres d'un culte auquel ils ont voué toute leur existence et toute leur pensée ; il n'est pas étonnant que, dans la vie courante, ils conservent dans le regard et dans les gestes un peu de cette vision de l'au-delà artistique qui fait toute leur vie ! »

C'est fort bien dit. Et nous ne pouvons concevoir que M. Mounet-Sully ait, pour choisir une cravate, ou pour reprendre des petits pois, les mêmes gestes que M. André de Fouquières ou que M. Edwards !...

Une des grandes préoccupations de ces messieurs et de ces dames de la Maison, c'est d'obtenir un jour la Légion d'honneur.

Mais on n'admet pas que cette distinction aille à d'autres acteurs que ceux de la Compagnie.

Lorsqu'il fut question de décorer une grande comédienne du boulevard, quelqu'un en informa le père Got.

— Vraiment? dit-il.

— Mais oui, c'est un fait. Elle va arborer le ruban rouge.

— A quelle boutonnière? dit le vieux comédien.

Car on ne manque pas d'esprit caustique, rue de Richelieu.

Là, comme ailleurs, fleurit le surnom. Mlle Y..., au talent moyen, était la petite *Moyenne*, Mlle Z..., au talent négatif, le *Déchet de Moscou*.

On fait des mots. Une jeune personne fut engagée comme pensionnaire. Son père est attaché à la comédie et ne brille pas par son esprit.

— Elle a déjà un pied dans la maison! dit Georges Berr.

N'est-ce point Got qui, ayant dormi alors qu'un auteur lisait sa pièce au Comité, répondit à ses reproches :

— Monsieur, le sommeil est une opinion.

M. Falconnier, pensionnaire à perpétuité, suivait l'enterrement d'un camarade qui avait souvent été sifflé.

— Le cercueil, dit-il, sera son dernier « emboîtage. »

Les facéties du délicieux comédien sont restées légendaires. Une, entre autres, passera à la postérité...

Pendant l'Exposition de 1878, on affichait souvent l'*Étrangère* avec Sarah Bernhardt, Mounet-Sully, Thiron.

Un soir, le rideau se lève. Sarah entre en scène, mais elle a un mouvement imperceptible d'étonnement : au beau milieu du premier rang du balcon, elle aperçoit un spectateur, étranger sans doute, qui avait gardé sur la tête son chapeau, un magnifique tyrolien, légèrement pointu et d'un beau vert bouteille.

Quand, à son tour, Mounet parut, sa camarade lui désigna le monsieur au couvre-chef insolite. Et tous deux, en débitant leurs tirades, avaient peine à se tenir de rire.

Thiron fait son entrée à son tour. Il voit Sarah et Mounet en train de « rigoler » presque. Sa figure marque un étonnement. Le couple, par un de ces signes qui échappent au public mais que les comédiens comprennent si bien, le couple indique à Thiron l'homme de l'avant-scène.

Le vieux sociétaire l'aperçoit. Alors, à la fois

indigné d'un tel sans-gêne et égayé par la drôlerie du couvre-chef, il s'avance jusqu'à la rampe et, fixant le monsieur, il se met à « youler » :

Troloï, laïtou la la,
Laouti, lo lo lo...

Le public, étonné d'abord, comprend.

— Chapeau ! chapeau ! crie-t-on dans la salle.

Et Thiron poursuit, imperturbable :

Troloï, laïtou la la...

Quant au Tyrolien, il s'amusait beaucoup, ravi de voir une scène dans la salle et heureux de trouver intercalé dans la pièce un air qui lui rappelait son pays.

Sarah et Mounet-Sully se « roulaient ». La salle était dans la joie.

On dut baisser le rideau.

C'est à la même époque — du moins on me l'a raconté, comme chante la *Grande-Duchesse* — qu'une brave dame de province, voyant le vieux Maubant jouer quelque ganache tragique du répertoire, se prit de pitié à son aspect :

— Si ce n'est pas malheureux, dit-elle, de faire jouer la comédie à un homme de cet âge-là !

Je fus, à mon entrée dans la maison, « chaperonnée » par une sociétaire qui avait, dans le noble faubourg, les plus belles relations. Elle affi-

chait les opinions les plus réactionnaires, d'ailleurs, et malmenait fort la République.

Elle me fit le plaisir de venir déjeuner chez moi. Et comme on servait des côtelettes :

— Mais ma chère, me dit-elle mécontente, vous n'y pensez pas ! c'est aujourd'hui vendredi.

Et elle repoussa le plat que lui présentait mon domestique.

— Jamais le vendredi, conclut-elle, je ne mange de viande, ni je ne reçois mon ami dans ma chambre.

Mes débuts à la Comédie furent assez heureux. Cependant, M. Émile Mas me chercha querelle parce que, dans mon émotion, la langue me fourcha, et j'estropiai un vers. Je devais dire :

La chose à votre amant doit-elle être imputée ?

Au lieu de cela, je m'écriai :

La chose à votre amant doit-elle être *amputée* ?

M. Mas fit, en plusieurs jours, trois cents lignes pour me démontrer que j'avais, par ce pataquès, complètement changé le sens du vers, et il m'expliqua ce que l'on aurait pu comprendre, avec un peu de malignité.

Dans le répertoire moderne, c'est le *Gendre de M. Poirier* qui me permit de déployer mes qualités.

M. Adolphe Brisson, dans le *Temps,* me compara à Croizette, la *creatrice* du rôle, écrivit-il. Il croyait que la pièce avait été représentée pour la première fois à la Comédie-Française. M. Jules Claretie le tira de son erreur et lui montra la première distribution au Gymnase : Lesueur, Berton, Dupuis, Rose Chéri. M. Brisson s'étonna de tant de noms inconnus pour lui, mais il les casa dans un coin de sa mémoire pour les éreinter par la suite, en même temps que ceux d'Augier et de Labiche, qui ont le don de l'énerver. C'est peut-être parce qu'Augier et Labiche ne conférencient pas aux « Annales ».

Bien qu'on fût aimable pour moi dans la maison, je m'y trouvai bientôt mal à l'aise. Je montrai de la mauvaise humeur. Je refusai un rôle, dans une pièce nouvelle. Le Comité s'émut et pria M. Claretie de se montrer énergique et de me demander d'obéir.

— Je l'y forcerai, dit l'administrateur. Je l'y forcerai, certainement... Mais voilà. Voudra-t-elle?

Je ne voulus pas. On me bouda, et je démissionnai.

Cela me valut dix-huit interviews et sept demandes d'engagement, par des directeurs du boulevard.

Mais j'avais un autre « engagement » en vue... Mon ami de Vienne avait démissionné, il s'était fixé à Paris. J'avais rompu avec mon ministre... j'étais libre...

J'allais bientôt quitter le théâtre pour me marier...

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Une grande Vente

Le désir de mon fiancé. — La publicité du commissaire-priseur. — L'exposition galerie Georges Petit. — Mon déguisement. — Une mauvaise idée. — — Réflexions saugrenues. — Les marchands des deux Mondes. — Les bijoux de l'Impératrice. — A qui le pendentif? — Le fameux collier. — La bague de fiançailles.

Je dirai dans le prochain chapitre, qui sera, du reste, le dernier de ces Mémoires, comment je devins comtesse de Z... et comment les événements me conduisirent au mariage.

Dans ce chapitre-ci, je veux conter un simple épisode de ma vie, épisode qui fut d'une importance capitale, puisqu'il termina mon existence de comédienne et me sépara, pour ainsi m'exprimer, de tout mon passé.

Le lendemain du jour où il m'avait annoncé que je serais bientôt comtesse, mon « futur » me dit :

— Il y a une chose que je veux vous demander. Vous avez des meubles, des tableaux, des four-

rures, des bijoux — des bijoux surtout — qui ne peuvent vraiment entrer dans notre logis commun. Vous me comprenez. Il faut vendre tout cela. Vous n'avez pas, en dehors de cela, de fortune personnelle appréciable. Cela vous en fera une, dont les revenus vous serviront à pensionner votre mère d'abord, et ensuite à entretenir des œuvres charitables. Est-ce entendu ?

Je lui répondis :

— C'était absolument mon intention.

— Parfait, conclut-il. Voyez votre notaire. Il vous dira la marche à suivre ; car moi je me désintéresserai jusqu'au bout de ces choses.

Au cours de mon existence brillante, l'argent avait toujours fondu dans mes doigts. Je n'avais amassé aucun capital ; au contraire, je devais une assez grosse somme.

Mais je possédais un écrin magnifique, qui représentait à lui seul une grosse fortune. Dans ces vingt-cinq dernières années, les perles, les diamants, les pierres de toutes sortes ont augmenté beaucoup de valeur ; de sorte que mes bijoux, à ne pas sortir de mes mains, ont fructifié autant que la somme représentative de leur valeur, si on l'eût laissée s'arrondir à intérêts composés.

Le commissaire-priseur, à qui mon notaire m'adressa, vint chez moi voir toutes ces richesses. Il s'extasia.

— Mais nous allons faire deux millions ! s'écria-t-il. Comment, vous possédiez tant de bijoux que ça ?

Il n'en revenait pas. Moi non plus. Je n'avais jamais pensé à cette plus-value qu'avaient prise mes petits souvenirs.

— Mais ce n'est pas tout, fit l'officier ministériel. Vous vendez aussi vos vêtements, vos fourrures et votre linge. Il faut que nous montions le coup au public, pour avoir le gros prix.

Et il m'exposa tout un plan. On annoncerait dans les journaux et par voie d'affiches la vente de Mme Y... Cette Mme Y..., dont l'identité resterait dans le vague, serait peu à peu dévoilée... selon des indications fausses. On laisserait supposer qu'elle était la maîtresse attitrée du roi Édouard VII, une grande dame russe enlevée par lui, après d'autres aventures, et qui depuis une dizaine d'années vivait discrètement dans un hôtel discret aux abords de Hyde-Park.

Cette fable eut d'autant plus de succès qu'elle était stupide. Il y avait là un potin à propager. Quand, grâce à la publicité des cinq ou six jour-

naux qui comptent, la petite histoire eût été répandue, d'autres journaux la commentèrent, mirent les points sur les *i,* et personne ne se douta que la vente de M^lle^ Y... était tout simplement ma vente.

Quant au comte, il ne me parla de rien et laissa faire. Mais je sentais bien qu'il m'était reconnaissant de me débarrasser si allégrement de tout ce qui pouvait lui rappeler mon passé. J'allais lui arriver nue comme un petit Saint-Jean.

L'exposition eut lieu dans la galerie Georges Petit. Je m'abstins d'y paraître; je sus cependant que personne n'avait reconnu mon collier de perles, qui seul (avec quelques bijoux d'un caractère trop spécial, et que j'avais bazardés de gré à gré pour qu'ils ne me trahissent point) pouvait dénoncer sa propriétaire. J'ajoute qu'une très belle perle poire en breloque en avait été détachée, ce qui le défigurait parfaitement.

Je tins absolument à assister à la vente. Mais pour que personne ne m'y reconnût, j'usai d'un procédé de théâtre. Je me vêtis d'un costume très simple acheté dans un magasin de confections ; un corset rembourré aux mauvais endroits déformait ma taille, et une perruque brune recouvrait mes cheveux blonds. Un binocle aux verres fumés cacha mes yeux. Je pus ainsi, à la manière de Sher-

lock Holmès, circuler dans les groupes et entendre ce que l'on disait.

Ah ! c'était propre, ce que j'entendis ! Heureusement que ces propos fâcheux n'atteignaient qui que ce fût, puisque les histoires racontées étaient inventées de toutes pièces et ne diffamaient qu'une personne imaginaire ! Je frémis encore de penser à ce qu'ils eussent été s'il se fût agi de moi.

Le premier jour fut consacré aux fourrures et à la lingerie. J'avais tout livré aux enchères sans réfléchir ; j'eus un gros regret de n'avoir pas pensé au danger d'une telle exhibition.

Pour les fourrures, passe encore. Mais pour le linge !

Des marchandes à la toilette fouillèrent, de leurs gros doigts, dans les linons étalés, froissèrent les malines et les irlandes. Mais cela, ce n'était que pénible pour moi.

Le spectacle devint bientôt répugnant : quelques goujats, qu'excitait la vue de mes petites fanfreluches intimes, se mirent à plaisanter tout haut.

— Un lot de douze chemises à entre-deux de valenciennes ! annonçait-on.

Il fallut que des chemises circulassent. L'un des plaisantins en jeta une en l'air, roulée en paquet. Légère, elle se déploya, et l'air la gonfla. Comme

elle était cintrée à la taille, des rondeurs s'indiquèrent.

— Est-ce qu'on a oublié les... formes dedans? dit l'imbécile.

Et tout le monde de rire.

Les draps brodés, les combinaisons, les bas de soie si ténus, les cache-corsets défilèrent. Et toujours se renouvelèrent les plaisanteries des mêmes drôles.

« Ces ventes bien parisiennes, écrivit le lendemain un journaliste écœuré, ont un côté pitoyable qui parfois devient tout à fait odieux. »

Par exemple, pour les bijoux, il n'en alla pas de même. Comme, dans la joie de mon cœur, je me défaisais sans regret — sinon sans mélancolie — de ces petites choses jolies et inutiles, je m'amusai fort de les voir disperser au feu des enchères. Je m'amusai d'autant plus que ces enchères montèrent, montèrent... au point que le commissaire-priseur, pourtant si optimiste, en était « baba ».

Comme ma vente faisait partie d'une série très importante, il y avait là tous les « diamond and pearl merchants » du monde. Il en était venu de New-York et de Londres, de Melbourne et de Berlin, de Buenos-Ayres et de Calcutta. Ils se nommaient Weil-Kohn, Kahn, Strasburger, Linden-

baum, Kramer, Stern, Strauss, Goldberg, Falkenberg, Lowenberg, Goldstein, Falkenstein, Loweinstein, Goldenthal, Falkenthal, Lowenthal... Il y avait aussi des Eknayan, des Zarayan, des Indjoudjian, des Nersèssian, tous ceux pour qui les trésors de Golconde, du Cap et de l'Alaska n'ont pas de secrets et qui, dans des petits paquets de papier blanc comme ceux que font les pharmaciens quand ils vendent des poudres, enferment des fortunes.

Nez crochus des juifs allemands qui perçoivent les plus minces reflets des rubis, des émeraudes et des brillants, teints cuivrés des Hindous pour qui chaque perle a une personnalité, une existence propre, yeux de charbon des Levantins qui distinguent à dix mètres un diamant du Cap d'un diamant du Brésil, tout cela faisait un ensemble un peu effrayant. On se serait cru dans un congrès de pirates.

Le maître des cérémonies frappe trois coups et le crieur s'apprête à prononcer des paroles sacramentelles...

D'un coup d'œil rapide, je parcours les rangs serrés de femmes, qui, assises sur les banquettes réservées, semblent secouées de fièvre à l'idée que tant de joyaux vont défiler devant elles.

— Nous commençons la vente au comptant, dix pour cent sur les enchères. N° 57 du catalogue. Une bague saphir et rubis... On demande 500 francs!

La bague est adjugée à 850 francs à M. Goldstein.

Puis c'est un pendentif vendu 3,200, une autre bague 6,500, une rivière 14,800... etc...

Mais des potins circulent. Quelqu'un a lancé ce bruit — je crois que mon commissaire-priseur y est pour quelque chose — que l'ex-impératrice a glissé dans la vente quelques bijoux.

— Vous comprenez. Le prince Victor n'est pas riche, il la tape pour sa propagande... alors elle est bien obligée de vendre de ses pierres de temps en temps.

— Au fond, cette Mme Y..., voyez-vous, c'est de la blague; je tiens de source certaine que plusieurs demoiselles se sont syndiquées pour une série de ventes successives. Vous comprenez : l'âge vient, on réalise.

— Parfaitement. C'est vous qui avez raison. Le pendentif qui vient d'être adjugé 12,500, eh bien! il appartenait à Emilienne.

— Pas du tout, réplique une autre, ce pendentif appartient à Polaire. Elle a énormément joué, perdu au jeu, ce mois-ci, et elle a besoin d'argent.

— Jamais de la vie, fait une troisième. Je le reconnais. Otero l'avait au cou dans sa dernière pantomime. Je suis intime avec elle. Je le lui demanderai du reste.

Enfin, ce malheureux pendentif a dû appartenir à Lender, à Dorziat, à Jane Hading! Toutes les actrices y ont passé!

— Et le collier, le fameux collier, quelle est l'heureuse propriétaire?

— Le collier, dit un monsieur grave, dont la boutonnière fleurit rouge, le collier ne vient pas d'une demoiselle. C'est celui de la reine de Portugal...

Et voilà mon collier étalé sur la table.

Je le regarde avec indifférence. Et je me souvins... Je me souvins qu'un roi cocquebin me fut donné jadis à initier; le petit homme éprouva par la suite pour moi plus que de l'affection, mais il n'était pas riche; nos relations ne furent pas enlaidies par des questions d'argent.

Plus tard, quand notre aventure n'était plus qu'un souvenir depuis quelques mois déjà, il fit avec un syndicat de banquiers une affaire de chemins de fer qui lui rapporta plusieurs millions. Et là-dessus il préleva de quoi faire acheter des

perles qui n'avaient jamais été portées. Et il m'offrit un collier « inédit ».

Non, ce collier-là n'est pas celui de la reine de Portugal. Il a été mis aux enchères, il monte, il monte... Il passe le million...

Mon petit roi est maintenant détrôné. Il a laissé la majeure partie de ses biens aux mains des révolutionnaires. Il cherche de l'argent pour armer des partisans qui lui rendront son royaume.

Dans quelques jours, par l'intermédiaire d'un financier de mes amis — un financier honnête, dont je suis sûre, — il recevra, sans savoir de qui elle vient, une grosse somme. Et je suis sûre que si le comte Z... apprenait cela, il ne me blâmerait pas.

Et la vente est terminée, on s'en va chacun de son côté; je rentre chez moi... j'ouvre mon coffre à bijoux, il est vide.

J'ai vidé mon coffre de ses bijoux, je viderai mon cœur de ses souvenirs.

Je suis, je veux être une honnête femme, au sens bourgeois du mot...

J'ai dépouillé ma défroque à la Sherlock Holmès. J'ai mis une robe d'intérieur qui laisse nus mon col et mes bras... je n'ai plus de bijoux.

Mais voici le comte, celui dont je vais devenir la

femme. Il vient dîner avec moi, en tête à tête. Il porte quelque chose de carré sous son bras gauche. Il s'approche de moi... Il me fait, de baisers, un collier et des bracelets.

Puis il me présente ce qu'il a apporté : c'est un coffret. Il l'ouvre... Et voici que brillent des rubis, qu'étincellent des diamants et des émeraudes, que s'irisent des perles.

Mes bras, mon cou, ma poitrine, bientôt, sont couverts de joyaux merveilleux, de ces joyaux qui forment les trésors des vieilles familles.

A l'annulaire de la main gauche il me glisse une bague toute modeste, en or jaune, avec une petite perle noire de rien du tout.

— C'est la bague de fiançailles de ma mère, dit-il.

Dans les mélos que j'ai vus à l'Ambigu, autrefois, les phrases de ce genre me faisaient « rigoler ».

Mais la phrase du comte m'a fait pleurer...

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Le Mariage.

Le comte X... se fixe à Paris. — Liaison officielle. - Les égards. — Mes réceptions. — Demande en mariage. — Au grand jour du Tout-Paris. — Le choix d'une toilette. — M. le Maire parle. — La musique religieuse de Claude Terrasse. — Le discours de Mgr Grollo. — A la sacristie. — Le lunch. — Nuit de noces. — Le réveil.

Et voici l'histoire de mon mariage :

Depuis le soir où il était venu me surprendre au cercle où je jouais une revue, j'avais reçu régulièrement la visite du comte Z... qui, très correct, très homme du monde, me traitait sur un pied de bonne camaraderie, sans me faire le moindre doigt de cour.

D'abord, je l'avais vu à de grands intervalles, parce qu'il était encore officier de cavalerie, et qu'il fallait bien qu'il s'acquittât de son service, à Buda-Pesth. Puis il démissionna et vint se fixer à Paris. Alors il fut très assidu chez moi : il arrivait les mains chargées de fleurs ; nous allions au Bois ensemble et dans les thés élégants.

Sa conversation était faite d'aperçus ingénieux, de boutades spirituelles, de souvenirs amusants. Je regardais le comte comme un compagnon définitif, et si l'on était venu me dire alors que je devrais un jour ne plus le voir, j'aurais éprouvé un gros chagrin.

Justement, à cette époque-là, la belle flambée avec Alexandre s'éteignait progressivement. L'âge de mon ami le ministre et peut-être aussi l'excessive ardeur au plaisir l'avaient un peu déprimé. Ses fidèles voulaient, au prochain Congrès, le porter à la présidence et, comme un président doit être marié, on aiguillait Alexandre vers une jeune personne, pas très jolie, mais riche à millions, et dont le papa ne rêvait que d'honneurs et de notoriété.

Notre passade avait été trop spontanée et trop à fleur de peau, pour durer toujours. La même lassitude, ou plutôt le même sentiment de satiété, nous gagna et, tout en restant les meilleurs amis du monde, avec le souvenir, entre nous, de quelque chose de très gentil et de très vibrant — nous en vînmes bientôt à n'avoir plus que des relations de courtoise urbanité.

Et dans mon cœur vide se glissa peu à peu une affection réelle pour le comte Z... S'il m'avait, dès

le début de nos relations, parlé d'amour, peut-être l'eussé-je considéré comme un adorateur banal. Mais je lui savais gré de m'avoir approchée autrement que dans l'espoir de me tenir vite entre ses bras. Nous autres, artistes, que la nature a voulues jolies, nous sommes habituées à nous heurter sans cesse au brutal désir des hommes. Et ce qui, dans les premiers temps, nous semble un appréciable hommage à notre beauté, finit par devenir insipide peu à peu, puis odieux.

Le comte Z... ne me traitait pas en créature simplement faite pour dispenser de la volupté à ses contemporains mâles. Il était visiblement pris pour moi d'une irrésistible sympathie, et tout, dans ma manière d'être, semblait le ravir. Je lui sus gré d'avoir été sensible d'abord à ce que je pouvais avoir de qualités morales. Et je me mis à l'aimer autrement que j'avais aimé jusque-là... Il crut s'en apercevoir et, dès qu'il en fut certain, sa joie n'eut pas de bornes.

— Ma chère amie, me dit-il, je crois que nos deux destinées se sont à jamais liées. Dès le premier jour où je vous ai vue, je vous ai aimée. Toutefois, je ne vous ai rien dit, voulant éprouver auparavant si vous ressentiriez pour moi de la sympathie d'abord, puis de l'affection, enfin,

quelque chose comme de l'amour. J'ai été ravi tout d'abord de voir que vous m'acceptiez avec plaisir dans votre sillage ; et quand il m'a été prouvé que peu à peu ce sentiment de simple et bonne camaraderie se transformait en un autre plus tendre, j'ai décidé de vous consacrer désormais toute ma vie. En pouvais-je faire un meilleur emploi ?

Ce jour-là, nous devînmes plus et mieux que des amis.

J'habitais alors un petit hôtel plus que confortable, près du parc Monceau. Il était meublé d'une façon élégante, un peu disparate d'ailleurs, et qui témoignait d'un enrichissement progressif. Tel quel, il me permettait de donner des réceptions, et le comte, de plus en plus désireux que notre liaison fût connue, me pria de donner de grands dîners assez régulièrement. Tout ce que la diplomatie, la politique, les lettres et les arts comptent de notabilités... célibataires défila chez moi. Cela ne m'amusait pas outre mesure, mais je sus, depuis, que le comte me faisait subir une épreuve. Il voulait savoir si j'étais une bonne maîtresse de maison, en vue de certain projet qu'il avait conçu.

Je fus, paraît-il, parfaite dans ce nouveau rôle.

Et cela décida mon ami à m'épouser. C'était la réalisation de son projet, caressé depuis longtemps.

Le comte Z... était un parfait gentilhomme, de vieille noblesse authentique, et devant qui s'étaient ouvertes toutes grandes, à Paris, les portes des salons les plus aristocratiques. Il avait quarante-cinq ans, en paraissait trente-cinq; sa fortune était immense; sa vie était celle d'un parfait gentleman; pas une tare physique, pas une tare morale. Il eût pu choisir sa femme, en n'importe quelle capitale, parmi les plus pures, les plus riches et les plus nobles...

Et de lui-même, alors que j'étais déjà si fière et si heureuse de notre liaison avouée, il m'offrait de devenir sa femme!

Ma vie repassa devant mes yeux... J'y vis pas mal de petites choses pas très belles, et je voulus, en toute loyauté, les lui confesser. J'allais me décider à le faire, après quelques hésitations, quand, au cours d'une causerie, il me dit gentiment:

— La vie d'artiste comporte une certaine liberté d'allures. Il est possible, mon amie, que vous ayez quelquefois été entraînée à des... comment dirai-je?... à des erreurs momentanées. Voulez-vous me

faire le plaisir de croire que je n'attache à cela aucune importance. J'épouse la femme que vous êtes, et je pense être heureux avec la femme que vous serez, mais je n'ai pas de comptes à demander à la femme que vous avez été.

Bien que la phrase fût un peu emberlificotée, elle me causa un plaisir extrême. Mon passé n'existait plus.

J'eusse aimé que notre mariage fût célébré en toute intimité : la visite au maire avec les quatre témoins, et aussitôt après, la bénédiction donnée dans la chapelle la plus sombre d'une vieille église, par le curé, préalablement couvert d'or — pour ses pauvres. — Mais le comte était, comme notre Samuel national, un magnifique.

— Pourquoi nous cacher ? dit-il. Je suis très fier de vous épouser. Il vous a plu de renoncer pour moi au théâtre — (il va de soi que j'avais fait ce sacrifice). — Il est juste que je vous présente à Tout-Paris comme ma femme. Je veux qu'il y ait beaucoup de monde. Vous me ferez le plaisir d'inviter tous les artistes notoires de Paris. Moi, je me charge des gens du monde.

Bientôt parut l'annonce du mariage prochain dans le *Gaulois,* le *Figaro,* le *Gil Blas.* Aussitôt, le comte fut invité de tous côtés, dans la colonie

austro-hongroise, à présenter sa fiancée. On me fit le meilleur accueil, et tous ces gens me parurent charmants.

Enfin, le grand jour arriva.

Quatre grandes maisons de couture m'avaient proposé de me faire ma robe de cérémonie ; deux d'entre elles m'offraient même de grosses sommes pour obtenir la préférence. Pensez donc, quelle réclame !... Prunet, le couturier artiste, me fit soumettre le croquis d'un costume chaldéen qu'il voulait lancer : il s'agissait d'une jupe de gaze transparente qui tombait jusqu'aux pieds, retenue à la hauteur des seins par une ceinture ornée de gemmes. La jupe était elle-même constellée de pierreries. Prunet en avait atténué la transparence par un dessous de mousseline afin que je pusse me dispenser de maillot.

Inutile de dire que si je m'amusai fort de cette idée, elle ne me séduisit nullement ! J'allai commander tout bonnement chez Doucet une de ces robes simples et élégantes, très « comme il faut », qui sont la spécialité de la maison. Caroline Reboux me fit un chapeau adéquat...

La vogue était aux satins souples. Doucet me fit un fourreau de liberty gris taupe, et les dentelles étant de mode cette année-là, il disposa

sur ce fourreau toutes les dentelles noires que le comte tenait de sa famille. Elles étaient merveilleuses. Tout cela eût été bien sombre ; je ne me présentais pas en « veuve », à l'autel, mais en femme simplement... affranchie. Aussi, le couturier releva-t-il l'ensemble de quelques détails qui l'égayèrent : un cabochon de pierreries à la taille, des fleurs au corsage...

Le mariage civil fut sans importance. Il eut lieu la veille du mariage religieux. Le maire de l'arrondissement tint cependant à souligner cette union de la noblesse et du talent en nous recommandant de ne pas oublier la Caisse des Écoles. Et il complimenta nos témoins, qui étaient, pour moi, M. Jules Claretie et M. Alfred Capus, et pour le comte deux gentilshommes hongrois, dont les noms étaient si compliqués que je n'ai pu les retenir.

Mais, à Saint-Honoré d'Eylau, la cérémonie prit une ampleur admirable...

J'arrivai en automobile, avec le plus proche parent du comte, un vieux cousin, qui avait roulé dans toutes les diplomaties d'Europe et qui était couvert de décorations. Il m'offrit le bras à la descente de voiture, et, à son côté, je pénétrai dans l'église, derrière le suisse majestueux, qui n'était pas sans ressemblance avec M. Truffier.

L'orgue joua une hymne nuptiale, que, dans mon trouble, je ne reconnus pas tout d'abord...

L'église resplendissait de lumières ; il y avait des fleurs partout (fournies par les plus grands fleuristes de Paris dont les noms s'étalaient sur des cartouches rien moins qu'indiscrets).

Je défilai entre deux rangs de célébrités. Je m'appliquai à marcher avec une décente solennité, mais cependant, mes yeux reconnaissaient, à droite et à gauche, des gens de théâtre.

Tous ceux qui ont un nom étaient là ; les hommes, gantés de clair, leurs chapeaux tenus en l'air au bout de leurs cannes, et debout sur des chaises. Tandis qu'au premier rang se tenaient les femmes, très élégantes, discrètement maquillées... Marcelle Yrven, Spinelli, Arlette Dorgère, Marguerite Deval, Balthy, Jane Faber, Mistinguett, se faisaient remarquer par leur bonne humeur. Et tout ce petit monde papotait pendant que je m'avançais vers l'autel...

Dans le fond de l'église, derrière un pilier, voilée pour qu'on ne la reconnût pas, maman pleurait, discrètement, et riait à la fois, parce que je lui avais constitué, la veille, une rente de 12.000 fr.

Là-haut, l'orgue mugissait toujours son hymne... Je me souvins que Claude Terrasse avait promis

de le tenir pendant la cérémonie. Et le motif sur lequel il brodait, c'était celui des *Chameaux bossus,* la marche des *Filles de Loth,* opérettes charmantes dont Tristan Bernard a écrit les livrets.

Et Claude Terrasse devait, pendant toute la messe, « égrener les perles de son répertoire ». C'est ainsi que, pendant l'évangile, il joua « *Vieux clocher de mon village* » de *Au temps des Croisades.* Quand le prêtre nous donna la bénédiction, au comte et à moi, l'orgue exécuta la valse du *Sire de Vergy :* « *Nous irons la main dans la main* » et, à l'*Ite missa est,* il rugit la fameuse chanson de route, que Tarride (qui l'avait chantée aux Bouffes), faillit entonner à pleine voix : « *La route est belle, belle, belle* ».

Nous fûmes mariés par Mgr Grollo, évêque de Kairouan (*in partibus*). Ce prélat eut l'attention charmante de prononcer un petit discours, qu'il détailla en artiste consommé et dont il m'a laissé une copie, que je suis heureuse de transcrire ici, en partie :

« C'est, pour un prêtre français, et si vous voulez bien me permettre d'ajouter, parisien, une double joie que de bénir l'union d'un représentant de la plus belle aristocratie austro-hongroise avec

une noble artiste qui défendit toujours la cause de nos belles-lettres nationales (O Alfred, ô vous, patronne du Kursaal, votre image m'apparut un instant). — L'Église eut des rigueurs pour les comédiens, alors qu'ils étaient uniquement les interprètes de farces indignes et d'inutiles parades !... (ô Molière !) Mais à présent, pourquoi la religion les repousserait-elle, alors qu'ils servent indirectement Dieu, en servant la beauté, qui est d'essence divine ?... Donc, je vous le dis en toute sincérité, il y a en ce moment de la joie au ciel, parce qu'un gentilhomme prend pour femme une comédienne de talent. Vous, monsieur, vous n'oublierez pas que, pour venir filer de la laine à votre foyer, celle que vous avez choisie a fait le sacrifice d'une existence glorieuse et brillante. Vous, mademoiselle, vous sentirez tout l'honneur de voir votre front ceint d'une couronne de comtesse, dont vous rendent digne, d'ailleurs, et vos mérites et vos vertus; vous allez, après en avoir, dans tant de belles productions dramatiques, exprimé tout le charme, connaître enfin ce bel et tendre amour conjugal, vers lequel s'élance tout cœur de femme chrétienne. N'oubliez pas que, mariée, votre devoir est désormais celui d'une servante affectueuse ; n'oubliez pas, non plus, que

les joies de la maternité vous sont réservées, et que si Dieu dit au plus infime des humains : « Croissez et multipliez ! » il y met encore plus de force et de conviction quand devant lui se présentent, afin d'être unis indissolublement, l'homme et la femme d'élite que vous êtes, vous, monsieur le Comte, et vous que je suis heureux d'être le premier à nommer madame la Comtesse !... »

La tirade, je le répète, fut tout à fait bien dite. Si bien que sur le mot de la fin des applaudissements discrets s'élevèrent dans l'assistance, avec des murmures d'approbation. Mgr Grollo, qui avait fait mine de se retourner vers le chœur, revint face au public et salua trois fois : — à droite, à gauche, devant lui — et l'on enchaîna.

Ce fut, pour finir, le défilé à la sacristie — tandis que cet enragé de Terrasse, là-haut, jouait la marche d'*Ubu-Roi*. Ah ! les bonnes, les gentilles paroles que j'entendis ! — comme autrefois, quand on me félicitait, dans ma loge, les soirs de générale.

— Ma chérie, comme je suis contente pour toi ! Je crois que, cette fois, tu tiens le bon bout.

— Ma chère camarade (c'est le doyen qui

parle), ma chère amie, madame la Comtesse... que Dieu vous garde !

— Ma petite, tu as été très bien, tu sais, et ta robe n'est pas dans une musette (c'est un comique qui me félicite); vraiment, tu as été très bien... (et voyant Mgr Grollo qui est là, souriant, dans ses vêtements sacerdotaux). Et vous aussi, vous avez été très bien ! Cristi ! quelle diction !

— Je suis élève de Dupont-Vernon, monsieur !...

Balthy m'embrasse, et, à l'oreille :

— Hein, surtout, pas de blagues, pense à ta situation !

Et voici s'approcher l'homme du jour. Lui, mon Alexandre d'il y a deux ans, tombé du pouvoir, mais, depuis la veille, redevenu ministre et même Président du Conseil. Il s'incline devant moi et me baise la main :

— Madame, tous mes vœux de bonheur !

Et au comte :

— Et vous, monsieur le Comte, toutes mes félicitations !

Une femme jeune, d'allure bourgeoise, suit Alexandre. C'est celle qu'il a épousée, la fille du millionnaire :

— Je reste chez moi le mercredi, me dit-elle.

J'ai quitté mon hôtel du Parc-Monceau pour

n'y plus remettre les pieds, j'ai dit pourquoi dans le chapitre précédent. C'est dans l'hôtel que le comte a aménagé pour nous, avenue du Bois, qu'a lieu le lunch.

Vers six heures, tout est terminé. Mon mari me fait visiter le logis, mon logis. Il est garni de vieux meubles venus du château paternel, qui dort, là-bas, près du beau Danube bleu. Des trophées de chasse dans le vestibule et sur les paliers ; dans les salons, des sièges en Beauvais, des meubles de Boule, des tableaux de Nattier, de Frago, de Boucher, de Greuze. Des bibelots du XVIII^e^, en masse. Dans la salle à manger, monumentale, des bahuts Renaissance, surchargés de vaisselle d'or, de hanaps, de cristaux de Bohême.

Et puis, tout d'un coup, c'est un petit appartement du dernier modernisme. Meubles anglais de chez Waring et Gillow, dans le boudoir et la chambre à coucher, salle de bains, piscine, appareils et agrès de culture physique.

Le temps a passé, pendant que je visitais ma nouvelle demeure. Il est l'heure du dîner, bientôt. Mais je suis lasse, un peu. Mon mari sonne, ma femme de chambre paraît, et le comte me laisse à ses soins.

Alors je me dévêts, je me plonge dans la belle

piscine, puis, frictionnée de bonne eau de lavande et vêtue d'un peignoir, je passe dans le boudoir.

Le comte, en pyjama, m'y attend; le couvert est mis pour deux personnes... on nous sert, et on nous laisse seuls.

Alors, j'ai bu du champagne, je me suis un peu grisée... Je suis mariée, mariée !... Cela me fait « tout drôle ! »

Je sens la moustache du comte dans mon cou. Je m'échappe, mon peignoir tombe, je me blottis dans le lit, où je suis bientôt rejointe par mon mari, et, à une attaque précise, je crie, pleine d'effroi : « Maman ! »

Et je perds la tête.

Le matin de ce jour-là, d'ailleurs, en mon hôtel à moi, au Parc-Monceau, je m'étais éveillée dans les bras du comte Z... comme je le faisais depuis six mois.

ÉPILOGUE

Le jour où j'ai quitté le théâtre pour me marier, j'ai su éviter le ridicule de sombrer dans la bégueulerie. Je ne renie pas mon passé, qui m'a valu plus de grosses joies que de petits chagrins.

Mon mari, d'ailleurs, n'affecte pas de ne me jamais parler de mon ancien métier d'actrice. Nous allons ensemble au théâtre, et je serre la main à de vieux camarades que le comte me demande souvent de lui présenter.

Je vis dans une tranquillité parfaite; on m'a fait le meilleur accueil dans toutes les maisons où mon mari m'a conduite. Le fait d'avoir appartenu à la Comédie-Française a facilité cette adoption par des gens très guindés.

Je suis parfaitement heureuse, ne regrettant rien, n'ayant rien à envier.

Mais quelque chose aujourd'hui est venu troubler cette quiétude.

Après le déjeuner, le comte est sorti pour essayer une limousine de 25 HP qu'il vient d'acheter.

J'étais remontée dans mon appartement et je me disposais à m'habiller pour sortir, quand ma femme de chambre est venue m'apporter un petit bleu — ou plus exactement une lettre expédiée pneumatiquement.

Sur l'enveloppe, un en-tête : *Théâtre des Variétés.*

Mon cœur a fait un bond... Je me sentis reportée à vingt ans en arrière : un bulletin de répétition m'arrivait, on allait commencer à débrouiller la pièce nouvelle...

Non. Ce n'est pas un billet de répétition. L'écriture est celle de Samuel lui-même, le directeur, qui laisse à ses régisseurs le soin de convoquer les artistes et d'assurer le travail.

Oui, Samuel m'écrit, de sa plume nerveuse qui trace de petits caractères zigzagants.

« Madame la comtesse de Z...
« 29 *bis,* avenue du Bois.

« *Très urgent.* »

Très urgent! De quoi s'agit-il?... De participer au secours immédiat d'un artiste malheureux, sans doute, ou bien de souscrire une loge pour un bénéfice?

Comme le meilleur moyen qu'on a trouvé jusqu'ici de connaître ce que contient une lettre c'est de la décacheter, je déchire l'enveloppe et je lis :

« Ma chère X...,

« De Flers et Caillavet viennent de me livrer leur nouvelle pièce, le *Bas-Bleu*. C'est une chose tout à fait amusante et parisienne, tu n'en doutes pas une minute, et je ferai un argent fou avec ça. Seulement, il y a un rôle de femme qui a été écrit comme pour toi. Je peux évidemment chercher une autre interprète, mais je n'ai pas le droit de ne t'en point parler. C'est toi que les auteurs ont vue en écrivant leur pièce, bien qu'ils aient pensé tout de suite que, retirée du théâtre, tu ne consentirais certainement pas à y rentrer. Mais moi, je veux que X... crée le rôle. La comtesse de Z... sera de mon avis quand elle connaîtra le *Bas-Bleu*. Tu seras délicieuse, crois-moi, et après le succès qu'une pareille interprétation vaudra à la pièce déjà assurée d'aller aux nues par ses propres de Flers et Caillavet entreront tout de suite à moyens, l'Académie (il y a justement deux fauteuils vacants).

« Tu ne voudras pas retarder le rajeunissement de l'Institut (dont le besoin se fait sentir) par l'ad-

mission de deux auteurs qui lui donneront un éclat nouveau. J'attends ta réponse affirmative.

« Ton vieux

« SAMUEL. »

Un rôle dans une pièce de de Flers et de Caillavet!... Un rôle fait pour moi... La joie de dire de jolies choses dans le théâtre le plus parisien de Paris, les acclamations, mon nom et mon portrait dans tous les journaux!...

Eh bien, non ! J'ai renoncé au théâtre, à ses pompes et à ses œuvres. Au diable Samuel et ses tentations!

Mais voici un second petit bleu du même Samuel :

« Sauf contre-ordre de toi par téléphone, les auteurs du *Bas-Bleu* seront chez toi à cinq heures pour te lire la pièce.

« Réflexion faite, inutile de me téléphoner un contre-ordre. Si tu le fais, je n'en dirai rien à de Flers ni à Caillavet qui, à cinq heures, se présenteront chez toi quoi qu'il arrive. Tu ne voudras pas qu'ils trouvent visage de bois... »

Non, mais penses-tu, mon bon Samuel !... Penses-tu que je vais attendre de pied ferme la tentation! Je ne veux pas jouer les Jésus au jardin

des Oliviers... Ma force de résistance n'est pas surhumaine. Je vais filer en laissant un mot d'excuse pour les auteurs...

— Madame, ce paquet, que vient d'apporter un cycliste.

Un petit paquet, en effet. L'adresse est d'une écriture inconnue, pas de nom d'expéditeur.

— Ouvrez cela, Berthe.

Le paquet est ouvert. Grands dieux! Un manuscrit!... Oui, oui... trois cahiers, trois actes : le *Bas-Bleu*.

Oh! gredin de Samuel, le connais-tu dans les coins ton métier de metteur en scène! Sais-tu assez graduer les effets!...

Comme c'est gentil ce que tu fais là! Me voici nerveuse, désorientée, pantelante devant le manuscrit. Je n'ose pas y toucher, ça brûle. Seigneur, éloignez de moi ce calice!... Si je le lis, je le sens bien, je suis perdue : je cède.

Oui, mais mon mari?

Mon mari fera comme moi, parbleu, et c'est bien là qu'est le danger. Une pièce faite par des écrivains qui sont des gens du monde, un théâtre chic comme les Variétés, le plaisir de me voir applaudir par des gens de bonne compagnie... Il consentira quand il aura lu; pis que cela, il m'encoura-

gera à jouer le rôle. Et je ne veux pas le mettre dans ce cas...

Les cahiers sont là, étalant sous mes yeux leur couverture rouge.

Timidement, j'ouvre le premier. Je lis machinalement une ligne de cette bonne écriture bâtarde des copistes. Et un mot d'esprit me saute aux yeux... C'est fini, je n'ai plus de résistance.

« *Acte I. — Scène première.* »

Ah! la jolie pièce, le joli rôle... Mais c'est que c'est moi tout à fait, cette femme-là... Et quels effets simples « tout portés »...

Oui, oui. J'accepte de jouer, j'accepte...

Eh bien, non!

Un grand calme s'est fait en moi, le calme des martyrs devant le bûcher. Soudain je me sens raisonnable. J'ai quitté le théâtre, je n'y reviendrai pas!

Et ma plume, sans hésiter, trace ces mots :

« Mon cher directeur,

« Vous venez de me faire un grand plaisir et une grande peine. En lisant les trois actes du *Bas-Bleu,* je me suis vue jouant la pièce, j'ai revécu la vie prestigieuse du théâtre... Mais après, j'ai dû

prendre cette décision douloureuse de vous renvoyer le manuscrit avec un *non* déplorable.

« Je vous en prie, ô Samuel, ne recommencez pas à me torturer ainsi.

« Votre victime affectueuse,

« X... »

Et la lettre à peine sèche, encore sous mes yeux, je pleurai, je pleurai.

— Qu'avez-vous, mon amie? demanda la voix émue de mon mari.

Il était entré sans que, dans mon chagrin, je l'entendisse.

— Pourquoi pleurez-vous?

— Ce n'est rien, je vous assure... les nerfs...

— Si, si, vous pleurez pour de bon... Allons, dites-moi tout...

Je lui tendis les deux lettres de Samuel, qu'il parcourut sans mot dire. Puis il avisa le manuscrit.

— C'est la pièce en question? fit-il.

— Oui... c'est la pièce.

— Elle est bien?

— Elle est exquise.

— Alors, il faut la jouer.

— Jamais!

— Il faut la jouer, ma chérie. Je vous assure que je reviens volontiers sur ma décision.

— Tenez, voici ma réponse à Samuel.

Il lut, puis m'affirma de nouveau que j'avais tort de refussr, et il me pria de réfléchir encore...

Je fus infiniment touchée d'une telle délicatesse, mais elle ne fit que confirmer ma résolution. Je cachetai la lettre et la fis porter immédiatement au directeur des Variétés.

Le comte prit ma main et la baisa gentiment.

— Je t'adore, dit-il.

— Et moi aussi, je t'adore. C'est bien pour ça que... Mais nous irons voir la pièce ensemble. Et tu verras, avec celle qui jouera le rôle, ce ne sera pas du tout ça... Je le regrette pour Samuel et les auteurs... Mais le personnage est un peu dans le genre de la baronne d'Ange, que j'ai joué aux Français... M'as-tu vue?...

« M'as-tu vue? » Eh bien, oui, cela m'a échappé. Et le comte a ri.

— Oui, je t'ai vue, et c'est parce que je t'ai vue que je t'ai aimée. Et je te revois encore dans tous tes rôles brillants. Va, tu n'as pas quitté la scène, pour moi, et la jolie comédienne que tu fus est toujours devant mes yeux... Et celles qui viendront après toi ne te vaudront certainement pas.

J'ai répondu oui, sérieusement, sincèrement. « Celles qui viendront après moi ne me vaudront certainement pas. » C'est la consolation philosophique de toutes les comédiennes retirées...

FIN

TABLE DES MATIERES

PRÉFACE. — *A mon Amant* 1

CHAPITRE PREMIER

Mes débuts.

Ma petite enfance. — La chasse aux mouches. — Papa, maman.— La Foire aux pains d'épices.— Ma vocation. — Jeanne d'Arc. — Le Théâtre de Ménilmontant. — Mon premier directeur. — Le père Duthiers. — Le régisseur Marnas. — Le joyeux Robineau. — Le peuple, le Roy. — La cagnotte du théâtre. — Le bon public. 11

CHAPITRE DEUXIÈME

Le Conservatoire.

J'entre au Conservatoire. — Mon professeur. — La soupe et le bœuf. — Qu'est-ce que c'est que le Cid? Le cours particulier. — Le Concours. — Je donne la réplique. — « Chameau ! » — Le premier prix. — Ville-d'Avray. — L'avenir tout rose. 31

CHAPITRE TROISIÈME

La Tournée.

J'attends le bel engagement. — L'ennui me gagne. — Complaisances professionnelles. — Le roman comique de *Ruy-Blas*. — « Nous avons des armes. » — Le bain de pieds. — Casildo. — Le souffleur improvisé. — Petits ennuis. — Mme la Directrice. — L'échelle de Tessandier. — La représentation de gala. — Paris, tout le monde descend. 47

CHAPITRE QUATRIÈME

Mes débuts dans un grand théâtre.

Une rencontre. — Les Folies-Diverses. — Dupochois. — Le caissier. — Le garçon Jules. — Mon « étage ». — La lecture de la revue. — L'ordonnance des Pompes funèbres. — Nénette. — Distractions innocentes. 69

CHAPITRE CINQUIÈME

On répète.

Les vedettes encombrantes. — José Dupuis. — Les auteurs. — Noc. — Le directeur paternel. — Une « grosse » de vases nocturnes. — Gaffes, boutades et pataquès. — Concession à perpétuité. — Collaboration. — Les humoristes école Tristan Bernard. — La question des toilettes. — En « Auvergnat ». 89

CHAPITRE SIXIÈME

La Générale.

Une aubaine. — Le directeur et les auteurs. — La Presse s'occupe de moi. — Petites rosseries. — Le chef de claque. — Le public de la « Générale ». — Le sort en est jeté. — Le public m'acclame. — Le défilé dans ma loge. — Le « potin » du jour. — L'avenir d'Henry Bataille. — Je suis consacrée étoile. 105

CHAPITRE SEPTIÈME

Je fais du Music-Hall.

Samuel découvre Lavallière. — Je tâche à m'employer ailleurs. — On m'engage au Kursaal. — « Madame. » — « Monsieur. » — Le champagne dans les loges. — Alfred. — Nous répétons la revue. — Un milieu sans façons. — Le bon petit jeune homme. — Un clou. — The Diamonds Boys. — La Censure. — Les hasards heureux de l'escarpolette 119

CHAPITRE HUITIÈME

Le Souper de Centième.

Je suis en pleine vogue. — Le bouquet de violettes. — Un souvenir triste. — Les déclarations. — La fête de centième. — Le bal costumé. — Amable et Samuel. — Nénette et le critique. — Édouard Philippe et son feu d'artifice. — La petite saturnale. — Combat dans la nuit. — Lendemain de noce. 137

CHAPITRE NEUVIÈME

Le Bénéfice

La rançon de la gloire.— Un tel « de l'Odéon ». — Les deux font la paire. — Le tapage de places. — L'organisateur de « bénéfices ». — Les Inondés de Glascow et les Incendiés de la Sardaigne. — Je refuse un à-propos. — Les manquants. — Vendeuses de programmes. — Les quatre francs du comique riche. — Où va l'argent ? — Mendès embêté par Lemonnier 153

CHAPITRE DIXIÈME

Le Théâtre à côté.

Du Chat-Noir au « Théâtre à côté ». — Le record de la moindre recette. — Un type de directeur. — Le nombril du monde. — La grande artiste dans le petit théâtre. — Qui gagne perd. — Un grand amoureux. — Un déshabiller sans suites. — L'ami des rois. — La revue rosse. — L'authoress pas jalouse 169

CHAPITRE ONZIÈME

Le beau voyage.

Beckmann, roi des impresarii. — Le grand voyage. — Préparatifs. — Départ sensationnel. — Conseils du manager. — Les bas et les bottes. « C'est Monsieur ! » — Business. — LUI. — Une conversation diplomatique. — Dans les Balkans. Les femmes et les fonctionnaires turcs. — Le prestige amoureux des Français. — Les Viennois. — Une jolie rencontre. 181

CHAPITRE DOUZIÈME

Dans les salons.

Les five o'clock du *Figaro*. — Le poète chevelu, ses œuvres et celles de sa « dame ». — « Papa, tu sues ! » — Chez le milliardaire. — En province. On est bien nourri. — Le sous-off régisseur. — Le Prince des Trente-six bêtes. — Et mon vase de Sèvres ? 197

CHAPITRE TREIZIÈME

La Revue du Cercle.

Soirées artistiques dans les cercles. — Les traditions de l'*Esbloquant*. — Des distributions extraordinaires. — Un survivant des Tuileries. — La revue. — Répétitions mouvementées. — Idylle dans un réduit. — Je revois le comte Z... — Les deux représentations de la revue 211

CHAPITRE QUATORZIÈME

Le Pesage d'Auteuil.

Le jeu aux courses. — Le système de Daubray. La journée des Drags. — Le royaume des couturiers. — La scène au pesage. — Le petit jeu des surnoms. — Nancy Boulard et son jockey. — « Je câônnais. » — Adultère d'écurie. — Le grand bookmaker. — Octavie Maroux, chevalier du Mérite agricole. — Paris en « kub ». 225

CHAPITRE QUINZIÈME

Égérie.

Une confession délicate. — Débuts de roi. — Le coup du crapaud. — Ma situation à la cour. — Le « Premier ». — Je m'occupe des affaires de l'État. — Un salon politico-théâtral. — Mes réformes. — La chambre de Marie-Antoinette . . 239

CHAPITRE SEIZIÈME

Chez Molière.

Mon entrée à la Comédie-Française. — Le sociétaire est bon enfant. — Ces messieurs s'amusent. — Une belle figure. — L'argent n'a aucune importance. — Les cravates de M. Mounet-Sully. — La tyrolienne de Thiron. — M. Adolphe Brisson se documente. — Je démissionne. 251

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Une Grande Vente.

Le désir de mon fiancé. — La publicité du commissaire-priseur. — L'exposition galerie Georges-Petit. — Mon déguisement. — Une mauvaise idée. — Réflexions saugrenues. — Les marchands des deux Mondes. — Les bijoux de l'Impératrice. — A qui le pendentif ? — Le fameux collier. — La bague de fiançailles. 267

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Le Mariage.

Le comte X... se fixe à Paris. — Liaison officielle. — Les égards. — Mes réceptions. — Demande en mariage. — Au grand jour du Tout-Paris. — Le choix d'une toilette. — M. le Maire parle. — La musique religieuse de Claude Terrasse. — Le discours de Mgr Grollo. — A la sacristie. — Le lunch. — Nuit de noces. — Le réveil 279

Épilogue 295

PN
2638
X3A3

Ce que mes jolis yeux ont vu

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY